UNIVERSITE DE PICARDIE

Publications du Centre d'Etudes Picardes

XIX

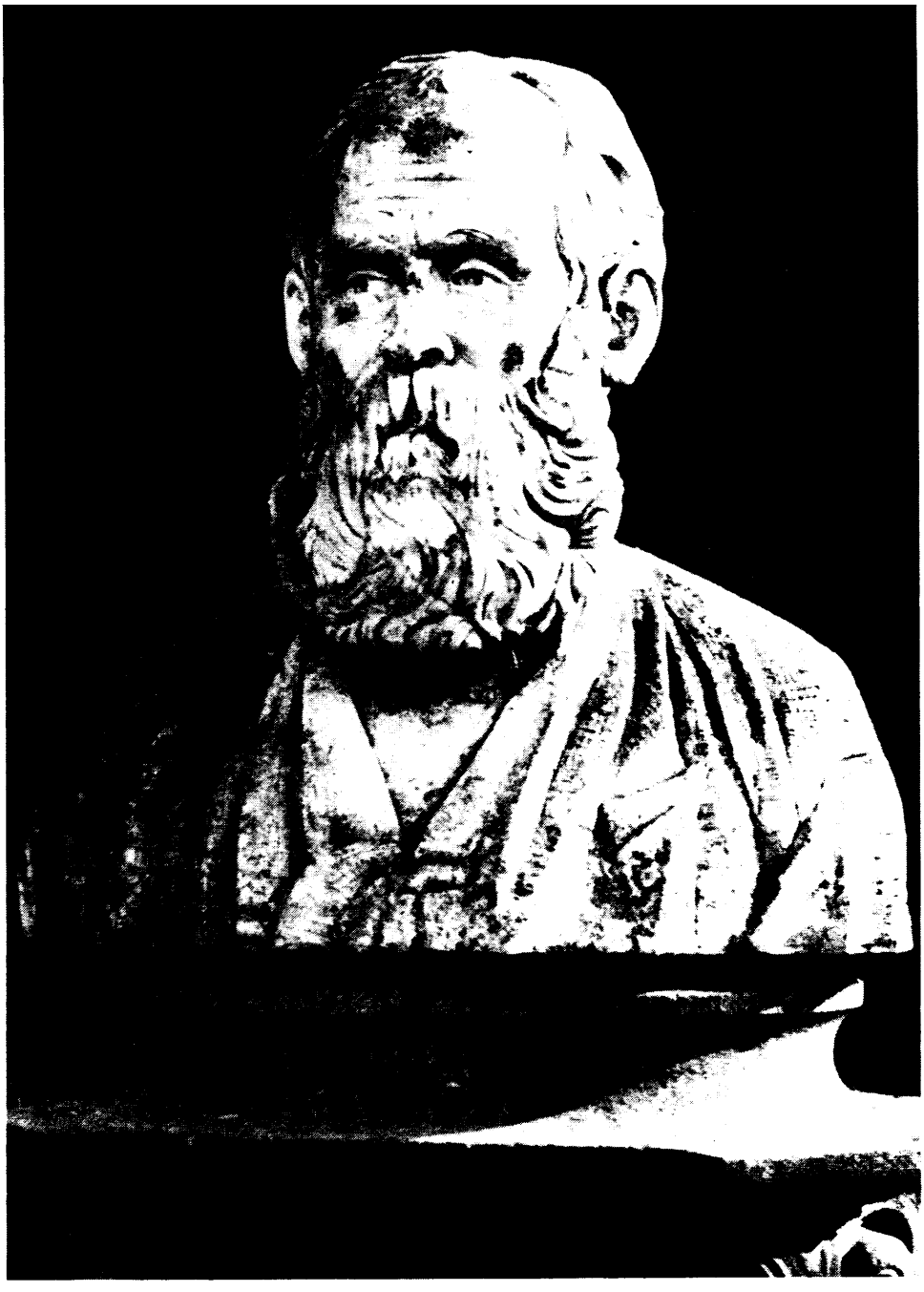
Hector Crinon

Satires picardes et autres œuvres

- Amiens 1982 -

Hector Crinon

Satires picardes
et
autres œuvres



Buste de Crinon
à Vraignes-en-Vermandois

Hector Crinon

SATIRES PICARDES

Préface.

Le jour même de l'inauguration du nouveau buste de Crinon,le 14 mai 1972,Monsieur le Sous-préfet Laburthe,qui présidait la cérémonie préparée de longue date par l'Association culturelle Eklitra,alla au-devant de nos désirs en parlant d'une possible réédition des "Satires picardes".

Les deux premières éditions,celle de 1863 et celle de 1876,fai--saient suite aux publications éparses dans "La Gazette de Péronne". Elles comportent des avant-propos que nous avons tenu à reproduire ici, en raison de leur intérêt pour l'histoire des Lettres picardes.

Les pages que Breuil a écrites en 1859 n'ont rien perdu de leur valeur.Elles permettent de bien saisir la genèse d'une exceptionnelle carrière en nous confrontant directement avec la dure réalité du XIXe siècle pour nous faire mieux apprécier les mérites d'un paysan qui brava tous les obstacles pour assurer la survie de son art et pour faire triom--pher son idéal.C'est pourquoi il est bon de relire Breuil avant d'abor--der les vers de Crinon.

L'édition de 1876,après la mort de l'auteur,est précédée d'un avant-propos de quelques pages de l'abbé Gosselin.Cet avant-propos re--prend en partie les observations de Breuil,mais en ajoute quelques au--tres qu'il n'est pas inutile de connaître.

L'étude que j'ai faite en 1970 avec Pierre Garnier,cent ans après la mort du poète,s'inscrit,elle aussi,dans cette ligne de fidélité et constitue,en fait,un prélude indispensable pour bien appréhender la lec--ture des satires.

Il n'est peut-être pas sans intérêt de rappeler ces vers d'Emile Blémont qu'on peut lire dans la revue "La Picardie" du 15 mai 1901 :

"...En sa langue franche et bien faite
Qui fut plus et mieux qu'un patois,
Il chantait sans forcer sa voix,
Malgré la peine et la tempête."

Le poète est immortel. Hector Crinon n'échappe pas à la règle puisque nous l'entendons encore du fond de sa "Vallée perdue" et que sa voix est le symbole de la pérennité de l'expression dialectale forte et originale.

René Debrie

Compléments bibliographiques

Abbé Pascal Gourmain - Curieuse histoire d'un Paysan-Poète en Vermandois. in "La Semaine du Vermandois et de la Picardie" (BM Saint-Quentin: ML 318) 1858 Tome 2, pp.781-784 et Tome 3, (1859) pp.12-15
Encore Notre-Dame-de-Moyenpont, ibidem; 1860, pp.441-442.

Compte rendu des Satires - Revue "La Picardie", 1863 (p.404)

Ch. Daudville - Rapport sur les Satires picardes de M.H.Crinon de Vraignes. Mém. de la Soc. Acad. de Saint-Quentin - tome IV, troisième série, Saint-Quentin, 1863-

Ernest Braun - Un poète picard: Crinon - Revue "Le Glaneur littéraire" - (dates: 27/10/1895 - 3/11/1895 - 10/11/1895 - 17/11/1895 - 24/11/1895)

Pierre Garnier - Hector Crinon - Revue Eklitra 2-1968 (pp.11-13) (contient, p.11, des références bibliographiques que nous ne reproduisons pas ici).

Article anonyme - Un nom et une oeuvre qu'il faut tirer de l'oubli -
"Le Progrès de la Somme" -24 mai 1934-

René Debrie et Pierre Garnier - Hector Crinon.Etude littéraire et lexique de sa langue, Amiens,Eklitra XII,1970, 83 p., un portrait.

Dans le compte rendu que donne des Satires picardes J.B.Tilloy,dans le Journal de Saint-Quentin du 25 février 1863,nous lisons ces lignes émouvantes :
...Mais tous peut-être ne savent pas quelle est actuellement la triste position de l'auteur des Satires.Une paralysie qui s'est lentement,mais impitoyablement développée,a,depuis bientôt deux ans,condamné au repos absolu le courageux laboureur,alors qu'il était encore dans la force de l'âge et que plus que jamais ses jeunes enfants avaient besoin de lui.Lorsque nous l'avons visité avec M.Auguste Dehaussy,son vieux maître et son vénérable ami,nous avons été attristés de le retrouver tout courbé,lui que nous avions connu si robuste. A peine si sa main qui sculptait le chêne avec tant de fermeté,pouvait se lever pour presser la nôtre.Son état de santé,depuis ce moment,ne s'est pas amélioré.Sa parole même n'est plus libre,et comme il le disait l'autre jour,ce n' est plus que par ses larmes qu'il remercie les siens des soins affectueux qu' il en reçoit.Il peut cependant encore,s'il fait un rayon de soleil,faire quelques pas hors de sa maison et jeter un regard,mais un regard attristé sur les champs d'alentour,théâtre de ses travaux et de tant de méditations profondes .....

Hector Crinon et ses poésies picardes.

Il y a dans le département de la Somme une feuille hebdomadaire portant le nom de "Journal de Péronne".Cette modeste feuille,qui ne passe guère les limites de l'arrondissement de Péronne,a un grand mérite à mes yeux,celui de publier les productions en vers picards d'un de nos compatriotes,pauvre cultivateur du canton de Roisel,qui compose des satires morales tout en conduisant sa charrue.Notre pays,j'ose le dire,possède en M.Crinon de Vraignes,un vrai poète populaire,peignant les moeurs du village,avec la langue du village,un poète spirituel,sensible,énergique,que peut-être nos grands critiques littéraires,s'ils connaissaient ses oeuvres, ne placeraient pas très loin du célèbre auteur des "Papillotes".

L'appréciation des oeuvres et du talent de M.Crinon,que j'entreprends aujourd'hui,n'est pas la première qui se soit produite dans notre département.En 1814,la "Gazette de Péronne" publiait une série d'articles sagement pensés et élégamment écrits,dus à la plume d'un professeur,M.Tilloy.Ces articles intitulés: "Notice sur M.Crinon",fournissent quelques renseignements précieux concernant les premières études du poète picard.

"Né d'un père cultivateur,qu'il perdit très jeune,et dont il vénère la mémoire,Crinon,dit M.Tilloy,ne sortit pas de l'école de son village et ne trouva point les ressources d'instruction que méritait son heureux naturel.Il apprit à lire dans le "Dictionnaire de musique" de J.J.Rousseau,et il écrivit ses premières pages dans les intervalles blancs du papier réglé,dont son père,excellent musicien,s'était servi..."

Avec l'âge croissait en lui le désir d'apprendre;il dévorait tous les livres qui lui tombaient sous la main ou qu'il allait acheter chez un libraire de Péronne,avec le produit de ses maigres économies.Chaque dimanche ,dans la belle saison,il emportait sous le bras un de ses chers volumes et se dirigeait vers un lieu champêtre appelé la "Vallée perdue". Dans cette fraîche retraite,qui doit sans doute son nom à ce que l'on y

perd de vue toute habitation humaine,s'élevait un joli rideau boisé. Parmi les arbres,Crinon avait pratiqué de petites allées aboutissant à un banc de pierre.Ce fut sur ce banc,à l'ombre et dans la solitude, qu'il lut "Paul et Virginie" et les meilleurs romans de la fin du der--nier siècle;ce fut aussi sur ce banc qu'il composa sa première chanson, à laquelle se rattachent des circonstances assez curieuses.Crinon avait un ami qui composait des chansons:il désira lui-même s'essayer dans ce genre.Après avoir enchevêtré au hasard des rimes masculines et féminines, il imagina d'adapter son oeuvre à l'air d'un chant d'église,celui du "Lu--cis Creator".Comme l'air et la poésie allaient fort mal ensemble,il s' inquiéta de cette antipathie,il réfléchit,et finit par deviner quelques-unes des régles de la versification,le rythme,les genres divers de la rime et ses croisements;mais la régle de l'élision échappait encore à sa perspicacité.Heureusement,en feuilletant un jour un vieux dictionnaire français de Richelet,il y découvrit un traité de versification qu'il lut et relut,sans se laisser rebuter par les plus arides détails.Dès lors il se vit en possession des secrets si longtemps cherchés."Si j'avais,m'a-t-il dit,moi,pauvre paysan,trouvé une mine d'or dans ma "Vallée perdue", cette bonne chance ne m'aurait pas causé une plus vive satisfaction que la découverte du mécanisme des vers".

Crinon avait vingt-deux ans au moment où éclata la Révolution de 1830.Il ne fut point indifférent aux agitations politiques qui la sui--virent,et,dans un petit recueil de chansons,devenu fort rare,sa plume manifesta trop docilement l'effervescence de son esprit.Ce péché de jeu--nesse s'explique et peut être pardonné,si l'on fait attention à l'iso--lement du jeune villageois,privé des soins et des conseils paternels, à l'insuffisance de son instruction,à ses lectures confuses et dispa--rates.Heureusement,il était doué d'un jugement sain;il avait ce coeur droit qui,suivant un de nos grands écrivains,est le premier organe de

la vérité;aussi,lorsque vint la Révolution de 1848,ses sympathies fu--rent-elles pleinement acquises à la cause de l'ordre.Ici,je laisse en--core parler M.Tilloy."C'est après 1848,dit-il,que Crinon aborda l'épî--tre philosophique et morale.Dans son exquis bon sens,il devait être choqué plus que tout autre des idées absurdes,odieuses,ou,pour le moins exagérées,qui avaient cours alors.Si le socialisme des chefs d'école ne prêtait que trop au ridicule,le socialisme des masses,dans les campagnes surtout,marchant aux conclusions dernières,sans phrases atténuantes,était arrivé au superlatif de l'absurde.Crinon écrivit pour les "Partageux" les pièces qu'on a pas oubliées:il y avait alors quelque courage à le faire."

Les "Partageux",sous le rapport du talent,n'étaient qu'une pro--messe;elle a été depuis largement acquittée par les satires morales qui se sont succédé .Avant d'examiner ces satires,je crois bon d'ajouter aux détails fournis par la notice de M.Tilloy,quelques renseignements propres à bien faire connaître la personne de l'auteur et les habitudes de sa vie. Je les chercherai d'abord dans une lettre qu'il m'a écrite à la date du 31 janvier 1858."Quant à ma position,dit-il,je suis ce qu'on nomme dans notre pays un haricotier,c'est-à-dire un petit cultivateur endetté,qui tire le diable par la queue.Je suis père de quatre jeunes enfants;à cin--quante ans,je suis seul avec ma femme pour travailler et soutenir cette petite famille,et ce n'est pas sans peine que nous mettons les deux bouts ensemble.M.le Sous-Préfet de Péronne,Monsieur Eugène de Marsilly,et M. Tattegrain,Président du Tribunal,avaient sollicité pour moi la place de commissaire de police du canton de Roisel,mais..."- Ici Crinon explique que l'administration,au lieu de satisfaire à cette demande désignative, le nomma inopinément commissaire de police dans le département d'Eure-et-Loir,et il continue en ces termes:"Malgré le mal que j'ai à vivre,je n'ai pu me résoudre à quitter notre Picardie pour aller m'enfouir seul et sans amis (moi qui en ai tant ici!) dans un pays qui m'était inconnu.

Je suis donc résigné à rester dans mon village,qui serait pour moi l' endroit le plus charmant,si j'y vivais un peu plus à l'aise;mais je m' essue,comme nous disons en picard,pour tâcher de donner quelque instruc--tion à mes enfants."

C'est au milieu de la campagne,en se rendant à ses travaux de culture,en traçant le sillon,en semant son grain,que Crinon compose ses satires.Sa maison,habitée par quatre enfants,est trop bruyante pour qu' il puisse y méditer à son aise;il cherche et trouve dans les champs le recueillement et l'inspiration.L'activité du corps favorise d'ailleurs chez lui l'essor de la pensée.Ainsi,par une coïncidence intéressante,les productions de son double travail,physique et intellectuel,se développent en même temps et dans les mêmes lieux;ses vers enjoués germent et nais--sent sur son champ comme ses utiles épis.

Les paysans poètes sont rares et méritent d'être encore plus re--marqués que les autres poètes sortis des rangs du peuple.L'artisan des villes participe jusqu'à un certain point à la vie des classes bourgeoises; les écoles gratuites lui offrent une bonne instruction élémentaire,les bi--bliothèques publiques mettent des livres sérieux à sa disposition;de temps en temps il goûte le plaisir du théâtre,qui exerce une si grande influence sur les imaginations vives.Le paysan,lui,ne jouit pas de tous ces avantages. Une fois échappé de l'école rurale,où l'instituteur dispense une instruction des plus sommaires,il n'a guère d'autres livres que les almanachs vendus par le colporteur à l'approche du nouvel an;sa société se compose d'hommes igno--rants,qui cherchent dans le tumulte du cabaret la distraction et le plaisir. Loin donc que l'aptitude du paysan pour la poésie soit excitée,développée par le milieu dans lequel il vit,elle lutte contre toutes sortes d'obstacles,et je m'étonne qu'elle soit assez forte pour les vaincre.Le paysan poète me fait penser à ces sapins des pays de montagnes que l'on voit pyramider sur la cime d'un rocher aride,sans que l'on puisse s'expliquer le mystère de leur nais-

-sance et de leur vigoureuse végétation.

Crinon a reçu de la nature une organisation d'artiste tout à fait exceptionnelle.Nous l'avons vu cultivateur et poète durant la belle saison; l'hiver il se transforme et devient sculpteur.En même temps que le jeune paysan commençait à rimer,il chargeait de dessins les murailles et couvrait ses cahiers d'illustrations à la plume.En regardant,le dimanche,dans l'égli--se de son village,quelques statuettes dont elle est ornée,il se sentit du goût pour la sculpture en bois,et voulut faire l'épreuve de son degré d'ap--titude.Pour cela il lui fallait des outils que ses faibles ressources ne lui permettaient pas de se procurer;son industrie sut vaincre cette difficulté : il se fabriqua des outils.Le principal ne se distinguait point par l'élé--gance,c'était un morceau de rasoir emmanché dans un morceau de bois;mais il s'en servait avec une adresse et une intelligence remarquables.Aujourd' hui rien ne lui manque des instruments nécessaires au sculpteur;l'assorti--ment complet lui a été donné en cadeau par des amateurs contents de son travail.Eh bien,si forte est l'habitude qu'il a contractée dans ses premiers essais,si grande la docilité avec laquelle le morceau de rasoir obéit à sa main,que,loin de dédaigner ce rustique ciseau de son invention,il en fait encore un fréquent usage.

Quelque heureuses que fussent les dispositions du jeune paysan pour la sculpture,il ne pouvait faire de progrès sérieux qu'à la condition de s' initier aux secrets de l'art en recevant les conseils d'un maître.Il comprit cette nécessité et il fut admis à Péronne dans l'atelier de M.Aug. de Haussy. Cet atelier était alors fréquenté par plusieurs jeunes gens,devenus depuis des artistes distingués,et par des amateurs qui endossaient la blouse pour manier le pinceau ou l'ébauchoir.Ce fut dans ce milieu choisi que Crinon tra--vailla pendant quelque temps avec assiduité.Après avoir fait trois lieues le matin pour venir à Péronne,il sculptait toute la journée sous les yeux de M.de Haussy,et retournait le soir dans son village,malgré la pluie,le vent

et la neige de l'hiver.Un événement important de sa vie mit fin trop tôt à cet apprentissage héroïque.Il se maria,et ses devoirs nouveaux,en l'attachant davantage aux travaux de la vie campagnarde,l'éloignèrent de l'atelier.Que ne lui a-t-il été permis d'entreprendre dès sa jeunesse des études sérieuses et de les compléter dans la capitale! Si,à l'habileté de la main,qu'il pos--sède il avait uni la science profonde de la forme,peut-être le compterait-on maintenant parmi nos sculpteurs les plus renommés.

Pour créer ses nombreuses statues offertes dans les églises à la dé--votion des fidèles,Crinon n'a jamais eu d'autres modèles que les esquisses au fusain de son excellent maître,M.de Haussy.Les sculpteurs,même les plus savants,travaillent d'après un modèle en cire ou en terre;Crinon,chose vrai--ment remarquable,se passe presque toujours de cette représentation auxiliai--re.Après avoir placé devant ses yeux le simple dessin d'une figure vue de face,il cherche et trouve sa statue dans l'épaisseur du bois.

Sans énumérer ici tous les ouvrages sculptés par Crinon,dont je pos--sède la liste,je dirai qu'il a spécialement travaillé pour les églises voi--sines de Vraignes,et qu'il a contribué largement pour sa part à la belle restauration de l'église Saint-Jean de Péronne.Il a exécuté avec succès les figures qui décorent la porte de la sacristie;il a restauré toutes les figu--res de la chaire,sculpté finement deux têtes d'anges qui en surmontent les consoles,le Saint-Esprit sous l'abat-voix,les petits musiciens de la porte d'entrée supérieure,et un ange sur le côté de l'escalier.Son coup de maître a été la restauration de la statue de Saint-Furcy.Cette statue,provenant de l'ancienne église qui portait le nom du vénérable patron de Péronne,était chère aux habitants de la ville;mais l'art n'y brillait pas.Dépourvue de pro--portions,manquant d'aplomb sur ses jambes,elle prêtait au ridicule.Deux boeufs,attributs du saint,ressemblaient à des chiens,ou plutôt ils ne pou--vaient se classer dans l'ordre animal.Des sculpteurs amiénois avaient dé--claré impossible la restauration de cet ensemble:Crinon l'accepta.En tra-

-vaillant sous la direction de M.de Haussy,il parvint à ramener la statue à de justes proportions et à donner aux jambes l'équilibre désiré;il refit avec talent de véritables boeufs;bref,le saint,rendu à la dévotion des fidèles,est actuellement digne de leurs hommages."Ces travaux divers,m'écrit notre sculp--teur-poète,à la date du 5 janvier dernier,ont été exécutés sur les dessins de M.de Haussy,qui m'a toujours aidé de ses conseils et de ses encouragements. Si j'ai quelquefois fait des choses assez passables c'est à lui que je le dois et je me plais à consigner ici le témoignage de ma sincère reconnaissance."

Ajoutons à ce modeste aveu que si l'élève est reconnaissant envers le maître,celui-ci prend un vif intérêt aux succès de l'élève,dont il a toujours vanté l'intelligence,la douceur et la haute probité.

J'arrive maintenant à l'objet principal de cette notice,c'est-à-dire à l'examen des oeuvres poétiques de Crinon.Elles se composent de vingt-cinq pièces,qui sont toutes écrites en vers de dix syllabes.Cette sorte de mesure convient aux sujets légers et enjoués;l'auteur l'a donc très judicieusement choisie.Je le féliciterai encore d'avoir évité la monotonie en croisant ou en mêlant ses rimes.

A la première inspection des titres de ses satires,tels que " le Luxe" "l'Ivrognerie","l'Avarice","l'Orgueil","les Femmes",on éprouve une certaine défiance.Lorsque tant de poètes et de moralistes se sont exercés sur ces divers sujets,on appréhende que l'auteur n'ait rimé que des lieux communs. Mais la lecture dissipe agréablement cette crainte.C'est au luxe,à l'orgueil, à l'avarice des campagnards qu'il a fait la guerre;c'est la paysanne qui a servi de but aux traits acérés des deux pièces ayant pour titre:"les Femmes". En circonscrivant ainsi sa sphère d'observation,en s'appliquant à mettre en relief les personnes et les choses qu'il avait devant les yeux et qu'il connais--sait si bien,l'auteur a échappé à la banalité;il a su être neuf et original.

Ce qui frappe avant tout dans ses compositions,c'est leur excellente moralité:la droiture de l'esprit,l'élévation de l'âme,s'y manifestent à cha-

-que page.Je ne sais si elles sont lues dans les campagnes voisines de Pé--ronne;à-coup sûr elles mériteraient cet honneur,car elles renferment d' utiles leçons à l'adresse de la classe agricole.Sans doute,les vers les mieux tournés,les plus énergiques,ne corrigeront pas les avares,les incendiaires, les voleurs;mais le poète,après avoir flétri le crime ou le vice incurable, combat des préjugés dont la destruction est possible et plaisante sur des tra--vers susceptibles d'amendements.Il raillera les cultivateurs qui,destinant leur fille aux travaux des champs,les envoient aux écoles de la bougeoisie; il s'égaiera sur le compte des fermiers vaniteux,gênés par leurs dépenses de luxe,et courant demander en cabriolet une diminution de fermage à leur pro--priétaire économe qui se contente d'aller à pied;dans une suite de tableaux comiques ou éloquemment sérieux,il développera les conséquences des "partages anticipés",actes trop facilement consentis dans les campagnes par d'impru--dents chefs de famille,qui,en voulant s'assurer une vieillesse tranquille, se condamnent en réalité à la misère et au chagrin.Ce sont là,il faut en con--venir,autant de sujets d'une utilité palpable,et dont le villageois sensé peut faire son profit.

Crinon possède à un degré remarquable l'esprit d'observation.Qu'on lise,par exemple,la satire intitulée "l'Education des paysannes",à laquelle j'ai fait allusion tout à l'heure,et l'on reconnaîtra que les portraits qu' il a tracés sont peints d'après nature avec beaucoup d'aisance et de finesse.

Un petit ménager,dit-il,croit faire merveille en envoyant sa <u>mamzelle</u> en pension;il s'imagine que six mois d'école lui feront trouver en mariage un riche fermier.Qu'arrive-t-il?les jeunes gens,en effet,s'empressent au--tour de la demoiselle revenue au village.

<u>Et la donzelle ed quaisir ech pus riche,</u>
<u>Quand même i s'rot ch'pus simplet,ch'pus godiche,</u>
<u>Comm'si l'amour ess nourrissot d'argeint,</u>
<u>Et moirot d'faim mason ed chés peuv's geins</u>!

Mais le plus riche garçon de l'endroit en est aussi le plus incons--tant;il l'affiche dans les fêtes,il la promène,jusqu'à ce que certain bruit fâcheux se répande...Les amoureux ont oublié que M.le maire n'avait pas mis pour eux son écharpe.L'amant délaisse alors la belle éplorée,qui comprend qu'elle s'est bercée d'une folle espérance.Pour en finir,dit gaiement Crinon, la pauvre fille a le courage de se pendre de désespoir...au cou d'un autre galant.

Pour in finir,el peuv' fille a l'courage
D'ess peinne...à l'cou d'ein eute,ed désespoir.

A la campagne il faut travailler,pétrir le pain,chauffer le four.Or, pendant que sa mère se fatigue à faire le gros ouvrage,mademoiselle se regarde au miroir,lisse ses bandeaux,taille ses ongles.Le soir,au lieu de raccommoder ses bas,elle se chauffe les pieds,brode,parle musique,bal ou toilette.Les parents,hélas!sont en admiration devant cette merveille qui fera la ruine de la maison.Leur fille est trop instruite pour se plaire dans un village,et elle ignore précisément ce qu'il importe de savoir à une ménagère de campagne. Que ne faisait-elle en pension l'apprentissage des travaux divers qui doivent remplir sa vie!cela eût mieux valu:

.....eq d'apreinne à danser,
A marzurkier,à polkier,à valser,
Fouare des bagues et pis des bourses en perles,
Juer du piano et chiffler coumm' des merles.

Jolis talents!ajoute le poète,pour de grosses filles qui,revenues chez leurs parents,devront patauger dans la boue,retourner le fumier et nettoyer les vaches.Bien avisées,à coup sûr,celles qui renonceront aux inutilités de leur éducation bourgeoise et accepteront franchement les rudes labeurs de la vie rustique.Mais quelques-unes seulement sont capables de ce courage.La plu--part prennent en dégoût leur humble condition,et le dégoût engendre une dé--plorable paresse.Voyez-vous cette femme nonchalante qui va,sans but,de côté

et d'autre,les cheveux éparpillés sur le dos et sur le visage,les bas tom--bant sur ses sabots,faute de jarretières?Suivez-la dans sa maison:tout y est en désordre comme sur sa personne.Au milieu de la table le pain accom--pagne de vieilles chaussures;un pot de laitage,oublié sur une chaise,s'y trouve associé a un objet dont il faut taire le nom.Eh bien,la maîtresse du logis,cette Cendrillon malpropre,était autrefois,à son retour du pensionnat, une des plus belles filles et des plus fringuantes;dans ses habits sales et déchirés on remarque encore un reste de son ancienne splendeur:

D'galons pis d'fraing' in vot couerr' des ferloques
Par chi par lo qui peind't aveu leux loques.

A côté de la satire,le poète place un utile conseil.Il faudrait,sui--vant lui,que de riches fermières prissent chez elles en apprentissage des filles de paysans.Celles-ci,apprenant à lire,à écrire,à compter,se formeraient ainsi aux travaux de la campagne.De la ferme école à la maison de leur père, la transition n'aurait rien que de naturel et de facile.

Si je voulais continuer à montrer ce que les poésies de Crinon renfer--ment d'observations vraies,fines et même profondes,je n'aurais que l'embar--ras de choisir entre ses nombreuses satires.Quelque désir que j'aie de ne pas abuser de mes preuves,je ne puis me défendre de signaler "le Bonheur des pauvres",qui réunit,à la vérité du fond,la poésie et l'originalité des détails.

Il y a un apologue allemand qu'on appelle "la Chemise de l'Homme heu--reux".Un roi est malade;les médecins sont convoqués et l'un d'eux déclare que Sa Majesté ne sera guérie qu'en revêtant la chemise d'un homme heureux. Des émissaires se mettent aussitôt en quête du précieux vêtement.Ils s'adres--sent d'abord aux riches et aux puissants de ce monde;mais,aucun ne possédant le vrai bonheur,le roi fait vainement l'essai de leurs fines chemises.Enfin, on découvre un pauvre diable de paysan,jeune,robuste,amoureux comme un ramier, vif et chantant comme une alouette.Celui-ci est véritablement l'homme heureux que l'on cherche;mais,hélas!.....il n'avait pas de chemise!

La moralité du "Bonheur des pauvres" est exactement la même que celle de l'apologue allemand."Le bonheur,dit Crinon,n'est point là où vous le cher--chez,dans les carrosses ou dans les châteaux,sous les habits riches et pom--peux;vous les trouverez marchant

A pied déqueux dins des chabouts sans bride,

Tout déloq'té et sans q'mise edsus l'pieu.

Il ne vit ni de vin,ni de sucre,ni d'oranges,mais de pain sec;il cou--che dans une grange et dort mieux sur son lit de gerbées que le riche paysan à qui elles appartiennent;bref,ce bonheur se personnifie dans le mendiant des campagnes..."

"En se levant,continue l'auteur,le mendiant secoue ses oreilles;comme un moineau,le voilà libre.Qui peut en dire autant parmi nous?Ce n'est pas le fermier avec son attirail de valets,de parcourts,de méquennes et de moisson--neurs,le fermier,toujours forcé d'être le plus matinal;ce n'est pas le bineur d'oeillettes,levé chaque jour avant que l'alouette ait pris son vol.Pendant que ce dernier courbe péniblement le dos et fatigue ses reins,le mendiant va doucettement le long des routes,son gros bâton à la main;s'il fait chaud,il gagne la lisière d'un petit bois,se trémousse comme les poules et s'endort à l'ombre;si la faim le prend,il a toujours une croûte dans sa besace,avec une pomme ramassée sur son chemin.La pomme est sure,la croûte est noire comme le bourbier des rues;mais qu'importe!celui qui n'a jamais su ce que c'est que d' avoir faim,celui-là ne connaît pas non plus la bonté du pain,ce goût de revas-y que lui donne l'appétit,le cuisinier des pauvres..."

"Ah!le métier de mendiant est un joli métier,s'écrie encore le poète. Celui qui sait s'y prendre et se faire aimer des riches,recueille autre chose que des:"Dieu vous bénisse!" Comment refuser une aumône,une douceur au men--diant poli qui se découvre gracieusement en demandant de vos nouvelles,qui parle de danses et de fêtes aux jeunes gens,de nippes à la dame,d'argent au fermier,de nids d'oiseaux à l'enfant,de sorciers aux grand'mères,de bon vieux

temps aux vieillards! Le mendiant! mais c'est le nouvelliste des campagnes; il promène gaiement ses histoires de rue en rue,et quand la matière manque, il la crée.C'est le commissionnaire de tout le monde.On a vu quelquefois ce pauvre diable s'intéresser à des amoureux et marier ses bienfaiteurs."

Ce portrait du mendiant des campagnes,tracé par Crinon,me paraît d' une parfaite ressemblance.Sauf certaine comparaison que j'ai supprimée dans mon imitation en prose,on y remarque une délicatesse de touche,qui est bien voisine de la grâce elle-même.Cette dernière qualité,on le comprend,ne doit pas dominer dans les oeuvres de notre poète.Sa muse rustique,qui s'efforce avant tout de donner un relief vigoureux à la pensée,sacrifie trop souvent les bienséances et laisse échapper des images d'une réalité crue,des expres--sions triviales et choquantes.Sans doute,la grâce est rare dans les satires de Crinon,mais j'ose dire qu'elle n'en est point absente.Il y a des moments heureux où,inspiré par un sentiment élevé,affectueux,même seulement par un thème poétique,comme nous venons de le voir dans "le Bonheur des pauvres",il épure instinctivement son langage,et assortit l'expression au sujet aussi bien que pourrait le faire le poète le plus difficile en matière de goût.

Crinon est gai,railleur,mordant,il flagelle sans pitié le vice et le ridicule;mais cette sévérité n'exclut pas chez lui les mouvements généreux du coeur,et l'on trouve dans ses productions un grand nombre de vers empreints d'une sensibilité profonde.Interrogeons,par exemple,la remarquable satire sur "l'Ivrognerie".Si l'ivrogne est dans l'aisance,dit l'auteur,il est moins blâ--mable;s'il est pauvre,son vice odieux,horrible,ne peut se pardonner.Crinon trace alors le tableau de l'effrayante misère qui règne dans la maison de l' ivrogne pauvre.Sa femme se trouve réduite à mendier,ses enfants sont nus,le dernier-né demande vainement le biberon:il est vide;le père a bu la veille ce qui restait de monnaie pour acheter la nourriture de son plus jeune fils. Voulant apaiser cette débile créature et lui faire illusion,sa mère lui pré--sente le sein;mais,hélas! la coupe maternelle est vide aussi;le chagrin,l'

indigence l'ont épuisée.Ah! s'écrie l'auteur,son lait,la pauvre femme,il s' est tourné en larmes!

Sin lait,peuv'femme,i s'est tourné in lermes!

Tous les bons sentiments du poète,l'amour de la famille,l'attachement au pays natal,l'amitié,ont trouvé leur expression dans une pièce assez récen--te,où,contre son habitude,il s'est mis en scène.J'ai déjà dit qu'ayant été nommé commissaire de police dans le département d'Eure-et-Loir,Crinon ne put se résigner à quitter son pays et refusa la place.Ce refus est le sujet de la pièce dont il s'agit,dédiée à son protecteur,M.Tattegrain,président du tribu--nal de Péronne.

"Pour s'en aller si loin de son village,il fallait vendre,hélas! tous ses outils,vendre avec perte la petite maison qu'on avait construite,vendre ses chevaux,son âne et ses vaches,ses vieux sabots et ses mannes sans fond; il fallait,au son des cloches,étaler au grand jour ce qu'on cache le plus soi--gneusement:sa misère et ses loques;montrer à tous venants que sous le toit il n'y a presque plus de chevrons;-il fallait,pour m'en aller,vendre à la porte le lit de cerisier où mourut ma pauvre mère,où mourut aussi mon père,m' a-t-on dit,à l'âge de vingt-neuf ans.Ce lit de peu de valeur,pour moi relique précieuse,ce lit bourré de paille et bien dur quelquefois,je ne le changerais pas pour un lit élastique.Ah! j'espère bien y rendre mon dernier soupir.-Et ces pommiers que j'ai plantés dans ma jeunesse pour me régaler de leurs fruits dans mes vieux jours,ces pommiers qui m'ont fait attendre si longtemps les boutons dont ils sont couverts aujourd'hui,je n'en aurais donc pas goûté une seule pomme? J'aurais laissé là ce beau buisson d'églantiers qui embaume et qui,depuis dix ans ferme ma maison et me tient lieu de loquet!-Aurais-je pu là-bas,si loin,remplacer les bons amis que je laissais ici?...Oh!ma Picardie! à la veille de la perdre,jamais son ciel ne m'avait semblé si doux,son air si pur;jamais je n'avais mieux senti la bonne odeur de ses bois.L'absence ou la crainte d'un départ prochain,voilà bien le meilleur thermomètre pour mesurer

le degré d'attachement de l'homme à sa maison,à son lieu natal.De même qu' une volée de perdrix que l'on effarouche et que l'on pourchasse à plaisir sur un terroir,revient volontiers le soir à la place quittée,ainsi l'homme se plaît dans son lieu de naissance.Quand il doit l'abandonner,le plus ferme sent son courage s'amollir;un je ne sais quoi qu'on ne saurait expliquer vous attire à l'ombre de votre clocher;la destinée,les affaires,en éloignent:un doux souvenir y ramène toujours."

Avais-je tort de dire tout à l'heure que la grâce naissait quelquefois dans les oeuvres de Crinon sous l'influence de sentiments nobles et tendres? Dans cette pièce,son coeur est visiblement ému,et l'émotion adoucit,élève son langage.Ce n'est plus un paysan qui parle,c'est un émule des poètes les plus délicats et les plus sensibles.Comme il sait nous intéresser à ce dur lit de cerisier sur lequel son père et sa mère ont rendu le dernier soupir,à sa pauvre maisonnette,à la haie d'églantiers qui en forme la riante clôture! Tous objets bien humbles,sans doute,mais qu'importe! c'est l'attachement du possesseur qui leur donne le prix,et ils sont pour nous d'autant plus touchants que ce possesseur est plus pauvre.

Rien n'est vil,rien n'est grand:l'âme en est la mesure;
Un coeur palpite au nom de quelque humble masure,
Et sous les monuments des héros et des dieux,
Le pasteur passe et siffle en détournant les yeux.

Qui a écrit ces beaux vers? un grand poète moderne,Lamartine,chantant aussi la terre natale,et préférant à de vastes et charmants domaines,aux sites les plus admirables du monde,la stérile et triste campagne où son enfance s' est écoulée.

Il y a une qualité littéraire qui sied mieux que toute autre à l'homme des champs,au robuste cultivateur,toujours en lutte avec la nature:c'est la vigueur.Crinon la possède à un haut degré;son style est constamment vif,animé, nerveux,et le "facit indignatio versum" trouve son application dans une foule

de remarquables pages.Je pourrais citer ici des fragments tirés de la première satire sur "les Femmes",et notamment le portrait de l'indigne amant préféré au mari par la femme adultère;presque toute la satire intitulée "les Voleurs", et la composition la plus récente:"le Matérialisme";mais j'aime mieux choisir pour ma démonstration la satire sur "les Partages anticipés",oeuvre où l'auteur traitant un sujet complétement neuf,a su joindre le plaisant au sévère,le spi--rituel enjouement à la vertueuse indignation.

L'expérience apprend que les gens de la campagne qui partagent par an--ticipation leurs biens entre leurs enfants,en imposant à ceux-ci l'obligation de les nourrir et de les loger,font généralement un marché de dupes.

Tant que le vieillard,dit l'auteur,n'est pas pris dans leur souricière, ses héritiers l'entourent de petits soins,de prévenances et de douceurs;il a la meilleure place à table,au feu;il porte les plus beaux habits et dort dans le meilleur lit;aucun morceau n'est trop délicat pour sa bouche;on le lave on le brosse,on l'étrille,on lui chasse les mouches.

Rien à leux z'iux n's'ro troup friand pou s'bouque,
In l'lave,in l'bruche,in l'l'étrille,in l'l'émouque.

Mais aussitôt que l'acte du partage est signé,son sort change;il devient un fardeau pour son ingrate famille,il ne vit plus que pour souffrir.D'où vient donc que de si nombreux exemples n'instruisent pas les pères de famille et ne les empêchent pas de tomber dans le piège? Hélas! le diable nous aveugle pour nous perdre.Et puis,comment résister aux sollicitations,aux cajoleries d'une fille?...Jusqu'ici j'analysais sans traduire;je vais maintenant citer le dis--cours que l'auteur prête à cette fille hypocrite,et je tâcherai de serrer le texte d'aussi près que possible,pour n'en pas trop altérer la naïveté.

"Ne travaillez plus,papa;c'est à notre tour.Il ne faut plus vous tuer, comme vous avez fait jusqu'à présent.Arrangez-vous,cédez-nous votre labour pour une pension,pour un petit rendage.Nous vous soignerons,nous vous dorlo--terons comme un poulet élevé sous le four.Avant de prendre votre café,le ma--tin,vous boirez une goutte d'eau-de-vie en grignotant une croûte de pain;pour

tuer le temps,en attendant le dîner,vous irez voisiner chez l'un,chez l'autre, et quand la soupe sera prête,mon homme ou moi nous irons vous chercher.Ah! nous aurons soin que notre cuisine soit toujours à votre goût.S'il vous prend envie de manger du porc,du mouton,nous vous en acheterons,coûte que coûte,et puis vous aurez votre café après le dîner;pour vous le donner,nous nous passe--rions plutôt,mon homme de culotte,moi de robe et de bonnet."

Le père se laisse éblouir par ces belles promesses,et trois mois sont à peine écoulés depuis le contrat que le pauvre vieux,délaissé,rebuté,maltraité, apprend trop tard qu'il faut se défier même d'une fille,et que nos plus grands ennemis sont souvent dans notre famille."

Ici le poète a changé de ton.Les mauvais traitements infligés à celui qui naguère était l'objet de tant de caresses menteuses révoltent son coeur honnête,et son indignation éclate dans ce passage énergique:

"Un père élève et nourrit ses enfants;il pourvoit à leur entretien jus--qu'à ce qu'ils aient atteint l'âge du travail productif;il fournit leur gous--set d'argent et leur pipe de tabac;il se priverait plutôt de soupe que de les en laisser manquer;et quand ce vieux père est tout ridé,usé par le travail,qu' il peut à peine marcher,il n'y a pas un de ses dix enfants qui protégera sa vieillesse et lui donnera les soins qu'elle réclame.Ils souffriront qu'avec une culotte trouée le pauvre diable s'en aille à l'aumône;puis lorsqu'il revient, triste,abattu,couvert de boue,mouillé jusqu'aux os,ses vieilles mains aussi froides que des glaçons,pas un de ses enfants ne lui fera place devant le feu . En pareil cas,il les aurait réchauffés dans sa chemise;eux,au contraire,rient de sa détresse et le brutalisent.Qui sait si Dieu n'afflige pas ainsi ces vieil--lards afin qu'ils regrettent moins de quitter la vie!"

Quelque sombre,quelque vigoureux qu'il soit,ce tableau n'est point exa--géré;notre poète reste même en deça de la triste réalité.Le jour même où je lisais"les Partages anticipés",le 30 janvier dernier,mon journal m'apportait la nouvelle d'une condamnation prononcée pour homicide par imprudence contre

les deux fils et le gendre d'un malheureux vieillard du département de l'Ain. Cet homme,infirme et aveugle,avait partagé son bien entre ses trois enfants. Aux termes de l'acte de partage,une pension devait lui être servie en argent et en denrées,et il s'était réservé la jouissance d'une chambre dans ses bâ--timents.Ses deux fils et son gendre le laissèrent,au milieu de l'hiver,sans feu,sans aliments,sans secours.Pour mieux s'isoler de son père,le plus jeune fils mura par un briquetage la porte de communication entre son appartement et la chambre occupée par le vieillard.Enfin le froid,la faim,le desespoir,mirent un terme à cette lamentable existence.Le malheureux expira par une nuit du mois de décembre dernier,dans un abandon absolu.Les bénéficiaires du partage,logés de chaque côté de la chambre,étaient restés sourds aux cris,aux plaintes d'un mourant,d'un aveugle,de leur père!...

L'examen critique des oeuvres de Crinon serait incomplet,si je ne disais quelques mots de la langue dans laquelle il les a composées et du degré d'habileté qu'il possède dans le maniement de l'idiome picard.A ces mots d'idiome picard,il me semble entendre certains philologues gourmés dire en haussant les épaules:Eh quoi! des vers sous une pareille forme! D'abord aucun patois n'est moins harmonieux que celui de vos paysans de Picardie.Si la poésie est la mu--sique du langage par le rythme,la rime,le choix des sons,pourquoi l'obliger à se servir d'un instrument ingrat qui affecte désagréablement l'oreille?-Vous prétendez,dites-vous,composer des satires morales,parcourir par conséquent tout le domaine de la vie physique et morale de l'homme,exprimer à la fois les idées les plus familières et les plus hautes;pourquoi donc choisir un langage dont les ressources sont disproportionnées aux étroites notions de ceux qui le par--lent,un langage manquant des mots les plus nécessaires à votre genre de poésie, c'est-à-dire des mots qui rendent les idées morales et intellectuelles? Un écrivain veut-il ambitieusement transformer un patois en langue littéraire,il est obligé d'en élargir le cadre et d'y introduire un grand nombre de mots empruntés au français.Or,cet emprunt détruit la naïveté du patois,et la plus choquante disparate se manifeste dans les éléments du style.L'expression sim-

-ple rencontre l'expression recherchée;la locution rustique,quelquefois gros--sière,heurte une métaphore de haute poésie.Encore si les termes empruntés conservaient l'euphonie qu'ils ont dans le français;mais point.Pour s'en ser--vir,le poète altérera nécessairement leur son en leur faisant subir la pro--nonciation du patois;il mutilera leurs syllabes pour les forcer à entrer dans son vers.Ces mots de style noble,ainsi défigurés,ressemblent à des grands sei--gneurs prisonniers chez des paysans et contraints à porter l'habit villageois. C'est donc une vaine ambition,une tentative inintelligente,que de vouloir s' élever dans un patois jusqu'à la littérature sérieuse.Si l'on veut écrire en patois,que l'on s'exerce alors sur des sujets auxquel il puisse suffire;si l' on veut à toute force faire des vers,que l'on se permette tout au plus la chan--son.

Tels sont,formulés dans toute leur rigueur,les reproches que des philo--logues dont je tairai les noms,et devant qui Jasmin lui-même n'a pas trouvé grâce,adresseraient à notre poète picard.Ils renferment,ce me semble,beaucoup d'exagération.-Vous trouvez mauvais,pourrait-on,répondre,que ce paysan fasse des vers en patois et non en français.Le reproche aurait de la valeur si Cri--non avait reçu dans les collèges l'éducation classique et s'y fût habitué à manier la langue littéraire.Vous seriez alors fondés à lui demander pourquoi entre le français et le picard,il a fait choix du dernier.Mais l'option lui était impossible.N'ayant appris le peu qu'il sait que par un effort puissant de patience et de volonté,resté paysan picard par ses occupations et son lan--gage habituels,il devait écrire,il ne pouvait écrire qu'en picard.

J'accorde que la syntaxe du picard contrarie souvent la vive et élégante allure de la poésie;que la prononciation de notre patois est lourde et roeail--leuse.Mais si le picard n'a point l'aisance,la sonorité douce des patois méridionaux,on ne peut,du moins,lui contester quelques qualités précieuses,au nombre desquelles je citerai l'enjouement et l'énergie.Il met au service de la raillerie des mots pleins de sens et de finesse;pour qui veut décrire les

phénomènes naturels,l'ardeur et l'emportement de la passion,il tient en réser--ve un choix très varié d'onomatopées et d'expressions mâles et hardies;il abonde en mots que j'appellerai dolents ,qui peignent à l'esprit la misère sous tous ses aspects et qui disposent le coeur à la pitié.Crinon connaît sur--tout les ressources de ce vocabulaire attendrissant;il s'en est servi avec une remarquable habileté.

Vous vous plaignez des emprunts forcés que fait le poète à la langue française;mais si c'est là un crime,il a pour complices tous les paysans de la Picardie.Dans l'état politique actuel de la France,et au point de civilisa--tion où nous sommes parvenus,la langue française,envahissant tous les jours les patois,tend à les absorber dans sa puissante unité.Sans énumérer ici les causes multiples qui préparent cette absorption,il nous suffit d'indiquer par--mi les principales la facilité de communication entre les diverses parties du territoire,l'extension de l'instruction primaire,la propagation des journaux dans les campagnes,le système de recrutement de l'armée,qui confond sous les mêmes drapeaux les paysans de toutes les provinces,et les oblige à parler la langue de leurs chefs comme à porter l'uniforme de leur régiment.S'il est vrai que la disparition des patois soit imminente et que beaucoup de mots encore employés par les pères,soient déjà inintelligibles pour les enfants,loin de blâmer Crinon d'avoir écrit en picard,il faut lui savoir gré d'avoir laissé dans ses poésies un monument de ce vieil idiome,d'avoir sauvé du naufrage une foule de mots curieux pour la philologie et pour l'histoire.Les satires de Crinon révèlent,en effet,des termes et des locutions qui avaient échappé aux investigations du savant auteur du "Glossaire picard".Notre poète devient donc pour M.L'abbé Corblet un intéressant collaborateur.

M.Tilloy,dans sa "Notice",avait déjà exprimé le voeu que les satires de Crinon,dispersées dans"Le Journal de Péronne",fussent réunies en volume.Je me joins à lui pour demander cette réunion,en sollicitant toutefois de l'auteur un travail de correction préalable.La prosodie des satires laisse beaucoup à

désirer;l'orthographe généralement vicieuse,et,par cela même,engendrant l'obs--curité,a besoin d'être soumise à quelques régles raisonnées.Lorsque,après une révision sévère,les oeuvres de notre compatriote formeront un livre,si,comme je l'espère,elles sont favorablement accueillies,je m'estimerai heureux d'avoir pu contribuer à leur succés par mes éloges.

A.Breuil.

HECTOR CRINON

—

SATIRES

PICARDES

NOUVELLE ÉDITION

PÉRONNE
TRÉPANT, LIBRAIRE-ÉDITEUR
19, GRANDE PLACE, 19

—

1876

AVANT-PROPOS

Tous les amis du vieux langage que l'on parle encore aujourd'hui dans nos campagnes du Vermandois, verront sans doute avec plaisir paraître une nouvelle édition des Satires picardes de Crinon. Celle de 1863, publiée sous les yeux de l'auteur, alors atteint d'une longue et douloureuse infirmité qui devait le conduire prématurément au tombeau, est, en effet, à peu près épuisée. Et cependant, l'intérêt qui s'attacha longtemps à ces vers, si pleins de verve et de bon sens, ne s'est point encore anéanti. L'homme a disparu, mais son œuvre n'a pas perdu son caractère d'utilité. D'un côté, les vérités qu'il a revêtues d'une forme si pittoresque sont toujours, au milieu des agitations de nos temps troublés, l'ancre de salut qui empêche la société de s'en aller à la dérive, au risque de se heurter contre les écueils : d'autre part, il n'y a pas jusqu'au

langage naïf et rude dans lequel il a rendu ses pensées, qui n'ait son attrait, et qui ne soit, pour nous, comme un souvenir de famille. Cet idiome picard, en effet, qui, selon toute probabilité, va bientôt se trouver absorbé dans l'harmonieuse et puissante unité de notre langue, n'est-ce pas celui qu'ont parlé si longtemps nos pères ; et les satires de Crinon ne sont-elles pas un des rares monuments destinés à sauver du naufrage une foule de locutions aussi curieuses pour la philologie que pour l'histoire ?

Toutes ces considérations nous ont déterminés à inaugurer, pour ainsi dire, nos nouvelles presses, en reproduisant l'œuvre de notre compatriote.

Il en est d'Hector Crinon comme de tous les hommes qui ont passé honorablement leur vie dans les humbles et durs travaux de la campagne : il n'a point d'histoire.

Né à Vraignes, d'un père cultivateur qu'il connut à peine, il ne reçut d'autre instruction que celle que pouvait lui offrir l'école de son village. La nature, cependant, lui avait donné d'heureuses dispositions et un talent original qui n'attendaient, pour se développer, que la douce et féconde influence d'un milieu dont la fortune et l'étude eussent été comme les premières habituées. Mais, dans l'impossibilité où il était de s'y voir admis, il se fit à lui-même une société composée de quelques livres qu'il réussit à se procurer avec le produit de ses modiques épargnes ; et chaque dimanche, au lieu d'aller demander au tumulte du cabaret la distraction et le plaisir, on le voyait, errant

dans sa *Vallée perdue,* ou assis sous la feuillée des bois, chercher dans la lecture le repos pour ses membres fatigués, et, surtout, un aliment pour son esprit toujours avide d'apprendre.

Il y trouva, en même temps, le motif de ses premières inspirations.

Doué d'une organisation d'artiste tout à fait exceptionnelle, Crinon, pendant qu'il rimait ses premiers vers, révélait également une véritable aptitude pour les arts plastiques. Mais, en cela, il lui était impossible de faire aucun progrès sérieux sans les leçons d'un maître. Sous ce rapport, du moins, rien ne lui manqua au début. M. A. de Haussy, dont l'atelier était alors fréquenté par les Michel, les Debras, les Dufour, qui, depuis, se sont fait un beau nom dans la peinture, l'aida puissamment de ses conseils et de son crayon. On vit alors un bel exemple de ce que peut le goût naturel aidé de la bonne volonté. Crinon qui, comme nous l'avons dit, employait à la lecture et à l'étude des règles de la versification ses loisirs du dimanche, qui composait ses satires en traçant son sillon ou en semant son grain, Crinon, dans la morte-saison, après avoir fait trois lieues le matin, pour venir à Péronne, sculptait toute la journée sous les yeux de M. de Haussy, et retournait, le soir, dans son village, malgré la pluie, le vent et la neige de l'hiver.

Mais la dure réalité était toujours là, toute prête à paralyser l'essor de son génie. Il fallait vivre, et, pour cela, il fallait travailler.

Dans une lettre écrite à M. Breuil, en 1858, le poète-laboureur nous a retracé lui-même, d'une manière aussi touchante qu'originale, les exigences et les difficultés de sa position. « Je suis, dit-il, ce qu'on » nomme dans notre pays un haricotier, c'est-à-dire » un petit cultivateur endetté qui tire le diable par la » queue. Je suis père de quatre jeunes enfants ; à » cinquante ans, je suis seul avec ma femme pour » travailler et soutenir cette petite famille, et ce n'est » pas sans peine que nous mettons les deux bouts » ensemble.... J'ai dû refuser, il y a quelque temps, » une place qui m'était offerte dans le département » d'Eure-et-Loir ; malgré le mal que j'ai à vivre, je » n'ai pu me résoudre à quitter notre Picardie pour » aller m'enfouir, seul et sans amis, (moi qui en ai » tant ici !) dans un pays qui m'était inconnu. Je suis » donc résigné à rester dans mon village, qui serait » pour moi l'endroit le plus charmant si j'y vivais un » peu plus à mon aise ; mais je m'*essue*, comme nous » disons en picard, pour tâcher de donner quelque » instruction à mes enfants... »

Toutefois, s'il n'avait eu à supporter que des travaux et des fatigues, Crinon n'aurait vu, dans sa position, que le lot ordinaire de l'humanité ; mais la maladie vint aussi l'assaillir à son heure, et, pendant dix mortelles années qu'elle le cloua paralysé sur un lit de douleur, il n'eut que ses vers pour délassement, ses amis pour consolation, et un bien faible secours du Gouvernement pour soutien. Hâtons-nous de dire,

néanmoins, qu'il supporta ses longues infirmités avec la résignation d'un sage et d'un chrétien.

Crinon s'occupa peu de politique. A la révolution de 1830, sa plume, encore novice, avait un peu trop docilement manifesté l'effervescence de son esprit. Ce ne fut qu'un péché de jeunesse : la révolution de 1848 le trouva plus mûr et plus réfléchi, et l'on n'a point oublié les vers pleins d'ironie dont il cingla les *Partageux*. Dieu, en l'enlevant de ce monde le 4 septembre 1870, ne voulut pas l'exposer à égarer ses jugements sur les malheurs que ce jour néfaste devait amener sur sa patrie.

Il nous resterait à dire un mot des œuvres de Crinon comme sculpteur et comme poète.

Comme sculpteur, il a peu produit, et nous en avons donné la raison. S'il avait l'habileté de la main, il n'eut pas les moyens d'acquérir cette science profonde de la forme qui fait l'artiste. Il n'a donc exécuté que des travaux de minime importance conservés chez des amis, dans quelques églises voisines de son pays natal, et dans celle de Saint-Jean, de Péronne. Pour ne parler que de cette dernière, les statuettes de la porte de la sacristie, quelques-unes de celles de la chaire, d'importantes restaurations à la statue de Saint-Fursy, les têtes de celles des SS. Foillain et Ultain, sont de notre sculpteur.

Il y aurait beaucoup plus à dire des œuvres de Crinon comme poète picard. Le 8 août 1859, M. Breuil lut en séance publique, à l'Académie d'Amiens, une

notice étendue et fort remarquable que l'on trouve imprimée à la tête de l'édition de 1863, et à laquelle nous avons emprunté quelques-uns des détails qui précèdent. Cette étude, entreprise dans le but de faire connaître à cette Société savante les œuvres et le talent d'un homme dont les vers se trouvaient éparpillés dans les feuilles du *Journal de Péronne,* qui leur avait le premier donné l'hospitalité de ses colonnes, perdrait une partie de son à-propos à la tête de la nôtre. C'est pour cela que nous n'avons pas cru devoir la reproduire ici. Le lecteur pourra toujours juger par lui-même du mérite de l'ouvrage. Il n'aura qu'à ouvrir le livre pour se convaincre que si l'auteur, dans *le Luxe, l'Ivrognerie, l'Avarice, l'Orgueil, les Femmes,* a abordé et rimé des lieux communs, il a su être neuf et original en circonscrivant toujours sa sphère d'observation ; qu'il a exprimé avec un rare bonheur l'amour de la famille, l'attachement au sol natal, l'amitié, dans *Restons au village,* les obligations imprescriptibles de la piété filiale dans les *Partages anticipés ;* qu'il a, enfin, dans toutes ses satires, prêché une morale excellente, et manifesté une droiture d'esprit, une élévation d'âme, qui donnent à son œuvre un caractère d'utilité générale et constante.

M. Breuil, en terminant son étude sur Crinon, exprimait le vœu que l'orthographe de ses satires, généralement vicieuse, fût soumise à quelques règles raisonnées. Ce fut pour se conformer à ce conseil que les éditeurs y introduisirent quelques légères modifica-

tions que nous ne croyons pas utile de signaler à nouveau et que nous avons nous-mêmes adoptées. Nous n'ignorons pas que quelques personnes ont trouvé ces corrections insuffisantes, et qu'elles eussent voulu voir appliquer à l'œuvre de notre compatriote les règles d'orthographe exposées et employées par M. Paris dans sa traduction en picard amiénois de l'Evangile selon Saint-Matthieu. Mais c'était là un remaniement général auquel le patois du Vermandois ne se fût pas si facilement prêté que celui de l'Amiénois, et qui pouvait altérer l'originalité de l'ouvrage. Dès lors, il ne nous était pas permis d'y songer.

Puissent les philologues, les moralistes, et surtout les habitants des campagnes voisines de Péronne auxquels ces pièces ont été d'abord destinées, faire à notre édition l'accueil qu'ils ont fait à son aînée, et trouver tout à la fois une satisfaction dans les vers de notre poète et un profit dans ses leçons !

L'abbé J. GOSSELIN.

SATIRES

PICARDES

I

LES PARTAGEUX.

I

In n'éra pus b'zoin d'servir pour maingi ;
Tout ch'bien, qu'in dit, va ête partagi.
Cha voura coire émieux q'chés républiques ;
In n'éra pus d'moite' et ni d'doumestiques ;
Outant l'ein q'l'eute in s'ra cht'heure tertous ;
Chés grous ceinsiers i n's'ront pau puss eq nous ;
Tout i pioch'ra, dit-on. — Pour eq j'el croiche,
J'vous avoûrai, m'z'amis, qu'i feut q'j'el voiche.
Q'meint partagi tous chés quiamps, chés catcheux,

Chés bieux bounets, chés coutrons, chés mantcheux?
In s'inteindrot pour partagi tout l'terre,
Quant in n's'inteind pou' l'succession d'sin père!
Chaquein vourot toujours avoir raison,
Quaisir pour li el pus belle mason.
Q'meint conteinter tant d'geins et pis d'tant d'sorte',
Qui vont truver leu part toujours troup tchote,
Qui vouront d'z'ieux quand il éront des bous,
Pis des soulés, si l'lieux vient des chabouts?
J'gaj'ros, m'z'amis, min cu conte ein visage,
Q'huit jours après fouro r'q'meinchi ch'partage;
L'ein dounn'ro s'part pour ein verre ed brain d'vin,
Ein eute à carte' i perdro sin frusquin,
Taindis qu'ed z'eute' i dounn'reint à chés fèmes
Les fous qu'i sont, jusqu'à leux dernierr' plèmes.
Pis chés truands, qui manq'ront souveint d'pain,
Les laiss'ra-t-on, cheux-là, moirir ed faim?
Pusse eq nous s'rons oussi riches l'ein q'l'eute,
In n'voura pus fouaire errien pour l'einn' l'eute,
Foura q'chaquein i cultive sin cuin,
Meuche sin blé, s'in li prète ein moulin.
Chés coutriers n'f'ront q'pour eux des casaques,
N'boiront du lait q'cheux qu'il' éront des vaques,
Et si gn'in manque ed vaque', ess z'amateux
S'arrainj'reint-i s'i n'n'aveint qu'eine à deux?
Ech pus malin i boiro tout l'traiture
Pour éviter à l'eute ed maingi ch'burre.

Vous convarez q'cha f'ra ein bieu gabgi,
Si, coume in dit, in va tout partagi.

Vraignes, 1er Juin 1851.

II

J'vous ai fouat vir l'eutt' jour qu'el socialisme
I consistot, quand in n'avot pus rien,
A r'preine à cheux qui conserveint leu bien :
J'vas vous montrer jourd'hu q'sous l'communisme
Gn'éra q'chés forts, chés gueulus qui maq'ront;
Ech peuve honteux pass'ra souveint d'sous l'tave ;
Pour deux couchons nous n'avons qu'eine étave ;
Ech tchoutin n'mainge eq quand q'l'eute il est rond.
Put-t-on jamoua croire chés balivernes,
Croire qu'in put, tout coume ein tas d'pourcheux,
Sans s'étraner, jouqui dins des casernes,
Boire à l'mèm' baque et vive in émoncheux ?
Gn'a tout partout ein tas d'vilains goulafes
Qui boit't et mainj't in bavant coumm' des gnafes;
Chés goulus-là, quand i n'feut pau payi
Il' aval'reint l'erv'nu d'eine abayi;
Il' aim'reint mieux crever qu'ed quitchi l'tave,
S'i gn'in restot l'motchi d'einn' botte ed rave.
Cheux qu'il' ont peur ed preinn' pusse eq leux parts,
N's'reint pau seuvés avu d'pareils maquarts,

I'n'crév'reint pouant l'cheinture ed leux culottes,
El pus souveint i n'récoureint q'chés miottes,
Et, seuf respect, i n'quireint pau d'gross' crottes.
Gn'éra ein moîte, ein maricha' d'lougi'
Pour tayi l'soupe épi el' partagi.
Malgré qu'i f'ra, c'hti-là, s'part toujours bonne,
Je'l'ploins s'i feut qu'i conteinte sin monne :
L'ein voura gras, l'eute i d'maindra du maigue,
Chti-chi du doux, chti-là n'voura q'du aigue ;
Mais si la gueule all' li veut du tourmeint,
I conteint'ro bien pus difficill'meint
Chés bounets blancs qui n'séreint r't'nir leux langues
Et ni finir el' premierr' leux harangues.
D'puis qu'Eve a 'té teintée edsous l'pommier,
Femmes qui piss't edsus l'même fémier
N'ont jamoua seu ess pardouner einn' feute,
Rester in paix deux minutes, dit-on.
F'ront elle' ilo meintir ech viux dicton ?
S'arrainj'ront-elle' ein s'moine avec l'einn' l'eute ?

Vraignes, 15 Juillet 1851.

II

SUR LE BON DIEU.

Q't'es malhéreux, Grous Jean, d'enn croire à rien!
Ch'est t'ravaler ou niveu ed tin quien
Eq d'enn pau vir qu'el bon Dghu moine el monne
Et qu'ech n'est pouant l'hazard qui nous tourtonne.
Tu n'as donc pau, dis, jamoua réfléchi
Q'meint qu'in arrive et quitte ech monne chi,
Ioù qu'in s'in va pourrir dins l'chimintchère,
Couchi sus l'dous, ess bouque ploine ed terre?
V'là quand nou âme alle a quitchi nou corps,
V'là coume ous s'rons tertous quand nous s'rons morts.
Tu n'compreinds pouant, dis-tu, et n'pux pas croire
Qu'einn' fos hors d'nous nou âme all' viche oucoire:
Sans Dghu, pourquo avoir peur ed la mort?
Quand in fouat mal pourquo avoir du r'mord?
Ed viv' sins corps cha t'parot tout risibe:
Ch' n'est pau s'peindant, s'lon mi, pus z'impossibe,
Ch'miraque i n'est pau pus grand sins qu'avu.

D'l'ombe ed bon seins feut ête dépourvu
Pou' n'pau vir cha et pour enn pau l'compreine.
Gn'a pau pus sourd qu'echtid qui n'vut inteine.
T'es-tu d'maindé ioù qu'el monne i fini,
As-tu peinsé quidfos à l'infini,
A chés laimpions accrouchis à ch'grand dôme,
Qu'ech pus z'ignare est fourchi d'admirer,
Qui font si bien vir el néant ed l'homme ?
A telle heuteur ous'ros-tu t'mesurer,
Géant d'cinq pieds, chétive créature,
Qu'atteind la mort, chés vers et l'pourriture ?
Et si d'tout cha t'as ouccupé t'n'esprit,
M'diros-tu bien si tu yas rien compris ?
Tout cha existe et suit tranquill'meint s'route ;
Qui-est-ch' qui l'l'o fouat? Ech n'est pau ti sins doute.
Ch' n'est pau aisé d'inveinter ess souleil.
Ch' moudèle i luit : fas z'ein peu ein pareil !
Ou bien oucoire épréve à faire einn' leine,
Einn' tchote étoile, ou seul'meint einn' caleine,
Et j'm'expliq'rai, ech compreindrai l'raison
Q't'as d'enn pau dire à Dghu l'moinde ouraison.
Tu n'cros à rien, ourgueilleux philousophe,
Et t'in r'habile' in méprisiant ch'l'étoffe.
S'il est permis d'fouaire el comparaison,
Tu n'tranes pouant peindant deux jours el fiève,
Q'lache et couyon, et si péreux qu'ein iève,
Tu d'mane' à Dghu, à deux g'noux, t'guérison !

III

LE TEMPS PASSÉ ET AUJOURD'HUI.

Tout l'monne i s'ploint, ch'moite et pis ch'doumestique;
Ech l'ouvrier, qu'in est pour li troup strique,
Et pis qu'in l'fouat travailli sins raison;
Ch'moite, qu'in n'a d'intérèt pou' s'mason.
Edpuis q'chaquein a sin bon Dghu dins s'poche,
Mes tchouts amis, vlà coume i feut q'cha voche;
Pour erligion pus d'el moutchi d'chés geins
N'ont q'l'intérèt, et pour bon Dghu q'l'argeint.
Ed l'Évangile in n'vot pus fouaire usage,
Coume Jésus in n'teind pas l'eutt' visage,
Pour einn' mourniffe in reind quid queux d'chabouts:
Vlà l'charité qui s'pratique interr nous.
Quand in n'érot sus l'dous qu'einn' méchantt' loque,
Ein patalon êq tout ch'bas s'déferloque,

Dins sin misère in tache ed s'erquinqui;
N's'rot t-i q'par s'barbe, i feut s'fouaire ermerqui;
Outant q'nous sons, l'ourgueil qui nous talonne
Nous crèv'rot l'pieu, s'a n'étot pau si bonne.
Où qu'il est l'temps qu'ech moite avu ch'pourqui
I s'attuyeint sins croire in rien s'manqui ?
Tiraint d'lés deux l'soupe à l'même gamelle,
Et courtisaint quitfos el meum' fémelle,
Si l'conteintt'meint les reindot tout rêtus,
Ech n'étot pouant toujours d'êtt' bien quertus.
Pour leux habits i n'foulot pau d'oumoile;
Mais s'i n'aveint rien qu'einn' maronne ed toile,
Il' aveint l'don, avu l'moutchi d'tros sous,
D'ess divertir sins souci coumm' des fous;
I s'amuseint, sins fuyi dins leux poches,
Enn s'rot t-i'té qu'à s'douner des taloches,
Ou bien quitfos à l'pierrette à muchi;
Ch'étot plaisi et joie à bon marchi.
Feut figurer, cht'heure, et l'peu qu'in dépoule,
N'récoultr'ot t-on eq pour nourrir einn' poule,
Feut l'monte à ch'fieu, à chell'fille ech capieu,
Quand ch'père i n'a qu'ess rouyère edsus s'pieu.
Il a bieu dir' qu'i fourot qu'i s'erqueuche,
Qu'i n'a pas l'sou : rien ! S'i n' n'a pas, qu'i n' n'euche!
Quand i devrot aller tout fin mernu,
I feut qu'ess fille all' danse el long d'el nu.
Ch'père, à sin tour, si par hazard i sorte.

Ché n's'ra, bien seur, qu'avu quidzein d'ess sorte ;
Il a pus quair s'innuyi d't'-in-part-li
Qu'ed s'amuser avu pus peuve eq li.
Gn'a pau d'dangi qu'el fill' qui seint l'brein d'vaque,
Vourot d'ein fieu qui n'érot qu'ess baraque.
Ed fond in combe el monne il est cangi ;
Ch'moite et ch'valet n'séreint pus s'arraingi ;
In n'sérot pus rien indurer d'l'einn' l'eute ;
Ech peuv' surtout est oussi fier qu'ein eute,
I n'pri' l'bon Dghu q'parce qu'i n'put l'q'mander.
Ouyu d'servir pour n'pau ètt' gourmandés,
Il' ont, d'd'ouqueins, pus quair aller d'mander,
Parche qu'in s'z'a quitfos m'nachis d'el porte.
Ch'moite, à sin tour, i n'n'indure d'eutt' sorte :
N'el m'nach' t-on pouant, li, ed laissier in plan
Tout s'n'attirail et pis tout s'boitaclan ?
Gn'a des ceinsiers qui n'sém't eq tourmeintaine,
Et qui s'étonn't ed récoulter d'el haine,
A leux valets qui copent leux mourcheux
In les fasant travailli tant q'des g'veux,
Qui les harchèl't, à feute outant qu'à drèche ;
Gn'a si tchout ver qu'à la fin i n's'erdrèche,
Et tâche ed morde echtid qui plet sur li ;
Personne i n'put pau vive ed t'in-part-li.
Avu nous geins n'fuchons donc pau si aigue',
In n'attrapp' pau d'mouque' avu du vinaigue.
Quand ein vieux g'veu enn sérot pus marchi,

Cha fouat du ma d'el veinn' pour écourchi.
Pus malhéreux souveint q'chés peuv' z'aroutes,
D'rot t-on souffrir, pour s'in débarrachi,
Quand i sont vieux, usés, tout erfronchi',
Q'nos peuv' valets voicheint d'mander leux croutes !
Ch'nest pau q'chés peuv' il' ont leu vice oussi :
Feut qu'einn' bonn' bête alle euch' toujours ein si.
Il' ont quitfos d'bieux grous défeuts par plache ;
L'ourgueil, qu'in dit, tcheint compagnie à l'b'zache,
I n' n'éreint moins si nous n' n'aveins pau tant,
Car ch'est sur nous qu'i s'règuent in tout temps.
I n'feut pas q'cha nous fach' fouaire el grimache,
Nous n'ons pas l'drot d'les trouver si mourveux
Quand nous avons el nez oussi sal' qu'eux.
Qu'in n'preinch' pau cha pour ein tchout queu ed patte :
Nous sons tertous du pain fouat d'el mêmm' pâte ;
Malgré ch' bieu drap, chés terre' et pis ch'l'argeint,
Seuf el mérite, i gn'a qu'einn' sorte ed geins.
Combien d'pourquis ont brav'meint pourté chape !
Six-Quint, qu'étot, dit-on, bel et bon pape,
Tout déloq'té, sins chabouts ni queuchons,
Etant galmite, i wardot chés couchons.
Tout étant pape, il ergrétot pe't-ête,
Dins sin palais, s'cachoire et pis s'bourlette,
Sin jounc temps, passé à pieds déqueux ;
Quand i gn'érot pau yeu toujours troup queud,
Rien n'l'attristot, et souveint d'einn' journée

I riot pusse eq pape el long d'l'ennée.
Ch'n'est pau l'richesse, allez, et ni l'grandeur
Qu'in d'sir' tertous, qui nous donn't el bonheur :
Chés cairs conteints, parmi chés wardeux d'vaques,
Sont pus coumeins qu'edzous chés bell' casaques.

IV

LES INCENDIAIRES.

D'puis chtid qui vole edqu'à chtid qui courtrille,
Chtid qu'il escroque edqu'à chtid qui festrille,
In s'crot tertous à peu pris coume i feut,
S'in n'n'avoue ein, ch'est ein si tchout défeut,
Si tchout, si tchout, q'pour y truver à r'dire,
Fourot vraiment avoir cair à médire.
Si ch' n'étot l'honte ein peu qui l'ertarot,
A des tchouts saints j'cros qu'in s'récomparrot.
Mais ch' metchi-lò, jourd'hu, n'teintt' pus personne ;
L'metchi du diabe i duit à pusse ed monne.
Quand i s'agit ed rougmeinter sin bien
Gn'a des cadets qui n'ercul't edvant rien.
Chés happ'chair-là, à l'conscieinche élastique,
Voul'reint l'bon Dghu, si l'lieux dounot s'pratique.
I dit't, et vlà quitzeine' ed leux raisons :
S'i gn'a des geins si bêtes qu'ed z'ésons,

Qui n's'inteint't pouant einn' seul' miotte in affouaire,
N'in feut t-i pau des malins pou' s'z'erfouaire?
Pourquo des geins si aisés à duper
S'in n'avot pouant el drot d'ess z'attraper?
Pour eq l'ein gagne i feut qu'ein eute i perche,
Ech grous brouchet mainj'ra toujours el perche.
Ej n'ai jamoua, qu'in dit, tué ni brûlé :
L'restant, s'lon eux, n'veut pouant l'poinn' d'in parler.
N'allez pau croire, ou moins, qu'echtid qui brûle
I croich' manqui à quitzein d'einn' fistule.
« Si j'ai brûlé ein viux toudion d'mason
Tout prête à quère, ai-jou pau ieu raison?
Hein? interr nous, qu'i s'dit ech bon brave homme,
J'ai infoncé s'z'assureux d'einn' bell' somme;
Pour s'inrichir, i n'feut pau ètt' doureux,
Pa' ch'temps qui quieurt, et ni ètt' troup néreux.
Ch'qui m'gènn's'peindant et m'fait vraiment d'el poine
Ch'est q'j'ai brûlé l'mason d'ech peuve Antoine,
Qui n'pourra pus, pour seur, rel'ver sin tot,
Pour tâchi d'mette ess tchott' nitée ou co;
Nous masons s'tienn't, et, pour roûtir el mienne,
Il a foulu fricasser oussi l'sienne.
Ch'est malhéreux : echt'heure il est troup tard;
Ej pouvos-t-i manqui ein bon hasard,
Pour moinagi, s'i vous plaît, ess bicoque?
Mais ch' n'est pau cha qui l'pusse i m'interloque :
J'ai su' l'conscieinche ein viux bonhomm' brûlé...

Qui q'ch'est q'jai dit!... n'm'inteind-on pouant parler?
Gn'a t-i pau là quitt' curieux qu'il acoute?
Nous savons bien qu'i n'y voyot pus goutte,
Qu'ech viux grand'père étot ou d'bout d's'in queu,
Et qu'ej n'ai pau avanchi s'mort d'béqueu;
I pouvot coire aller ein an à poine,
Coume i pouvot enn pus aller qu'einn' s'moine.
Qu'est-ch' qui sait mèmm' si toute i n'étot dit
Edvant qu'ech fu il euch' gagni sin lit,
Et s'i n'avot edpuis einn' tchote espace
Déjà douné ech queu d'pied à l'paillasse?
Chi ch'étot vra, j'éros bien moins péchi,
Ej n'éros pus grand cose à m'erprouchi. »
— Vlà coumm' chaquein i diminu' ses feutes,
Tout in tâchant ed hagni l'bien d'ess z'eutes;
In vourot coire avoir l'air vertueux;
Mais l'air seul'meint, cha suffit pour béqueux.
D'vol et d'rapaine in implisant ses poches,
Ch'vouleux n'érot pouant mérité d'z'erproches;
Mais chtid qui vot in travers chés palis
N'truvara pouant, li, si blancs q'des suplis
Chés metteux d'fu, chés fricasseux d'villages.
I vous aguide, allez, du heut d'chés nuages;
Muchez-vous bien, preindez vous préqueutions,
Vous n's'rez pau moins punis d'vous bell' z'actions!
Tout coume ein ver ou fond d'ein toufion d'pomme,
L'ermords est là qui rogne el cair ed l'homme,

S'rot-t-i seigneur, évêque, imp'reur ou Ro,
S'il a l'malheur de n'pau chuire ech q'min dro'.
Vous in riez, echt'heure eq vous êtt' jonne...
Pus tard... patieinche! eq vou tête all' grisonne,
Et vous voirez, ou cantour ed la mort,
Combien q'ch'est dur à digérer... du r'mord'!

V

RESTONS VILLAGEOIS.

El mode all' vient eq béqueu d'villageos
Quit't ech village infin d'ess mett' bourgeos.
J'cros q'leu idée a' n'est pau troup méchante,
Nou lourd metchi n'a mi rien qu'il inchante;
Ou pire aller, ech tchout mourcheu d'brisset
Dot bien vouloir ech grous mourcheu d'pain set.
Tous chés bourgeos, pourtant, n'font pas bombance,
Gn'enn a d'certains qui font triste pitance.
Quand in les vot luisants et tout rêtus,
Tout in caq'tant, s'proum'ner si bien quertus,
N'croirot-t-on pouant qu'i récolt't leux maronnes,
Tout coume ichi nous dépouillons chés prones,
Et qu'i suffit d'rester à Saint-Quintin
Pour n'avoir pus qu'à s'proum'ner l'canne in main?
In crot qu'in ville eq ch'est rose' et violettes,
Et q'tout routie' il y plut d'z'aleuettes,

Qu'i' gn'a qu'à preinne et qu'in n'n'a, seuf respect,
D'puis l'bas d'sin dous tout jusqu'ou d'bout d'sin bec.
Gn'a du fricout, ch'est vrai, outant q'des mouques;
Mais pour l'avoir à la pourté' d'chés bouques,
I feut dins s'poche ed quo pou l'l'attirer :
Sans ch' l'appât-là in n'a l'drot q'd'el flairer.
Ch'est qu'à r'nifler in n'ess cass' pas les broques,
Ni in n's'étrane in avalant s'z'éroques;
In a bien pusse à flairer d'teintations
Qu'in a souveint, ej cros, d'indigétions.
Ainsi qu'ein g'veu qui vot maingi l'avoine
A sin voisin, sans pouvoir enn n'avoine,
I gratt' du pied pour qu'in gn'in donne oussi,
Ch' bourgeos qui n'a eq d'el soupe à chitrouille,
Quand i mainj'rot d'bon cair einn' ratatouille,
I claq' les deints en seintant l'lard roussi.
Sous ch' rapport-là nous sons miux dins ch' village :
L'dîner d'ein eute i n' nous reind pau jaloux;
N'avons-nous pouant à peu près l'mêm' poutage,
D'l'ieu, pis du pain, apris d'el soupe à choux,
Intermêlé quitfos d'ognon, pis d'deusse?
Mais l'appétit i veut miux eq bonn' seuce,
Et nous avons avu d'z'appétits d'leux
Ed z'estoumacs à digérer des cleux.
Si nous n'preindeins qu'outant qu'eux d'nourriture,
Fourot r'serrer d'ein bon crain nou cheinture
Pour impêchi ed grogni ses boyeux.

Q'ch'est qu'i consomme ein tchout bourgeos étique?
Pour déjéner ein verre ed lait d'bourrique,
Du pain, del chair... el grosseur d'ein noyeu,
Et, pour dessert, el motchi d'ein progneu!
Mais si gn'enn a qui vit't ed pas grand cose,
Gn'enn a oussi qui n'in preinn't einn' bonn' dose,
Qu'il ont des painche' à s'mett' à l'abri d'zous,
Tout oussi bien eq chi ch'étot des halles.
Ch'n'est pau sins doute in n'erléquiant quid z'ous
Qu'i s'font pousser des pareilles berdalles.
S'i voureint pouant cangi d'tave avuc nous,
S'f'reint pas prier, j'm'atteinds, pour cangi d'panche;
Si d'chés bourgeos in est quitfos jaloux,
In n'ell'est pouant--ch'est bien vrai, chan q'j'avanche,
— D'ech ballon-là qui peind jusqu'à leux j'noux.
Dins leux salons n'f'reins-nous pouant einn'bell'maine!
Coume i' rireint rien qu'à vir nou dégaîne,
Avu ses dogts quand in irot s'mouqui,
Coume ein sans gêne, ernaqui pis raqui,
Ou bien à l'tav' quand in est là qu'in s'grinche,
Dins ses cavieux, ses deux mains, qu'in chérainche!
Quel nez qu'i f'reint! — Restons-donc villageos,
Putout q'd'aller passer pour sins usage :
I veut miux ètt' ech premier d'sin village
Q'dins chés cafuts parmi chés tchouts bourgeos.

VI

PETITES MISÈRES

DE LA VIE DES CAMPAGNARDS.

A M. BAZOT, NOTAIRE A AMIENS.

I

Vous qu'ej croyos si bon eq du pain tère,
Vous n'm'ez pas là douné ein tchout travail
Qu'ed vous prier in vers d'm'erpasser bail.
Bon, si j'avos vou boun' plème ed noutaire,
Ou bien l'taleint d'vou pareint, d'monsieur Breuil!
Ch'est q'pour canter j'sus lon d'ète ein bouvreuil!
Mais chés ézieux ont chaquein leu ramage;
J'vas épruver tout d'même in min laingage.
Mes vers picards, tout unis, sans ourgueil,

Ed vous, j'espère, erchuvront bon accueil.
Dins vou état s'in a oussi d'el poine
Vous voirez bien, in lisant m'n'erlation,
Qu'ech laboureux i' n'vit pau coume ein moine.
Héreux si j'pux, ein contant nou guignon,
Avoir vou quiamp à meilleur' condition.

Vous qui n'maingez q'des croûtt' ni jounn' ni vielle',
Vous d'reins bien ploine el sort ed chés varlets.
Vous s'z'ez pas vu sourtir ed leux saclets,
In f'sant des deints si long' q'des broque' à vielle,
Ein mourcheu d'pain si dur eq des galets,
Tout rissoulé, si gris qu'eine alémelle,
Quitfos musi, tout vert à fouaire peur,
Avu d'el barbe outant qu'ein viux sapeur.
Pou' l'fouair' passer, s'in euche oucouère à boire,
Chés fos qu'i reste arac dins s'n avaloire!
Mais ouite! après l'l'avoir bien ertourné,
I feut l'maingi coume in l'l'a défourné,
Tout in-part-li, tout set, l'croûte avu l'miotte.
Pour ercangi, l'leinn'main ch'est couerr' l'mêm' note.
Et quand i plut, qu'in erchut sur sin dous
Ein bon tahu qui vous treimpp' jusqu'oux z'ous,
Qu'i feut marchi, plaqui jusqu'à s'z'éraillés,
Qu'el frod i vient rougir coumm' des cournailles;
Pis ragreuir ses dogts tout ingourdis,
Vous nous voireins reintrer triste' et wouaudis,

Tout p'neux, ercrans d'plapouter dins chés bourbes,
Imbarbouillis oùtant q'des faseux d'tourbes,
Eq vous n's'reins pouant teinté d'cangi d'metchi.
Feut l'y-ète el'vé pou' l'fouaire voulintchi.
Oucoire héreux chtid qu'il est doumestique;
I trève ou moins in reintrant à s'boutique
S'cayelle à l'tave, et pis ses soupp' dréchi',
S'pinte à couté, infin d'quo s'ertourchi.
Ch' haricoutchi, quand i' reinte avu s'femme
N'trève à s'mason souveint ni fu ni flamme,
L'cusaine à r'bou', tout prèt et pis rien d'cuit,
Ech ieu d'ess soupe-oucoire ou fond d'ech puit'.
Vite, à l'habile, in accroche el marmite;
Sitout qu'all' bout, in dit : L'soupe alle est cuite.
Feut vir qué soupp'! d'l'ieu à poinn' dégourdi',
Pis quid léguème' à motchi étourdi',
Tout cho fouat painche, in n'n'est eq pusse ergère,
Pour s'erseuver ou pus vite in prangère.
A leux ouvraj' toujours ed chés prémiers,
Ch'est oucoire eux qui reint't ed chés derniers.
L'hiver, dins l'grange, et l'été, dins chés terre',
I gn'a d'erpous pour eux q'dins l'chimintchère.
Pour s'in tirer, v'là coume i feut marchi,
Ch' guin est si tchout q'jour et nut feut piochi.
Ch' l'ernard qui dort i n'attrapp'ro pas d'poules.
Dins l'creux d'leux mains cheux qui n'ont pas d'ampoules
In r'vainche, i' n'n'ont bien souveint dins leux dous,

Qu'in s'paturant i' lieux font des grous pous.
Ch' n'est pau souveint ch'beudet qui gagn' l'avoine
Qui l'mainge, après avoir bien reindu poine.
Si nous l'z'él'vons bien gras et bien replets,
Ch' n'est pau pour nous qu'in routit chés poulets.
Pour tout régal nous n'avons q'd'el flamique,
Du pain deussé, l'grous d'el bec d'ein bourrique,
Pis des gouëts, des glouche' et des vit'lous,
V'là sins meintir el liste ed nous fricouts.
Quant à d'el chair, i gn'a qu'à l'fête, à Pâque',
Qu'in fouat l'dépeinss' d'ein méchant mourcheu d'vaq
Qu'in n'veind pas quair, et pusse oucoir' qu'a' n'veut :
Alle est si dur', si tillache eq du g'veu.
L'restant d'l'ennée in n'vit presq' qu'ed lapoire,
D'soupe à l'ousaille avu ed ieue à boire.

II

Qu'ed laboureux, coume ess ceinsier Pilate,
Attargis d's'mer, pis coire avanchis d'batte,
Q'pour mett' leu blé n'ont pas b'soin d'ein grand cuin,
Ni béqueu pour d'chés caleine' ou mos d'juin !
A chés bourgeos nou sort i d'rot fouaire hide ;
Même étant riche in n'est coire eq lapide.
Quand in érot avu cha d'bons z'er'v'nus,

Jou qu'in put rire à vir ses blés fondus,
A tout moumeint ess vaque erd'mander ch'toire,
Ses g'veux mourveux, ein vieu mourir d'el foire ?
Jou qu'in put rire in voyant, dins l'éoût,
Sin blé pourrir, jusqu'à chtid sur l'étout?
Jou qu'in put rire, infin, quand in s'rot riche,
Ou bout du bail ed vir ses terre' in friche ?
Tous les nève ans nous soms pourtant m'nachi',
Avu nou terre ed perde ech drot d'marchi ;
Cha r'vient si vite ! Echtid qui dot à Pâque'
Li siane à vir qu'el Carême il est court ;
Coume i sont longs chés vingt jours qu'all' meint s'vaque
Quand in atteind ch'burre infin d'graissier ch'four !
In a raison quand ech proupriétaire
Vous parle ed bail d'ètt' dins l'débalation :
I feut payi avu d'l'ougmeintation
Drot d'bail, pout d'vin, sins oublyi ch'noutaire ;
Tous chés geins-là avu ch'persécuteux,
In a bieu fouaire, in n'fouat pau d'troup pour eux.
Qu'in s'laisse aller d'bon cair, ou qu'in s'dispute,
I n'feut pas moins passer par ioù qu'i' vute'.
Qu'i n'nous eucheint pau troup d'obligation,
S'peindant ! — s'il' ont souveint d'l'ougmeintation,
Cha n'nous in fouat pau moins d'ma' à nou painche,
Feut bien passer : i' tcheint't el pell' pa' l'mainche.
Ch'diabe ed bourgeos, il est souveint sus s'z'us,

Qué q'cha li fouat d'perde ein peu d'ses z'erv'nus?
S'i risque ein pos, ch'est pour gagni einn' fève,
Iou qu'ech fermier ch'est sin pain qu'in l'inyève,
In l'l'i-erpreindant ses terres sans raison,
Quand d'vieux des vieux il' étoint dins s'mason.
Ech quiamp q'sin pèr' l'l'i-a douné in mariage,
Ou qu'après s'mort il a ieu in partage,
In l'l'laissiant là, i feut qu'i s'mett' valet,
Qu'i serve es' z'eute' ou bien prenne ess saclet.
Pour ertirer ein tchout pusse ed chés terre'
Si vous saveins q'nous z'y-ons ein ma' d'galère !
Hiver, été, in s'tourmeinte apris ch'temps.
Fouat-t-i troup frod, ch'est ch'gouza qui s'ingèle;
Fouat-t-i troup queud, in appréheine ech grèle.
Q'meint voulez-vous fouaire einn' goutte ed bon sang?
Si l'souleil luit, in vourot qu'i s'ermuche,
Ch'temps s'couvert t-i, in trane ed peur qu'i pluche;
Cha f'rot du bien : ess z'avoine' i n'n'ont b'zoin;
Mais s'i plut d'troup, cha f'ra pourrir ech foin.
Pour conteinter, pou' l'bien, fourot qu'i fouache
Set par indrot, humide et frais par plache.
In s'déjouquiant in gn'est imbarachi,
Ed tant d'ouvrage in n'sait pa' l'quel q'meinchi.
S'in farot bien, qu'in s'dit, in irot feinne,
Si l'temps s'ermet, l'terre a' s'mettra in cheinne;
Apris rissure in f'rot d'l'ouvrage ed dieux,
Mais s'il erplut, in f'ra du pis-que-mieux;

Qu'a' quièche à dague et qu'el terre a' s'ercouenne,
Foura sus l'herche in g'veu pour el ratoinne.
Quand in a bien consulté s'femme et ch'veint,
S'in a du temps coume i feut pour el s'meinche,
Ch'est ou hazard qu'in l'dot el pus souveint.
El réussite in tout veut mieux qu'el scieinche.
Vous r'chuvrez d'z'és sans avoir ein piquion,
Taindis qu'in eute i s'noira d'ein raquion.
Dins les couvroine' in sait tertous q'bourbette
Pour s'mer du blé eq cha veut mieux q'poudrette;
Mais qué guignon quand i plut dins l'éout
Qu'in s'laisse erjoinne imbernatté d'gav'lout',
Qu'ech temps s'débroie, et qu'apris einn' rayère,
Vient eine ondée erlaver sin derrière,
Q'dix fos par jour in ervient tout cognu,
Tout frais, avu ch'qu'in a d'prone' ed queillu.
Mais tout d'ein queup ech temps i s'écanille :
Querdié ! coumm' toutt' i b'saine avu s'feuchille
Pour ertourner ech blé, pis l'rétampir !
D'vant ète à ch'quiamp, bernique, i crève einn' nuée,
Feut coire erv'nir perchi tout coume einn' buée,
Atteinne ein pu, qu'a' vuche ess ressapir.
Sitout reintré, el femme all' vous querelle,
Vous met sus l'dous tout l'feute et vous harchelle :
« J't'el l'avos dit, tu n'avos qu'à loyi,
Nous perd'rons toute et ch'est bien imployi. »
D'mouvaise humeur quitfos ch'l'houmme i' s'erbiffe,

Pour el fouair' taire à s'femme i hame einn' giffe.
Mais l'menach'-là n'l'épouvaintt' pas béqueu,
All' sait q'proumette et pis t'nir 'a fouat deu'.
Ch'bieu temps qui r'vient, in ressuant chés gavelles,
Accoise oussi du mêmm' queup chés querelles.

VII

SUR LE LUXE.

Quand in est jonne in est tertous si bête' !
Ouyu d'mébler ech l'eddins d'ech tchott' tête,
In n'a d'action, et ch'est lo l'pus grand tort,
Qu'a bien parer ech marchaindise in d'hors.
Ech moins glourieux mouse et fouat du tapage,
Si ses pareints gn'i-ajet't ein rhabillage.
Quitt' cose ed nu quand vient el bonn' saison.
Chés bounets blancs surtout n'rêv't eq bélures,
L'lieux feut chaq' jour des nouvelles parures,
I vous mett'reint, sins rime et ni raison,
Edsus leu dous tout l'erv'nu d'el mason ;
Tout y pass'rot pour leux peindants d'érailles,
Pour chés chiffons, chés soyons bonne' et doux,
Qu'in vot peindant jusqu'ou mitan d'leu dous.
Combien qu'il' ont ech coullet à z'écailles,
Justin d'couleur, pardessus, canezous,

Coutron broudé, et... pas d'q'mise pa'-d'sous ;
Ech bieu capieu, du galon sur el manche,
D'l'or à leu cou, et pis rien dins leu panche !
In n'dirot pouant, à les vir sus ch'marchi,
Si bien s'carrer et si bien s'démarchi,
Eq les tros quarts doit't à leux coutrières
Chés bieux bounets qui vous les reind't si fières.
Chi q'ch'est d'êtt' jonne ! edsur tout in s'indort,
Rien n'vous tribouille, in dans'rot sur ein mort !
I sonj'te bien quand i sont sur chés fêtes
Q'meint leux poupas f'ront pour payi leux dettes,
Et s'i n'ous'reint sourtir feute ed queuchons !
Infoustaquie' et si gai' q'des pinchons
Dès qu'ech trintrin intonne einn' conterdanse,
L'pus z'ingourdie all' seint sin cair qui danse,
Ed couté, d'eute, all' ravise chés fiux,
Et pis s'z'attire à elle avu ses z'iux
Absolumeint coume avec des fichelles.
Combien qu'in vot d'niv'lets pis d'tchouts jogneux
V'nir allémer leu cair à chés fourgneux,
Preinne plaisi à r'queilli s'z'étinchelles,
Qu'in vot sourtir coume ed des z'iux d'chourchelles !
Peuve ou bien riche oujourd'hu,feut brilli,
Coûte qui coûte, i feut bien s'habilli.
Ch'n'est pau l'vertu ni l'taleint qu'il admire,
L'monne i n'a d'z'iux q'pou' l'soie et pis ch'cach'mire;
S'alle est minabe et sin bounet clabeu',

L'fille el pus sage est seur' d'ertroiner ch'beu'.
D'ech coûté lo s'voisaine est pus z'héreuse.
Pusse affrontée, infelnie et rieuse,
Avu des z'iux luisants coume ed z'iux d'leu,
Pis attirants coume einn' b'zache ed vouleu,
Jamoua sus l'fête a' n'manque einn' conterdanse.
Grâce à s'toilette et pis s'n'air attirant,
Tous chés guerchons s'el disput't pour el danse.
El mod', mon Dghu, ch'est coume ein vrai tyran,
Ch'pus philousophe est fourchi d's'y soumette,
Et bisque assez s'i n'a rien d'prope à mette,
Quand tout d'ein queup i s'trève à des banquets,
Pris d'des voisins tout quertus, pis couquets,
Avu s'n'habit d'puis longtemps passé d'mode,
Tout coume el mienne, et pis usé d'quà l'corde.
Si n'fouat pau ch'moine, ech l'habit l'reind pus bieu.
Tout l'monne i sait par cair ech viux adage,
Outant q'poussibe in vut l'mette ein usage,
Ed bout in bout in couvère ess n'ézieu
Ed bieux plémards ; malhéreus'meint ch'ramage
N' s'accorde pau toujours avu ch'plémage.
Miux habilli' q'madame ed Coulaincourt,
Pus d'eine à ch'fiu qui li fot fouare einn' danse,
Trompè par s'mise et par s'belle apparence,
Répond bett'meint et souveint reste à court,
Edsus l'français moins foncée eq sus l'mode.
Ah! si ch'l'esprit pour chés grosses tourtcheux

S'veindot à l'live, à l'aune ou par botcheux,
(Et bien d'eutt' qu'elle i truv'reint cha coumode !)
Pour aller juer all' farot s'prouvision,
Cha l'l'i-évit'rot bien souveint l'confusion
D'sérans chés fiux d'passer pour einn' ganache,
D'réponne ed sac quand in li parle ed b'zache.
A l'appareince in gn'est joulimeint r'joint,
In preind quitfos ein rousieu pour ein joinc ;
Si ch'n'est ch'parler et pis coire el magnière,
S'mékaine alle est oussi bien qu'el ceinsière ;
Sus l'fête in vot des moum'zelle' à capieux
Qui vont l'leinn'main ramasser des cailleux.
Outant d'vant Dghu, ech peuv', par ess maronne,
Outant qu'ech riche i vut ête edvant l'monne.
Toute i s'nivelle : ech pourqui pis ch'pourcheu
Ont leux z'habits taillis dins l'mêmm' mourcheu.
Edzous ch'coutron d'peuvresse ou bien d'reintchère,
Dzous l'robe ed soie ou bien padzous ch'gaird-cul,
In vut souveint... *tousser* pus heut q'sin cul,
Et fouarr' du fien puss' qu'in a ed litchère.
Ch'est acater ein cat dins ein saclet
Qu'ed preinne einn' fille à queuz' d'ess bell' toilette ;
Quand i' s'enn n'ainge et pis qu'i l'dépaquette,
Infoustaqui, tout glourieux d'ess conquête,
Quitfos ch'peuve homme i n'trève qu'ein chouclet,
Pis d'el festrille edzous l'belle étiquette.
N'in riez pouant, voyez-vous, min tchout fiux,

Car in fait d'cha nous n'in voulons pau miux.
Quasi toujours ech pus faquin d'el fête,
Ech pus glourieux, ch'est oussi li ch'pus bête ;
Avu d'l'esprit jusqu'à dins ses cavieux,
Souveint ch'savant n'a ni ton ni allure,
Ni l'inchimeint d'bien arraingi s'cav'lure,
Taindis qu'ein eute, oussi bète qu'ein vieux,
Pour s'habilli est reimpli d'affilure,
Pis ou courant ed tous chés goûts nouvieux.
Coume ein caftchi, quand in li d'mane à boire
Et qui vous sert, coume du vrai nanan,
Dins ein bieu pout d'el méchante guiloire :
Tel est ch'muguet qui vut s'in fouaire accroire,
Telle est ch'drouillon glourieuse coume ein paon ;
Ch'contenu souveint i veut moins qu'ech contt'nant.
Mais dzous d'bell' nippe' i gn'érot-t-i qu'einn' sotte,
Qu'i gn'a toujours quid fou qui s'enn n'assotte ;
Qu'in fuche einn' fille ed prince ou d'écourcheu,
I s'trèv' quitzein in poine ed vou mourcheu :
Gn'a pau d'pint'lout qui n'truv' sin couvercheu.

VIII

LE BONHEUR DES PAUVRES.

Si nous fasons ed nou vie ein infer,
Si tant d'quertcheins i sont si misérabe',
In n'drot pau l'mette edsus l'dous d'Luchifer :
Ch'est bien d'nou feute, et non chelle du diabe.
Taindis qu'in quert apris l'bonheur ou lon,
Sans qu'in y songe, il est sus nous talon';
L'connaissant pouant in n'put l'mette in usage,
Gn'a si peu d'geins qu'il' ont vu sin visage!
Ed tout partout, ch'est bien, j'cros, ch'persounage
Qu'in parle el pusse et pis qu'in counnot l'moins;
I n'est ni fier ni ourgueilleux pas moins;
Ch'n'est pau non pus ech l'argeint qui l'l'assotte
Et ni ch'l'esprit : souveint einn' motchi d'sotte,
Pourtant coumm' Bias tout sin frusquin sus l'dous,
Qui n'sait n'B n'A, in battant la berloque,
S'ra pus z'héreuse in filant sus sin bloque

Eq des savants assis dins leux cadouts.
J'cros qu'el bonheur i n'est pau yoù qu'in l'cherche,
Dins chés carroche' ou bien dins chés catcheux,
Ech n'est pau là qu'i feut d'mainder s'n'adrèche,
I n'ess plaît pouant padzous chés bieux mantcheux.
Vous l'truvarez reudant coume ein lapide,
A pieds déqueux dins des chabouts sans bride,
Tout déloq'té et sans q'mise edsus l'pieu,
Ou s'i n'n'a eine, oussi ṣal' qu'ein drapieu ;
N'vivant pau d'vin, ed chuque et ni d'oranges,
Mais d'du pain set et couchant dins chés granges,
Et dourmant mieux edsus sin lit d'étroin,
D'ein meilleur soume eq cheux q'ch'est à eux ch'groin.
A cheux qui lit't el *Journal ed Péronne*,
J'vouros pruver q'daller d'mainder l'oumone,
Ch'est là, s'lon mi, tout l'pus z'héreux metchi,
Sans n'n'excepter même ech metchi d'reintchi.
In s'déjouquiant ech peuve escout s'z'érailles,
Coume ein moinet el vlà libre ed sin temps :
Ed nous tertous qui n'in put dire outant?
Ch'n'est pau s'ceinsier avu tous s'z'attirailles
D'varlets, d'parcourts, d'mékaine', ed moissonneux,
Toujours fourchi d'ète ech pus matineux ;
Ch'n'est pau non pus chés raticheux d'ouillettes,
Chaq' jour elvés bien d'vant chés z'aleuettes :
N'ont t-i pau l'temps d'déangonner leu dous,
D'cryi leux roins tout in juant d'el binette,

Taindis qu'ech peuve, et tout luron lurette,
El long d'chés q'mins i proumoine ess bourlette,
Ou, s'i fat queud, à l'abri d'quid tchout bous,
I s'épagnotte et s'indort ou radous.
Dins sin saclet, si l'faim vient l'preinne in route,
Pour l'oucasion i gn'a toujours einn' croute
Avu quid poumme' erqueilli' l'long d'ech q'min.
L'poumme est amère ou sure coumm' pet d'true,
Pis l'pain tout noir , couleur ed bourbe ed rue;
Mais chtid qui n'sait chi qu'ch'est q'd'avoir ieu faim,
I n'counot pau non pus l'bonté d'ech pain,
Ch'goût d'ervas-y eq l'appétit li donne,
Quand ch'cuisigni d'chés peuve' el l'assaisonne.
Chtid qu'il a faim, sus l'dous d'ein cat lermeux
S'régal'rot même avu du froumaj' meux;
Dins tout ch'qui s'mainge in preindrot sins vir goutte;
L'gorge à tout croin, jamoua rien n'vous dégoûte,
Ouyu qu'echtid qu'il a sin seu d'gambon
N'est pau longtemps à n'pus li sianer bon.
Et n'allons pouant pus long qu'el jour d'el fête,
Quand in n'n'est ploin d'pus les pieds jusqu'à l'tête,
Jou qu'in n'est pau dégoûté d'ech fricout?
Jou qu'el mardi gn'enn a couëre ed sin goût?
Cha m'ervient couerr' malgri q'je n'sos pus jonne :
Gn'avot dins l'temps, dins l'motchi d'nou courtchu
Ein grous poirier ed chés pus voulintchu';
In s'éruot d'sur coumm' peuverté sus l'monne,

Quand in voyot q'chés poire' i rougisseint;
Huit jours apris, qu'i n'éteint q'tout just' bonne',
In n'allot pus guigni s'i meurisseint.
In n'n'étot rond, apoué, d'puis q'dins ch'l'allée
I gn'in quéyot tous les jours einn' mand'lée.
Ech goût d'chés poire' i n'q'meinchot nous erv'nir
Q'quand in voyot chés branque' ess déguernir.
Quand in gn'est 'l'vé et qu'in l'fouat voulintchi
Ech metchi d'peuve est ein jouli metchi.
Qui sait s'y preinne et s'fouaire aimer d'chés riche'
Erkeille eutt' cose eq des : Bon Dghu vous b'niche!
Q'meint n'pau douner quitfos même ein tchou u
A qui vous dit toujours quid cose ed nu;
Qui n'vient pas d'fos s'étaimpir à vou porte
Sans s'défuler et d'mainder q'meint qu'in s'porte;
Qui parle ed bal et d'fête à chés jonn' geins,
Ed nippe' à l'dame, à chés ceinsiers d'argeint,
A s'z'infants d'nids, d'sourciers à chés gramères,
Du temps passé à chés bons viux grand'pères?
In q'min fasant, i fouat des coumissions,
Des complimeints et pis d'z'invitations,
Même in n'n'a vu qui faseint des mariages.
Ch'peuve est d'tout temps l'éziuté d'chés villages,
Sans quid nouvelle i n's'imbarque jamoua,
I trondell' cha droguaitt'meint d'rue in rue,
Et si gn'in manque ed nouvelle, i n'in fouat :
Bâton bien m'né veut l'labour d'einn' kérue.

In vot quidfos certain peuve aimbitieux
Qui n'est jamoua conteint d'chan qu'in li donne,
Tout in traitant ech rich' d'avaricieux,
A l'mutch'-tin-pout aller veinne ess n'oumone.
Avu toujours eine aune ed boyeux d'vuid,
I quieurt et derve apris ch'bien qui s'infuit...
El l'attrapp' t-i ech bien là si seuvage,
Notre homme il est, quand i l'tcheint, tout surpris
D'ètt' moins conteint q'quand i courot apris.
I n'n'est d'ech bien, coume edvant sin mariage :
Qu'ed bieux proujets n'fouat t-in pouant! qu'ed catcheux!
In n'vivra pus qu'ed flamique et d'watcheux,
Assaisounés d'bénaiz'té pis d'caresses,
Et, quand in gn'est, adghu tous chés proumesses
Q'l'amour nous f'sot in nous dounant ch'cantcheux!
Gn'a t-i quitzein, vouyons, qui put réponne
Qu'ein jour ou l'eute i n'd'maindra pau l'oumone?
Chtid qu'il est peuve i n'a pus peur d'el v'nir,
Sans 'préheinder il invisaj' l'av'nir
Qu'i vot si bieu, et qu'i crot t'nir dins s'manche;
I n'put q'gagni à tout ch'qui put gn'adv'nir.
Mais d'sin couté ch'qui fouat peinchi l'balanche,
L'tourmeint d'ess z'eute', ech tailleur, ch'boulaingi,
Ch'persescuteux i n'el font aragi;
Il a ses nippe', ess bête et pis s'gueul' franche.
Par l' prouperté j'conviens qu'i n'brill' pau fort,
Gn'elv'rot du trèfe edsus l'crasse ed sin corps :

In briff' t-i moins avu ses j'noux pour tave?
S'il a l'bonheur d'ètt' brave et coume i feut,
Sitout couchi, quand ché s'rot d'eine étave,
Si sin cavet n'li rameintut d'défeut,
I ronff' bientout sus sin lit pau troup veule,
Tout coume ein quien eddins einn' moff' d'éteule.
Q'meint q'ch'est qu'i fouat pour dourmir tranquill'meint
Taindis qu'ech riche est toujours dins l'tourmeint,
Li qui n'a rien qu'ech qu'in li donn' pour vive?
Il a ch'qu'ech bien enn doune ourdinair'meint,
Ech qui nous manque : il a el conteint'meint,
Qu'in n'counnot pus einn' fos q'malhéreuz'meint,
Ch'persescuteux a vou nom sus sin live.

IX

LES VOLEURS.

Infin l'éoût est fini, pis l'couvroine,
In éra l'temps d'respirer pis d'maingi,
Et d'tant d'ouvrage in n's'ra pus surchairgi,
Et nous pourrons, ed temps in temps dins l's'moine,
En masuquiant, vertu, pour t'erveingi,
Et t'nir nou muse ed village in haloine,
In vers picards tant bien q'mal alongi',
Bien cachurer chtid qu'il est déraingi.
In gn'ya quidfos tant d'ma' qu'à batte avoine,
A ch'metchi-là! pis, qu'in n'ous'rot s'in ploine!
Si nous l'fasons ch'est sans l'y-ête oubligi :
Et ch'est p't-êtt' cha qu'in n'n'est si aragi.
L'état d'ein eute i ravient mieux qu'ess b'zoine,
Suffit q'ch'est l'sienne, eq souveint in l'l'ersoinne;
D'sauce et de metchi in a quair à cangi,
Croyant, tertous, in cangeant, qu'in va r'joinne

Quitt' part in route el bonheur attargi.
D'ech mousieur-là q'tout l'monne est si in poine,
In versifiant truvarons-nous ch'lougi?
Dins tous les cas in n'ergrett'rot pau s'poine,
Si nous saveins qu'in lisant nou gabgi,
Où, ma fos, l'vice enn s'ra pouant moinagi,
Qu'ed ses défeuts quitzein s'est courigi.

In vot, pour peu qu'in y fouache atteintion,
Qu'avuc li l'vol i porte ess punition.
Ch'est immanquable, ein jour ou l'eute, el vice
Boisse el teupet d'vant l'ermords ou l'justice.
Eq dins ch'village in vol' quitzein par nu',
Mon Dghu! l'leinn'main ch'vouleux il est counu.
I crot pourtant, edvant coumette el feute,
Ètt' pus malin ou pus sourcier qu'ein eute,
D'sin méchant queup q'personne i n'n'éra veint,
Qu'i n's'ra ni vu, ni counu... Pus souveint!
In s'éveillant tout l'monne a l'mêmm' peinsée,
Et moute ou dogt ch'vouleux del nut passée,
Qu'in n'a pus vir s'peindant étant couchi;
Mais ch'est qn'echtid qu'in n'put li rien muchi,
Qui vot ch'qu'in fouat, qand i n'farot pau goutte,
L'lieur z'a soufflé dins l'éraille sins doute.
Ch'metchi d'vouleux d'ein village i surpreind :
I n'veut pau l'ma' eq pou' l'fouaire in y preind.
Vot-t-on quitzein qu'il y fouache ess fourteine?

Pour s'inrichir quo q'ch'est qu'i pourrot preinne?
Ech paysan i n'a pau b'zoin d'coff'-fort,
Pour y serrer s'n'argeint, pis coire ess n'or;
Pourtant d'quitt'cose il est rud'meint chairgi!
Mais d'cha personne i n'vourot l'déchairgi,
N'li feut pau d'quien pour soigni d'tell' conquêtes,
Tout jusqu'à cht'heure in n'vot pau d'vouleux d'dettes.
Quo q'ch'est qu'in vole à nous eutes? quitt' pains,
Du bous, des choux, des poules, des lapins;
Quand i fouat frod, du kerbon, pis quitt' nippes,
L'valeur au pusse ed deux ou tros plots d'trippes,
Et ch'est pour cha qu'in s'fouat ein si bieu r'nom,
Qu'in perd ess n'âme et qu'in salit sin nom?
Joli carcul! et bieu fichu coumerce
Q'tant d'geins jourd'hu sins scrupule il exerce'!
N'veut t-i pau mieux travailli dins s'mason
Qu'ed s'espouser à pourrir dins ch'prison,
In acoutant troup s'gueule et l'truandise,
Vices qui vont quasi toujours à deux :
Truand, gourmand, ech n'est qu'ein cu, qu'einn'q'mise;
Souveint oucoire ein tchout brin d'paillardise
Trève moyen d'ess fourrer inter deux,
D'les rinfourchi et d'fouair' baine avuc eux.
Pa' l'teintation n'nous laissions pau surpreinne,
In est perdu s'in s'laisse aller à preinne.
Ch'n'est pau d'ein jour et ch'n'est pau tout d'brandit
Qu'in d'vient bringand, assazineux, bandit;

Gn'y-a bien souveint qu'ech prémyi pas qui coûte,
Einn' fos parti, i feut pourchuire ess route
Pus lon qu'in n'vut, quitfos. — Carlou, pis Schlé
N'éteint conv'nus à Pertain qu'ed vouler,
Mais létaindis q'Carlou buvot dins l'cave,
A ch'peuv' curé Schlée il a coupé l'gave.
Combien q'Carlou in r'montant a l'nez p'lé !
I vot troup tard eyoù qu'il l'a m'né l'vice ;
Il a bieu dire amèr'meint à l'justice,
Quand all' les tcheint : ch'n'est pau mi qu'il a tué !
In les punit t'les deux d'el mèmm' supplice,
Chtid qu'a fouat l'queup ou qu'il y-a contribué,
Chtid qui tcheint ch'pied coume echtid qu'il écorche;
A tous les deux in a coupé l'caboche.
Terribe exemple ! in trane à n'in parler,
Qui fouat bien vir, in n'sérot troup l'rapp'ler,
Yoù qu'i conduit quitfos l'vice ed vouler.
In n'fouat pus d'bien, s'n'âme a' n'est pus tranquille;
Ni jour ni nut, ch'vouleux n'a pus d'erpous ;
Ch'est coume ein quien ou miyu d'ein ju d'quille,
Q'tout l'monne i cache à queups d'guéle et d'chabouts.
S'i vot pa' l'bec deux bounets blancs qui s'tcheintent,
Tout d'chuite i crot q'ch'est d'li qu'i s'intertcheintent;
S'in vo d'sin q'min, q'ch'est qu'in l'guette ou qu'in l'chuit,
Et si in keurt, i crot q'ch'est qu'in l'pourchuit.
Pour bien moutrer l'tintouin d'echtid qui vole,
I n'suffit pouant d'el plème ou d'el parole,

I fourot l'vir, hors ed li, défouat d'peur,
Quand il ervient par nut ed fouair' malheur.
El voyez-vous, ch'malhéreux, l'long d'el rue,
Tout coume ein cat s'féufiler d't'-à-l'aisi
Et terseuter quand einn' felle a' s'ermue ;
A chaque pas s'arrêter tout saisi,
Et n'pus ouzoir, ouzoir hanser quasi ?
Coume il acoute!... Ein quien aboie à l'ferme!
L'l'érot-t-in vu? Va t-in cryi l'alerme?
I crot aouir v'nir des pas d'sin couté...
Ech veint qui brut suffit pour l'l'épanter.
Oh! dins ch'moumeint, si ch'n'étot sans ermède,
S'i n'étot pau dins l'vice oussi avant,
Eq voulintchi i doun'rot ch'qu'i poussède
Pour s'ertruver innoceint coume edvant!
Il est troup tard ! Hochant coume einn' viell' grange,
Et suant des goutt' oussi gross' eq des pos,
Pour toute ersource i s'erq'mane à s'bon ange.
L'dangi passé, coume bien vite in cange!
Reintré dins s'turne, alégi d'ein grand pods,
Il oubli' s'saint et respire à deux fos.
Mais ses cavieux d'ein queup i' s'drèch' su s'tête :
I crot q'quitzein il aguide à s'fernête;
Ch' qu'i vot r'muvoir in travers ses carrieux,
Cha pourrot être oussi bien quitt' curieux;
Mais l'peur qu'i n'n'a li dit q'ch'est ein genderme,
Quand ein mieul'meint vient ein peu l'rapurer :

Ch'étot sin cat qui d'maindot à reintrer,
Et sins l'vouloir li causot tant d'alerme.
V'là coumm' chés jours qu'il a coire à filer
D'peur pis d'ermords i s'ront intermêlés;
Héreux pour li si d'vant moirir i s'purge,
S'il a l'bonheur, à forche ed s'erpeintir,
Ed bien netchi s'n étave edvant d'partir,
Et d'accoisyi, d'ramignotter ch'grand juge!
Mais pus z'héreux ech tchout homm' coume i feut,
Filant douch'meint einn' vie exeimpt' d'défeut!
Quand i n'érot à mette edzous s'deinture
Qu'ein mourcheu d'pain tout set pour nourriture,
Quand il irot quasi tout fin mernu
Et n'sav'rot pau quitfos yoù passer l'nu',
Il a ch'qui veut bien miux qu'el pus grand' scieinche,
Bien miux qu'ech bien : i n'a rien sus l'conscieinche.
I gn'a d'bonheur dins l'eute et dins ch'monn'-chi
Q'pour chtid qui n'a érien à s'erprouchi!

X

LES ENFANTS GATÉS.

Assez souveint ch'qu'in fouat l'pus voulintchi,
Pour béqueup d'monne, ech n'est pau sin metchi.
Nous fareins miux, ouyu d'fouare el satire
D'chés geins vicieux qu'i n'in font coire eq rire,
A nou binot d'ermett' vitt' des kéroles,
Quand d'puis longtemps déjà nous allons sans,
Qu'ed perde à cha nou einque et nous paroles.
Si cha rapporte ein tchout mollet d'encens,
Qué d'cass'meint d'tète! oussi qué d'mouvais sang!
Bien pusse, allez, qu'in n'erkeille ed pistoles!
L'plaisir d'ermette ein homme dins ch'bon q'min
In l'critiquiant, franch'meint d'li teinne ess main,
Pour nous l'l'importe, espeindant, in put l'croire,
Edsus ch'plaisi d'vir imprimé sin nom,
Proum'ner ses vers, pis d'ess fouaire ein tchout r'nom.
Ch'n'est pourtant pouant q'nous voureins fouaire accroire

Eq nous sons rond et pis rassasyi d'gloire :
Ech pus frod d'nous, quand l'gloire all' li fertouille,
I seint s'n éraille ein peu qu'all' dégatouille.
N's'rot-t-on qu'ein gnafe, ein misère, ein cagnon,
In a d'li même assez bonne oupignon ;
S'rot-t-on tourtu, cassieux, laid coume ein diabe,
Qu'à ses prop' z'iux in s'croirot coire allabe.
Ma j'enn sais quo qui plaît d'zous sin capieu
Qu'avu personne in n'vourot cangi d'pieu.
S'z'iux font l'effet ed des lénett' d'approche :
Ch'bout qui rapp'tiche i baie in d'dins d'nou corps
Et in n'vot rien qui mérite ed z'erproche' ;
Ch'bout qui groussit il est tourné in d'hors ;
Mais ch'couté là i groussit tell'meint fort,
Q'chou qu'in li même in vot l'grous d'einn' caboche
Parot d'ein eute el grousseur d'einn' galoche.
Il est à croire eq j'enn sus pau exeimpt
D'avoir dins l'vue ech tchout défeut d'optique :
Fuchez, mon Dghu, d'vant mi toujours préseint,
Éclairez-mi, peindant q'j'écris ch'l'artique,
Ert'nez bien l'bride à m'n'imagination,
Pou' q'j'enn voch' pau pus lon que m'n intention,
Q'tout in voulant r'preinne et courigi l'vice,
J'enn diche errien ed contraire à l'justice ;
Qu'ein hounète homme, in déchiffrant mes vers,
I n'euch' pau l'drot ed m'erbeyi d'travers.

Tout partout cht'heure ess z'infants sont chés moites,
I trèv't à r'dire, i critique'.ech qu'ous fouaites.
Ch'est toujours 'té; mais ch'est pire oujourd'hu.
Ch'l'infant qui vient n'est pau sitout pondu,
Eq capricieux coume ein jonne ed maguette,
In atteindant qu'i les moine à l'baguette,
Coume ein tchout diabe i met à la raison
Sin père et s'mère et tous cheux d'el mason.
Cheux ed chés peuve' oussi bien q'cheux d'chés riches,
I sont houdants, hognards et tout haïches.
Cht'heur'qu'in l'lieux fouat tous leux t'chott'voulintés,
Q'meint qu'ess z'infants n's'reint pau tertous watés?
Dins nou village in conte ed vieux des vieux
Qu'ein jour, einn'nut putout, q'chés geins d'Douvieux
In voyant l'leine admirer sin visage
Dins ch'flout qu'i gn'a ou mitan d'leu village,
Tout infelnis et bien vite ou galoup,
A l'l'épuisier i s'sont mis z'à l'ouvrage,
Croyant boun'meint in voyant ess n'ombrage
Qu'il alleint preinne el leine ou fond d'leu flout.
L'motchi d'chés père', ouyu d'quitt' bonn' taloches,
Jourd'hu, pour plaire et conteinter leux mioches,
I widreint ch'flout coume eutt'fos cheux d'Douvieux,
Pour douner l'leine à l'caprice ed leux fieux.
Combien d'mamans et pis coire ed grands-pères
Qu'à ch'l'indrot là i sont si meux q'chés pères!
L'mère surtout n'a pour sin tchout marmout

Q'des complimeints interlardés d'louanges ;
I s'inteind tant récomparer à s'z'anges
Qu'ech tchout mourveux finit pa' l'preinne ou mout,
Et pa' n'pus vir, — glourieux d'sin persounage, —
A sin niveu, personn' dins sin village,
Sans n'n'excepter, s'i vous plaît, ses pareints,
Eq pus bas q'li i trève ed quitt' bons crains.
Bieux r'mercîmeints ed tant d'complimeintage !
Dounez, mon Dghu, l'avoine à vou beudet :
Pour vous r'mercier l'bougre i vous f'ra ein pet.
Fourot rester inter el giste et l'geste
D'queups pis d'caress' n'pau l'z'ert'nir leu reste ;
Chés queups d'bounet qu'in fouat grâce à sin fieux,
I vous les reind quitfos quand in est vieux.
Qui lâche el bride à s'femme et sin galmite
Enn feuill'ra pus qu'el dernier dins l'marmite.
Si in eyève ess n'infant troup bêtt'meint,
Quand il est grand, i s'conduit si gueuch'meint
Qu'in s'mouque ed li coumm' d'ein vrai Nicoudème,
Honteux d'vant l'monne, imbarachi d'li même ;
A s'distingui s'il épréve quitfos,
S'i vut parler outroumeint q'sin patos,
I dit des nèche' à l'plache ed des salouches,
Des mi, des moi, des cuillère' et des louches ;
Coume à plaisi, dins sin parler bâtard,
Il écourniffe el français pis l'picard,
Et fouat hirchi chés geins, tant qu'il est bête.

Si d'troup d'esprit vous li rimplissez s'tête,
Honteux d'sin père, à m'sure qu'il appreind,
A l'respecter ech tchout savant dépreind ;
Li siane à vir qu'ein père oussi bourrique,
Qui n'sait bien lire eq dins einn' gross' flamique,
I d'rot fouare honte à qui sait s'rhétourique,
Pis ch'qu'ech souleil à tant d'el live i veut,
Et pour el m'ner combien qu'i fourot d'g'veux.
Parch' eq sin père i n' sait lire el gazette,
Qu'i n'sait q'piochi, i l'preind pour einn' mazette,
Bon tout ou pusse à netchi chés goirets,
Fouare ech gardin et planter des poirets,
Les m'ner pissi et pis tâter leux poules,
Erkeilli s'z'us, et pis batt' leux dépoules.
Ch'l'infant d'echt'heure a-t-i pau bien raison
D'vouloir ess mette à l'tête ed leu mason?
Ch'est naturel : toujours el cav'lur' blonne
Cherche à gagni sus l'tignache grisonne;
Ch'tchout aimbitieux i fouat tant qu'il y-avient,
I tire el corde oussi longtemps qu'all' vient,
Tant qu'à la fin ein bieu jour i reimplache
Sin père in tout sins l'l'i-avoir d'mandé s'plache.
N'voyons-nous pouant tous les jours à nous z'lux,
Ein tchout jogneux qui sorte d'ess n'écaille,
Mette ed couté, coume einn' vielle féraille,
Ein bon papa qu'il a l'défeut d'ètt' vlux,
Qui n'a l'parole eq quand sin fieu li baille,

Et qu'in laiss' là croupir sins l'sou ni maille.
Taindis qu'ech' père i porte tout ch'fardgheu,
Qu'i fouat ch'l'ouvrage et qu'is'priv'd'ein verr'd'gheu,
Sin muscadin, coume ein bienhéreux moine,
Quand i n'dort pouant, bot, mainge ou bien s'proumoine.
Et va l'saimm'di fouare ein tour à ch'marchi,
D'ein baru d'cuir qui vole et feind chés pierres;
(Chés joun' geins cht'heure i n'séreint pus marchi!)
Quand il a fouat ess récolte ed tchouts verres,
Notre homme ervient bien drougaitt'meint s'couchi.
A ch'cabaret el l'einn'main, coume ein drille,
El pipe à l'gueule, i fouat seuter la fille;
Ein viux guerchon n'érot pau tant d'toupet.
Pour rien ou monne in n'li vot pus d'respect.
S'i r'joint quitzein, ch'n'est pau li qui s'écarte :
Gn'a q'pour gratter qu'i défull' sin bounet!
Ess divertir, boire et pis juer à carte,
Sul'ver ch'l'ouberge et fouare el diabe à quate,
Rire ed chés viux, coume ed vrais fanfarons,
Par leu herdiesse escaudrouilli ch'village,
Vlà tout l'taleint ed nous tchouts z'alaitrons,
Qui s'imageaine' ètt' ed fameux lurons!
I n'ont pau coire ed barbe à leu visage,
Qu'i l'lieux fourot einn' fillette ed leu âge;
Si chés pareints erfuzz' leu conseintt'meint,
Vite i s'marit't à ch'tchoutin sacremeint,
Comptant q'chés père' honteux d'tout' leux débeuches,

S'ront bien héreux ein jour ed mett' les peuches!
N'sont pau mariés ed six mos q'tout erqueus,
Il' ont l' nez fouat coume des mal équeus,
Et qu'i voureint avoir à r'q'meinchi d'toute,
Coume ess' z'infants, quand i sont bien ronds d'tourte,
Apris avoir maingi l'farce, coume eux,
D'ech flan d'la vie i n'voureint pus d'el croute!
Gn'a pus qu'ed z'ous à rougui sus leu route,
Leu pain durchit, et leux grous deints sont queus!
In s'z'inteind pus criailli dins ch'village,
S'i font du brut quitfos, ch'est dins ch'moinage;
Coume du lard qui fond dins ein queudron,
Coume ein tisseu oussi tère eq d'el rave,
Qui va feuqui tout in sourtant d'el cave,
In les vot fonne à l'oudeur d'éch coutron.
Coume in vot ch'blé d'el plache d'hivernage
Qui s'tape et mert edvant s'souleil d'éout,
Nous viux joun' geins, tout caducs edvant l'âge,
I n'meurit't pus, i mert't edsus l'étout.

XI

SUR L'IVROGNERIE.

El monne est ploin ed méchans'té pis d'vices,
Ed peuvres leups et pis d'drôle' ed caprices.
Taindis qu'in vot ein grous ceinsier s'gêner,
Enn pau maingi sin seu pour déjéner,
S'priver d'ein u apris s'soupe el dimainche,
Parche qu'i q'meinche ou qu'i finit ch'quart'ron,
Qu'ein d'écalou pis coire ein font ch'comptt' rond ;
Avoir pus quair implir s'poche qu'ess' painche,
Peur ed manqui coume echtid qui n'a rien ;
S'gêner sur toute ou mitan d'tout sin bien ;
Taindis q'si riche edsur toute i s'ertrainche,
A sin couté, in vot, tout déplémé,
Ch'peuve ouvrier, bien souveint affamé,
Fouare oublyi ch'temps perdu à s'maquoire,
In gadrouillant, à maqui, pis à boire,
D'eine heure ou deux, quasi presque toujours,

Ch'qu'il a tant d'ma' à gagni dins huit jours.
Rien n'el l'ertcheint quand il est in gouguette.
I n'ess dit pouant q'pas pus tard qu'el leinn'main,
I s'ertruy'ra sins argeint pis sins pain.
Quand ech brainn'voin q'meinche à monter à l'tête,
L'sagesse in sorte oussitout, pis l'raison.
Ech l'oudeur lo pour eux ch'est ein poison;
In t'nant leu nez i n'ont pau quitchi l'plache,
Qu'ein eute i l'preind, l'foulie a' les reimplache,
Et fouat ployi tout ch'corps à sin q'maind'meint;
Sitôt q'dins l'tête alle a pris sin louj'meint,
Tout coume in ro, einn' fos qu'il est sus l'trône,
El drouless' lo s'aguergit à s'couronne
Et défeind s'plache à queups d'quénon d'brainn'voin,
Conte el raison, si gn'in reste ein tchout l'voin,
Ein groin d'sagesse, ein tchout r'mords ed conscieinche,
A ch'peuve ivroine, edvant qu'ess rage a'l'preinche.
Qui n'plaind'rot pouant ech malhéreux quertchein,
Ech l'aval' tout qu'el passion d'boire all' tcheint!
A forche ed preinne ed ses verr' d'essutème,
Il a l'gasiou oussi noir qu'ein progneux,
Et, pour avoir ein tchout cose ed fraigtème,
Il aval'rot chés cherque' et chés tougnieux;
I s'noirot pouant s'i quéyot dins l'rivière;
Si ch'yeu ch'étot du chide ou bien d'el bierre,
I boirot toute edvant d'ète étanqui.
Quand il ervient mourt-z'ife et bien querqui,

El long d'el rue ed li ess z'infants s'moquent,
I vous l'houspill't, il hue' et quitfos l'roquent,
Quand d'chique et d'lo, et seu, hors ed rason,
Tout in canch'lant il ergagne ess mason,
Où s'tchott' famille alle est lo dins l'atteinte,
A marronni, à grugi el marmout,
N'ousant l'ver l'ziux, quand ech l'ivroine i reinte,
N'ousant peuprer ni souffler ein tchout mout,
Ed peur qu'i n'mèche el troupe à l'épouvainte.
I n'sont pau r'chus si bien, tous chés seulous,
Quand il' ervient't ou gite edsus leux j'noux.
El femm' souveint s'glameinte et pis s'importe,
A l'nez d'ess n'homme herdimeint frème ess porte
Et par l'catchère i s'dépièch't à queups d'becs.
Dins l'Iliade ou bien dins l'Oudyssée,
J'ai li dins l'temps q'chés Troyens pis chés Grecs
S'agounisseint d'vant s'douner einn' poussée :
Vlo bien souveint coume i q'meinch't ech combat,
Apris chés mouts, ch'est à queups d'poing qu'in s'bat
Et qu'in termine ourdinair'meint ch'débat.
Quand ein ivroine i l'rabuque et pis l'tape,
Ess femme a' n'dot s'in preinne qu'à s'ferlape;
Femme ed buveux qui n'sait s'taire à proupous,
Risque à queups d'poing d'fouare écraser ses pous.
Pour nargui s'n'homme i feut qu'el diabe i l'teinte;
Dès qu'il est seu in n'dev'rot pau l'deintchi.
Quand ein ivroine a laissié tout intchi

Avu s'n'argeint sin seins mon ch'cabartchi
Et qu'il ervient ch'houbron dépassant l'perche,
Impoisonnant si fort eq du fotchi,
S'alle a d'l'esprit et tant soit peu d'adrèche,
Ess femme all' d'rot li muchi ses défeuts,
Et s'i n'n'a pus, avoir du seins pour deux.
Erq'mainder cho d'ess vox ou bien d'ein live,
Ch'est perde à rien ess n'einque et pis s'salive :
D'huile à bourrique in a bien froutter s'pieu,
A ch'bounet blanc i feut l'pas sus ch'capieu.
Déjà d'sin temps, qu'i raconte Montaigne,
Sous ch'rapport lo l'femelle étot indeigne ;
I dit q'par s'femme ein homme app'lé pouilleux,
Tant et tant d'fos, qu'infin perdant patieinche,
Pour in finir i'l'preind par l'pieu d'ess painche,
Et pour tout d'bon i rue ess femme à ieu ;
In gn'étouffant, pit-ête outant d'coulère
Qu'ed boire ed troup, alle est fourchi' d'ess taire ;
Mais pour deintchi ess n'homme jusqu'ou bout,
Enn pouvant pus el fouar' par ses proupous,
Avu ses mains qui sourteint d'el rivière,
All' fasot seigne oucoire ed tuer des pous.
S'il a du bien, ch'l'ivroine est supportabe,
Mais, s'il est peuve, i n'est pau perdounabe
Ed gadrilli, coume ein vrai cochogni,
Ch'qu'in a tant d'ma' bien souveint à gagni,
Et d'galafer d't'-in-part-li d'einn' journée

D'quo l'lieux z'avoir el motchi d'e nu mannée
L'huche sins pain ni d'crédit mon ch magni,
I feut qu'el femme all' s'in voine à l'oumone.
L'pus viux d'ses fiux n'sortu' pau teute ed maroune
Et chtid qui chuit i roull' dins sin kerriout,
Pis sin troisième il est coine ou mauiout.
Grâce à ch'brainn-voin chés geins-là sont si riche
Eq pique a tête i couch'te cins i mennm' niche.
Sans bous l'éte et l'hiver sans kerbon,
Rien dins l'marmite ou pau grand cose ed bon,
Vlo l'triste sort del femme d'sin ivrohne,
Qui n'est pourtant pau coite et pusse à ploine.
Malgri ch qu all' soufre et sin teuout moribond,
S'alle est minaue, elle, coin i est pouant d'ess feute
Gn'a dins ch moinage ein pusse a ploine eq l'eute
Quand ou matin sin peuve teuout pat lout
In s'évemant il u mane ein peu d'toulout
Et tend ses mains in ravisant ch pint lout...
T'as bien cryi, va, min peuve tenote éte,
Pis coine a t'mère amoutrer s'récoufète :
In père hier a bu coume ein saoup
Cheu qui restu pour s'avoir eit pépete !
Pour l'accoision, in manieri d'amusette,
A mourchonner l'mère a bieu t'douner s'taite
Si dur eutros, jourd hu coume ein reucheu,
Qu'ess vie est ploine ed tourmeinus pis d'alermes
Qu'a s'voit réduite à sin dernier mourcheu ;

Sin lait, peuv' femme, i s'est tourné in lermes!
R'cran d'chuchionner sans qu'i gn'in vienche errien,
Ech peuv' tchoutin s'débat coume ein veurien,
Et moirant d'faim crie amèr'meint ch'tchott' goutte,
Et pis s'erq'mane in grâce à sin poupa,
Pour qu'i li doune enn s'rot-t-i qu'einn' tchott' croute;
Ch'père, à chés cris, i fouat *meâ culpâ;*
Tout ahuri, tout honteux et tout bête,
Ech peuve ivroine i q'meinche à gratter s'tête,
N'sait yoù s'taper, à cht'heur' qu'i seint sin tort,
Qu'i sait qu'el veille il a p'si à l'cuisaine;
N'ousant d'ess femme affronter l'triste maïne,
I r'naque et ronfe ed pus fort in pus fort,
Pour fouare accroire, ech malhéreux, qu'i dort;
Mais il a bieu erfrémer ses z'érailles,
L'cri d'ess n'infant, qui n'vourot pau aouir,
Coume ein ermords i vient el l'échouir
Et résouner jusqu'ou fond d'ess z'intrailles.
Triste et clabeud, einn' fos qu'il est réceint,
Bien desseulé et qu'il a sin bon seins,
I s'doune ou diabe, i s'accabe d'erproches,
S'i n'ess rat'not i doun'rot des taloches,
In voyant toute el l'erbéyi d'travers,
Ses tchouts z'infants tous mernus coumm' des vers,
Ess femme arius, s'femme ou pus malhéreuse,
Souffrir ed faim et li seul enn ètt' queuse!
Ch'qu'i gn'a dins nous, ch'l'espèce ed tribunal

Qu'il avertit quand in fot bien ou mal,
L'nut coume el jour enn li laiss' pau d'erlâche;
Quand i s'rot seur, s'conscieinche a' l'traite ed lâche!
Nom qu'i mérite ech buveux sans raison,
Qu'il aval'rot chés solins d'el mason.
Nous n'savons pau chan q'l'âge i nous réserve,
Mais d'ech malheur qu'el Bon Dghu nous préserve!

XII

SUR L'ÉDUCATION DES PAYSANNES.

In s'ploint q'chés fille' il ont peur ed chés flaques,
Qu'i n'vut't pus traire et ni tourqui chés vaques,
Qu'i n'ont d'action q'pou' l'gloire et pis l'grandeur,
Et q'pou' l'travail i n'ont pau l'même ardeur.
Dins nou metchi in récolte ech qu'in sème :
Al'ver d'z'infants ch'est à peu pris tout d'même :
S'in z'z'affriole à mier des bons fricouts,
I n'séreint pus s'ermette à s'z'haricouts.
Cha n'devrot pouant nous sianer troup étrainge
S'i n'vut't aller dins chés quiamps ni dins l'grainge,
S'il ont pus quair à lichi leux cavieux
Q'd'aller pourter à boire à chés tchouts vieux,
Quand ch'moinagi qu'il a pad'vant s'fernète,
Quand ché n's'rot-t-i qu'ein tchout fémier d'maguette,
Crot réheuchi ed bequeup s'condition,
In invoyant ess moumselle in peinsion,

Avu l'idée eq six mos d'écoulage
Li f'ront truver ein ceinsier in mariage.
Chés fieux sins doute, in appreindant sin r'tour,
Enn manq'ront pouant d'aller nifler outour.
Qu'einn fille eq l'âge i tourmeinte et l'défrise,
Qui s'déconforte, et dins l'déballation
D'vir eq chaq'jour d'quite attrait l'dévalise,
Q'sin front i s'pliche, et q'sin nez i s'aguise,
Offe à chés fieux, coume einn' vielle démise,
D'ses agrémeints l'reste à diminution,
I n'y f'ront pouant tasseul'meint atteintion ;
Mais qu'einn' fillette alle ervienche ed peinsion,
Les tchouts mourveux, avu leu marchaindise,
Pour qu'a' les vuche, à chell' lalle à leu tour,
Bien voulintchi i dounn'reint ed l'ertour.
Et la donzelle ed quaisir ech pus riche,
Quand même i s'rot ch'pus simplet, ch'pus godiche,
Coumm' si l'amour ess nourrissot d'argeint,
Et moirot d'faim mason ed chés peuv'.geins!
Alle a bieu vir s'voisaine et pis bien d'z'eutes
Qu'in moute ou dogt pour des pareilles feutes,
Ête oubligi d'ercourir sus leu r'fus,
Et bien héreuse' ed truver quitt' cafus ;
Apris avoir aspiré apris ch'moite,
Preinne ech varlet pour muchi leu défoite :
L'diabe ou l'ourgueil, ou moins tant q'l'aimbition,
Malgré l'z'exeimpe' el pousse à s'perdition.

El'vé', dréchi' coumm' chés tchotes moumselles,
Pourquo ch'l'infant n'ess croirot pouant tant qu'elles,
Et n's'asseut'rot pau putout d'ein ceinsier
Eq d'ein batteux mal-arré pis groussier?
Mais si ch'pus riche il est l'miux d'ech village,
Il est oussi bien souveint ch'pus voulage,
Et l'malhéreuse, ess fiant à ses discours,
S'expose à braire et risque ses bieux jours.
Ed fête in fête il l'affiche, i l'proumoine,
Jusqu'à qu'el brut d'ein-queup queurt qu'all'troine.
Apris l'l'avoir inflammée hors d'raison,
Sans escrupule i s'seuve avu ch'tison,
Laissiant s'bieuté moins forte eq saint Antoine,
Edsur sin fu, in guise d'ouraison,
Versant par sieux des lermes pou' l'détoinne.
P'neuse et défouaite in perdant tout espoir
Ed rattraper ess n'amoureux voulage,
Pour in finir el peuv' fille a l'courage,
D'ess peinne... à l'cou d'ein eute, ed désespoir.
L'misération, l'tourmeint ed tant d'familles,
Vient d'ech qu'in est troup ravulé d'ses filles,
Et qu'in s'échuche, in gleude et vrai bétat,
Pour gn'eux appreinne ed troup pour leu état,
Et tout ch'l'argeint q'pour elle' in porte à l'ville
Appeuvrit ch'père et n'inrichit pau l'fille.
Pour réussir i n'feut pouant d'troup d'esprit.
Yoù qu'ein malin, ein capabe i s'erruaine,

Ein ahuri, ein gnafe, ein malappris,
Qui n'sait pau lire, il y fara s'fourtaine.
A l'ceinse, i feut mieux savoir juer d'ses bras
Qu'ed bien parler et fouaire ed z'imbarras;
Et nous moumzelle' in erv'nant ed l'école
Sont pus z'adlive' à magnier el parole
Qu'à tourner l'pain, pis coire à couffer ch'four.
Autour d'leu pluke i sont tout l'long du jour.
Taindis qu'el mère all' fouat ech l'ouvraj' sale,
D'vant sin miroir, dins ch'qu'alle appelle el salle,
S'fille all' s'oucupe ed lichi ses cavieux,
Ed rougni s'z'ongue' et d'ein tas d'bride' à vieux,
Qui n'implit't guère ech guernier ed sin père
Et qui n'sont pouant d'ein grand soulas pou' l'mère.
A l'veille, ouyu d'rabousaqui ses bas,
Tout in baillant, alle éteind ses bieux bras,
Coffe ses pieds, brondille et pis caquette,
Parle ed musique, ed bal ou bien d'toilette,
Et ses pareints sont dins l'admiration
D'vant tant d'esprit qui f'ra leu ruination,
Parche eq leu fille avu tout s'n'écoulage,
N'sait pouant ch'qu'i feut pour einn' femme ed moinage
Et n'in sait d'troup pour ess plair' d'ein village
Où chés taleints, qu'in s'dégoûte ed nous jours
Sont d'travailler oucoire et pis toujours.
S'in gn'amoutrot à fouaire du froumage
Dins leu peinsion, à mitouner ch'bruvage,

A l'ver d'z'aigneux, ingraissier des couchons,
Cuire et laver, rapièchi des maronnes,
Ratassieuter ses bas pis ses queuchons,
Et pourquo pouant? même à tourqui des jonnes,
Cha vourot miux eq d'apreinne à danser,
A mazurkier, à polkier, à valser,
Fouare des bague' et pis des bourse' in perles,
Juer du piano et chiffler coumm' des merles.
Joulis taleints pour des grosses lusons
Qui n's'ront pas r'vnu' d'deux jours à leux masons
Qu'in l'z'invoira plapouter dins chés flaques,
Réparre ech fien et pis netchi ses vaques,
Et qui mettront des pos dins leux capieux,
Des grous chabouts apris dix mos d'mariage,
Et d'leux bell' mains erwaq'ront des drapieux.
Et ché s'ra couère el parti tout l'pus sage
Qu'ed s'adouner à l'tripout du moinage,
Yeu d'enn songi, coume in vot des souillons,
Qu'all' verlendrie et pis à chés soyons,
Qui n'sont jamoua assez bien les dimainches
Et s'mouq't el nez sus l's'moine avu leux mainches;
Qui n'font q'bleuder; leux cavieux l'pus souveint,
Edsus leu dous ess daindifflant à ch'veint,
Tout outour d'ell' i velle' et s'dévitrouille';
Leux bas r'fronchis, coume einn' q'mise d'andouille,
Feute ed guertchi, quiet't edsur leux chabouts,
Souveint sans bride et toujours à trou d'pattes,

D'bourbe et d'fotchi presque oussi lourds qu'ed bous.
Dins leux masons toute il est à qu'att' pattes,
Ech pain sus l'tave avu des vieux queuchons,
Et tout sérans ch'peine et pis des tourchons ;
Sur einn' kayelle ein pout reimpli d'froumage
Qui sert à traire et pourter du bruvage,
A chés tchouts vieux pis coire à chés couchons,
Et, seuf respect, du b... d'leux tchouts galmites,
Ed pis d'vant l'huis jusqu'à dins leux marmites.
Pourtant d'l'indrot ch'étot chés mieux d'leu temps
Chés Cendrouillons jourd'hu si bien erkieutes ;
Edsur leux mainch' hagnie' edqu'à leux kieutes
Padsous l'nouercheur in in vot des restants,
D'galons pis d'frainge' in vot couerr' des ferloques
Par chi par lo qui peind't avu leux loques.
Pou' l'bien, fourot eq des grosses ceinsières
I preincheint l'truc d'avoir ed z'écouillères
Qu'il induireint à nou rude metchi,
Qu'i n'font pus cht'heur' deux fos troup voulintchi ;
Sans ma' n'douleur, in guise d'amusette,
Il appreindreint l'travail avu l'croisette,
Et quand pus tard i r'vareint ou louj'meint,
I n'truv'reint pouant difficile ech canj'meint.
Ché s'rot toujours à peu pris l'mèmm' rétoire :
Keude et laver, cuire et soigni ch'bétail,
D'l'ouvrage à mort avuque ed yeu à boire.
Toute à l'mason, toute il est sin travail,

L'femme ed ceinsier alle a grémeint à fouare ;
S'alle a du cair et vut soigni s'n'affouare,
In n'devrot pouant être surpris du tout
Qu'à vir ech ma' q'leux mère' il ont dins l'ceinse,
Nous mousillons, qui sait't el différeince,
Veut't à toutt' forche ête bourgeoise' itout,
Eux qu'il ont vu in gn'étant à l'école
Qu'in ville in gagne ess vie avu s'parole,
Et q'si quitfos in daiguise ses bras,
Ch'est à r'niki et fouare ed z'imbarras.
Coume i' n'sont pouant enn'mie' ed chés grimaches,
Cha l'lieux irot d'avoir ed si bell' plaches ;
I n'séreint pus s'ermette à ch'froumaj' meu
Quand il ont mis l'nez dins ch'pout d'confiture.
Pour fouar' des morgue' et s'carrer tout leu seu,
Il ont pu quair cin tchout bourgeos lermeu'
Qui fouat s'z'esbrouffe, el piaffe, et qui figure,
Quand même i s'rot ruiné à platt' couture,
Qu'cin paysan qui n'a qu'ess nourriture
D'bien asseurée avu sin riche implo
Et qui n'sérot garaintir à s'future
Eq du travail tant-n'in-vux-tu-n'in-v'lo,
Et pour régal qu'einn' bonn' tarteine ed burre
Quand l'vaque all' donne et qu'il est bon marchi :
Hors ech'cas là in n'ouz'rot y touchi.
Ch'est pour ch'bourgeos, ch'est pour li qu'in écrame,
Q'chés poule' i pont't, et s'in a des poulets,

Ch'est oucouerr' li qui croque chés couq'lets ;
I d'voure el ceinse, i l'mainge corps et âme :
Pigeons, lapins, berbis et tchouts z'aigneux,
Goirets, vieux gras, ézons, pis coudigneux,
Toute i s'y-in va, tout ch'qu'el bon Dghu nous donne,
N'importe ed quo, toute i preind ch'qmin d'Péronne,
Et tout ch'l'argeint d'chan q'nous lieux z'ons veindu,
Ou bout du compte i lieux z'est couerr' reindu,
Tant pour pout d'vin, contrat, eq pour muyages,
Consultations et mille acrinquyages,
Qu'el ville all' tire à ch'village adroitt'meint,
Si bien q'pou' s'part i n'reste absoulumeint
A ch'villageos q'ses poine' et sin tourmeint.
Et nous voureins eq nous jonnes fillettes,
Sourtant d'peinsion, s'assottent d'ech metchi,
Qu'i preincheint l'truc d'batte et d'biner d'z'ouillettes,
Et jusqu'ou cou qu'i s'mett'cheint dins ch'foutchi !
I n'fourot pouant pour qu'i trév't el neur' bonne
S'z'affrioler d'soupe à l'chair ed Péronne,
Ni d'bieux z'habits, pour eq nous tchouts troinne'-cu
Ess conteintt'cheint d'pain deussé, pis d'gard'cu.

XIII

SUR L'AVARICE.

A quo q'cha sert s'vanter pis s'réjouir
D'avoir du bien, s'in n'a l'seins d'in jouir ?
Quo sert d'avoir des vaques ploin s'n'étave,
S'in n'ouz'rot pouant s'permette ed boire ed lait,
Ploin s'grainge ed blé, si in n'vot sur vou tave
Eq du pain d'orge, ed soile ou d'erbulet ?
Gn'a d'chés geins-là pourtant dins chés villages
Eq mes satire' enn reindront pau pus sages,
Qui s'laiss't énuer avu d'toute à gougou,
Et d'tous chés mets n'trév' qu'ech l'argeint d'leu goût;
Pou' n'n'épargnier n'vitent qu'ed pourriture,
Dins l'peuverté, dins l'crasse et dins l'ourdure.
Avu tant d'poule' in n'amoute à leux deints,
Q'quand i gn'in mert eine ed quitte accideints ;
Avu du bous et du couffage à l'toise
Pire eq des peuve' i pass'te chés hivers
Edzous d'z'habits qu'in vot l'chair in travers ;

Pa' ch'temps l'pus frod, pour moinagi einn' boise
D'vant leux q'minons in les vot l'poil hircheux,
Tout ramouch'lés, tranards et tout gricheux,
N'ayant dins ch'fu pour couffer leux gillettes
Qu'des turets d'choux pis des haras d'ouillettes.
Malgré qu'i put't el sur assez souveint
Et qu'in les seint ed deux ieu' conte el veint,
Q'par leux vil'nie' i font honte à tout l'monne,
Et qu'à les vir in l'lieux farot l'oumone,
D'zous ch'l'habill'meint, ch'l'uniforme ed pouilleux,
J'enn sais pau d'quo, chi ch'est quitfos d'leu crasse,
D'leu avarice, ou d'l'ancienn'té d'leu race,
Ch'est là qu'in trève el pusse d'ourgueilleux.
I fourot miux pour eux qu'in eute i s'z'euche
Leux bieux grands quiamps, leux vaques et pis leux bous,
Par charité in l'lieux baill'rot des queuche'
In les voyant pieds nus dins leux chabouts,
Guerloutant d'frod, misérabe' à faire hide.
S'i n'récoulteint leu pain pis leu boichon,
Qui gn'eux dounn'rot einn' croûte et pis du chide,
Dont i n'ouz'reint n'in gourmer ein cruchon,
Ein verre ed lait, einn' tartaine ed froumage,
Ou d'lait burré, eq chés z'avaricieux
Il ont pus quair, eux, mette avu ch'bruvage,
S'estimant moins q'leux couchons pis q'leux vieux?
Pire eq Tantale, eq j'ai vu dins des lives,
Qu'in tcheint loyé, inchaîné dins l'infer,

D'zous des boudins qui peind't à chés soulives
Qu'in moirant d'faim i tâche d'agriffer,
D'leu voulinté i jén't avu des vives ;
Leu avarice, et miux qu'avu du fer,
Leux bride el gueule oussi bien q'Luchifer ;
A leux planquis peindrouille, par cheint lives,
Du bon salé qu'i veind't à leux batteux,
A leux voisins pis à leux z'éouteux,
Et s'i n'in d'mann't ed troup grosses berlafes,
Leu dous tourné, les trait't ed fricouteux,
Ed dépeinsiers, d'lagueule', ed grands goulafes,
Et malgri cha i tach'te d'ernifler,
S'il ont l'veint bon, l'boune oudeur ed chair cuite,
Quand ech voisin l'dessaque d'el marmite,
Pis d'maquionner einn' croûte ed pain ou flair.
Car, croyez l'bien, si ch'l'avare i n'y goûte,
I n'feut pau croire eq sin salé l'dégoûte ;
S'in l'l'invitot gratis à quitt' gueul'ton,
I n'in preindrot tout jusqu'à sin meinton ;
Ed tout ch'qui s'mainge i bourrot s'painche vuide,
Si l'intérêt n'l'ert'not si fort in bride
Et n'adourot l'Bon-Dghu moins qu'ech l'argeint.
Qui-e-ch' qu'est l'pus sage inter nous d'chés deux geins,
D'ech grous ceinsier avu du bien qui s'gêne
Et qui n'ingraisse ein bieu couchon q'pou' l'veinne,
Pour in plachi ch'l'argeint à l'intérêt,
Ou bien d'ech peuve externué l'long d'el s'moine

Qui mainge à m'sure ein tchout mourcheu d'goiret
Pour s'erdouner ein tchout cose d'aloine ?
J'peirch' pour ech peuve et pour ch'tchout repillet.
Chaquein sin goût ; einn' bonn' pièche ed chair cuite
Ed temps in temps qu'in tir'rot d'el marmite
Cha m'irot miux qu'ech couchon in billet,
Fort heut plachi par ch'l'avare sins honte,
Q'même in argeint ou bien in louis d'or,
S'i n'd'reint servir qu'à groussir sin trésor,
Pour ess laissier manqui d'toute à l'inconte.
Bel avantage, avu d'l'argeint plachi,
Qu'il a ch'l'avare edsus ch'peuve incranchi !
L'ein n'n'a pouant, l'eute i n'ouz'rot y touchi.
Ess destinée enn d'rot pau fouare invie.
Coume ein minabe, ed fatigue et pis d'faim,
Dix ans d'vant s'n'heure i perd el goût du pain,
Sins avoir fouat ein bon erpas d'sa vie ;
A s'z'héritchis, qui n'in sont pouant fâchi',
I laisse toute in sourtant d'ech monn'-chi.
El mort oublige ed laissyi toute à l'porte,
Ed tout sin bien ech l'avare i n'importe
Qu'ein méchant drap pour insév'lir sin corps,
Et sans q'nulle âme el ploinche el moins du monne,
Ni d'ein tchout r'gret in li fouache l'oumone.
Amis, pareints, i n'in braitent pau fort ;
Ch'l'avaricieux i n'fouat d'bien à personne :
Coume ein goiret i n'in fouat qu'apris s'mort.

Cha devra ête ein bieu et grand supplice
Quand il arrive à ses derniers moumeints,
Apris einn' vie ed privation, d'tourmeints,
Prêt à reinn' compte à Dghu d'ess n'avarice,
D'vir qu'ess z'infants qui proufit't ed sin vice,
Ouyu d'louange et pis d'ermercîmeints,
Aspir't el jour qu'i lieux lairra ses queuches
Pour dépeinser tout sin bien in débeuches.
Qu'in laisse ein quien, par feute d'atteintion,
Peindant deux jours, sins maingi, dins einn' grainge,
Quand i n'in sorte, i feut vir coume i mainge !
El'vé dins l'gêne et pis dins l'privation,
Q'sin père i merche et pis coir' qu'il hérite,
Ch'l'infant d'avare i va souveint troup vite.
Bien mal acquis raremeint i proufite.
Ch'qui vient d'el flûte ertourne ou tambourin.
Chan q'vilainn'meint amasse ein père avare,
Sin fiux l'gadrouille ed même et pis l'répare,
Et tout s'fourteine all' tourne in gn'ieu d'boudin.
Bell' presse, amon ? ed couchi sur el dure,
D'maingi d'el soupe à l'ouzaille sans burre,
Pour épargni quitt' sous d'pusse à s'zinfants
Qui vous en sont souveint bien r'connaissants !
Ch'est einn' vertu qu'in n'sérot l'lieux z'ertorde
Q'général'meint tout l'monne i lieux z'accorde ;
Mais ch'est pourtant, ej cros, pus z'asseuré,
Taindis qu'in l'tcheint, d'maingi sin lait burré

Eq d'in d'mander à s'fille qui préfère,
Cha s'vot quitfos, sin bruvage à sin père.
Ech l'houmm' d'afute i nage inter deux ieux,
Intre ech proudigue et pis ch'l'avaricieux.
Sans ète avare, i sait ête écounome
Et n'laissyi perde einn' plate, ein toufion d'pomme,
Et sans rougir, ramasser des croutins.
L'manne all' simplit à forche ed picoutins.
Mais si s'n'ami est affligi d'einn' perte,
Il a pour li el bourse et l'main ouverte,
Et si l'malheur ein jour vient l'visiter,
L'eute à sin tour est là pou' l'assister.
Ech bien qu'in fouat il erquiet sur li-même,
Ch'l'argeint qu'in donne à ch'peuve qu'il a faim
Ou pour tirer ein ami hors d'l'abême,
Coume ein groin d'blé, rapporte cheint pour ein :
Ed chés groins-là heureux chtid qui n'in sême,
Et n'n'a sus l'terre hardimeint répandus !
Ch'bien coume ech ma' ein jour nous sont reindus.
Pis ch'est si doux apris ed reinn' service,
Qu'ech l'agrémeint surpass'rot l'sacrifice.
Quand i n'érot d'eute satisfaction
Eq d'avoir fouat einn' belle et bonne action,
Ou fond d'li même, et bien pusse qu'in n'peinse,
Ech bon brave houme i trève ess récompeinse,
Coume ech méchant, douminé pa' l'passion,
Dins ses défeuts rinconte ess punition.

XIV

L'ORGUEIL.

Ch'metchi l'pus dur et qui rapporte el moins,
Qu'in fouat tout d'même in taiguionnant pas moins,
L'pus méprisyi et pourtant tout l'pus nobe,
Chtid d'laboureux, qui nourrit l'monne intchi,
Et qui devrot ête ein si bon metchi,
Avu du bien ch'est ch'pus peuve ed nou globe ;
Ainsi q'tell' fille ess mirant sus ch'marchi
L'miux pouponnée et l'miux inhernachi',
I n'a qu'einn' loque ed q'mise edzous s'bell' robe.
Si ch'laboureux n'ertire errien d'sin bien,
Ch'n'est pau qu'el terre enn li rapporte errien ;
Mais i n'a pouant putout s'n'argeint dins s'bourse,
Qu'i feut l'leinn'main bien à regret qu'i l'débourse,
Et quand il a payi ch'persescuteux,
Ch'quéron, ch'gourier, ech mâricha', ch'batteux,
Ch'valet, ch'bergi, ch'parcourt et pis l'mékaine,

Ch'proupriitaire i tombe edsus s'n'ékaine,
Et bien souveint n'reste rien pou' ch'compteux,
N'importe, à l'vir, in croirot s'fourteinn' fouaite ;
S'i n'est pau riche i tâche d'el paroite.
Al fu qu'i fouat tel ceinsier arraqui,
Qui fouat d'l'imblée et vut s'fouare ermerqui,
A s'n'étalage in s'rot bien loin ed croire
Qu'ech bieu mousieur, toujours si bien r'quinqui,
N'a, quand i reinte à s'mason, pour maqui,
Pou' s'régaler qu'einn' soupe à choux manqui',
Et, s'il a so, qu'ed ieu d'gouttchère à boire.
Ech laboureux, ech parl' d'ech pus z'aisé,
El temps passé, quand il allot à l'ville.
Ch'étot sus s'n'âne, oussi viux qu'el famille,
Ch'étot sus l'dous d'ein viux bourrique usé,
Q'n'effrayot pus l'trique et ni chés bourrades,
Qui n'fasot guère ed seuts et ni d'ruades,
Quand ess ceinsier, coume avu ed z'ép'rons,
Li gatouillot les flanquets d'ses talons.
S'in l'pressot d'troup, quitfos chel peuve aroute,
Pour amoutrer qu'i n'étot d't-à-fouat mort,
A chaque queup, in f'sant ein tchout effort,
Pour preinne el trout, et proute, et proute, et proute,
Ch'peuv' Martin s'mot des pets tout l'long d'el route,
Et, clignotant ess z'éraille' ed plaisi
Tâchot d'courir l'grand galoup d't-à-l'aisi.
Apris ch'beudet in a ieu el carriole,

Et pis apris est v'nu ch'bidet nourmand.
Ch'tchout coume ech grous, in a pour el moumeint,
Peuve ou bien riche, in a chell' cabriole ;
Jusqu'à ch'fermier pus peuve eq sin varlet
Qui n'sérot pouant s'passer d'cabriolet.
In n'vit pus cht'heure, in n'vit pus q'pou' l'gloriole,
In s'ploint apris qu'il est troup exigeint,
Qu'ech grous bourgeos n'est pau doureux d'chés geins,
Quand ch'paysan edsur toute il l'affronte,
Et par sin luxe i cherche à li fouare honte.
Poussé du diabe, ech tchout bougre ed fermier
Brave ech bourgeos jusqu'à sur sin fémier,
Avu s'carroche i l'nargue, il l'éclabotte,
Pour l'vir passer i met sin nez à s'porte,
Et quand il a mis s'voiture à l'houtel,
Pris sin tchout verre et pis flairé l'cuisaine,
L'air pus sérieux qu'ein curé d'vant s'n'outel,
Tout attristé, d'ein pied allongeant s'maine,
S'in va prier sin bourgeois humblemeint
D'avoir pour li ein tchout peu d'moinaj'meint,
In li contant qu'i n'est pau troup à s'n'aise,
Qu'errien i n'va, q'l'ennée alle est mouvaise,
Q'chés blés sont morts et pis ch'gouza manqui,
Qu'i n'fouat d'el vaque eq pour payi ch'vaqui ;
Et quand il a fini d'conter s'n'affoire,
A sin bourgeos qui l'preind pour eine histoire,
(Q'meint qu'i n'croirot pau eq sin fermier meint ?)

Ech peuv' ceinsier li d'mane piteus'meint
Ein long répit pour fouare ein tchout payemeint.
Nous mérit'reins qu'i nous donne einn' taloche
D'aller nous ploine à eh'bourgeos in carroche,
D'aller li dire, étant miux habilli',
Pus quertus q'li, eq nous n'séreins l'payi ;
Ch'est coume echtid qui varot à nous portes
D'mander l'oumone avu des belles bottes.
Dins s'sièque chi, qu'in implot tout s'n'argeint
A bien s'nipper, q'chaquein i n'sait q'meint s'mette,
Ch'n'est pus à ch'drap, ch'n'est pus à ch'baromète,
Qu'in put r'counoite el fourteine ed chés geins.
Qu'ed laboureux qui doit't à leux noutaires
Pusse qu'a' n'veut't leu cassine et leux terres,
Et qui n'in font pas moins bien d'z'imbarras
Dins ch'baru d'cuir guerni d'v'lours et pis d'drap,
D'zous leux mantcheux, dins leux belles carroches,
Qui font bisqui et qu'invie ech passant !
Combien d'ceinsiers ergret't in gn'erpeinsant
Leu limousine et leux grosses galoches ;
L'temps qu'i n'éteint coire eq haricoutchis,
Qu'in labourant i f'seint quid tchouts metchis
Qui fournisseint ech moinage ed mounoie,
D'quid cose ed miux, qu'i n'ont pus ch'theure...ed joie;
L'temps qu'ech pain set i l'l'ieux sianot si bon,
Quand dins l'été, in querriant du kerbon,
Ed bon matin, et pad'sur einn' bonn' goutte,

I n'in maingeint ein grous quignon sus l'route ;
L'temps qu'i faseint eux-mêmes leu ouvrage,
Qu'exeimpts d'ourgueil, ed dette' et d'aimbition,
I s'conteinteint d'leu tchote position
Et n'aveint pouant ech grand arias d'fermage,
Qu'il ont tant d'ma' à n'in payi l'loyi,
Tant l'terre echt'heure alle est d'ein heut reindage.
Ch'est coume echtid qui louérot ein noyi
A condition ed reinn' tous chés ennées
Ed belles nox toujours outant d'grounées,
Avu ch'reindage estimé oussi heut.
Q'tros ans sur quate in n'arriv'rot à ch'teux,
Si bien q'tros fos conte eine ech loucataire
Dounn'rot d'el sienne à sin proupriétaire,
Et l'quatrième, apris tout sin tourmeint,
Sin temps passé, n'érot absoulumeint
Pour tout proufit q'ses poine' et pis s'z'écailles.
Ainsi ch'fermier n'a bien souveint q'ses pailles.
Coume des fous pourquo donc s'indetter ?
D'terre à marchi pourquo s'imbernatter,
Qnand in sait bien qu'ou bout d'ses neuf campoines
I n'rest'ra rien pour s'défrayi d'ses poines,
Pas seul'meint d'quo pour avoir ein saclet,
Ou t'bout du bail pour ess mette varlet,
Ou s'in aller, si l'courage imbandonne,
Ou, s'in est viux, s'in aller à l'oumone ?
Chi ch'n'est l'ourgueil, quel diabe i nous pouss'rot,

Sans l'sou, d'vouloir interpreinne ech terrot,
Quand nous savons q'l'intérèt il importe
El doube ou moins d'chan qu'el terre all' rapporte,
Eq preinn' deux sous éyoù qu'in n'n'ermet qu'ein,
Ein jour ou l'eute, in n'in voira la fin,
Et qu'ï foura mette el clef edsous l'porte.
Triste carcul ed fouare ed z'imbarras,
D'monter si heut pour erquerre oussi bas !
Veut mieux marchi d't-à-l'aisi l'long d'el crète
Qu'ed s'expouser in courant sus ch'l'érète
A gribouler edqu'ou fond d'ein royard ;
Veut cheint fos miux s'conteinter d'ess boutique
D'sin tchout implo q'd'affronter el hazard,
Pus z'incertain et bien pus lunatique,
Pus capricieux qu'einn' femelle ed bourrique.
Péchi d'ourgueil ch'est ein vilain péchi
Qui nous raboisse ouyu d'nous z'éheuchi.
In fasant l'piaffe, el fier et pis l'ouraque,
Parche qu'in a einn' pus belle casaque,
Qu'el pus souveint nous d'vons quasi tertous,
In s'imageaine ète d'einn' meilleur' race,
Avoir l'esprit pus fin et pus pointu,
Et fouare itout pusse d'houneur à s'classe
Eq sin voisin pus peuve ou moins quertu.
Ch'n'est pau d'sin bien et ni d'ses belles mainches,
Ed ses grands quiamps qu'in d'vrot ète ourgueilleux;
L'bon Dghu n'met pouant tout cha dins ses balainches,

Ch'riche edvant li n'veut pau miux qu'ein pouilleux.
L'ourgueil implit puss' chés tète' eq chés bourses ;
D'ech défeut-là qu'il' éteint affligis,
Combien d'fermiers qu'il a mis sans ersources,
Qu'il a ruinés sans l'z'avoir courrigis,
Qui laiss't oucoire in travers leux misères
Vir leu ourgueil par chés treux d'leux rouillères !
S'i nous étot permis d'nous glourifier,
Gn'a q'd'ess vertu qu'in d'vrot ess moutrer fier.

XV

L'ENVIE ET L'AMBITION.

Quand in est jonne in d'sire ed longs amours,
Quand in est viux, in d'maind'rot des longs jours ;
Tout l'monne i d'sire : des plache' ou des caresses,
Des bons mourcheux ou des belles maîtresses.
D'puis ch'malhéreux qui va d'mainder sin pain,
Jusqu'à s'seigneur qui n'counot ses richesses,
Personne i n'est satisfouat d'sin loupin.
Quand in d'sir'rot tout l'temps d'ess n'existence
D'avoir tant d'bien q'monsieur l'duc ed Vicence,
D'avoir tant q'li des parcs et des catcheux,
Des grands z'étangs, couverts ed bieux batcheux,
Pis des bidets, pis des belles carroches,
Chés souhaits-là rimpliront t-i nous poches?
Bien du contraire! In sourtant ed rêver
Qu'in étot riche et qu'in fasot bonne chère,
In seint sin ma', sin chagrin s'raviver,
Apris ch'bieu rêve in seint miux sin misère,
Sin pain deussé s'mainge moins voulintchi

Pour s'ête cru ein tchout moumeint reintchi.
Coume ed z'infants qui font l'erfute à pommes,
Quand i n'in voit't eine ou deux sus ch'pommier,
S'bat't à l'intour pour y grimper l'prémier.
Pour s'inrichir v'là coume i font ch'ès z'hommes.
Leux z'iux braquis du coûté d'ech vieu d'or
Pour l'y arriver, pour grouser ch'trésor,
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
Chtid qu'i n'a rien n'a pas peur qu'in l'dépouille,
Taindis qu'ech riche il ersiane à cheil' poule
Qu'in vot dins s'cour ess seuver in criant,
Avu tout l'z'eute à sin cul l'pourchuiant,
T'nant dins sin bec ein mourcheu d'vielle croûte,
Qu'alle a truvée in pâturant sus s'route,
Et q'ses voisaine' i cherch't à li vouler,
Edvant qu'alle euche el temps d'el l'avaler.
Ainsi chés riche' ont toujours à leux trousses
In tas d'fripons qu'il ajeutent leux bourses;
I feut qu'i fuche ernaré et bien fin
Chtid qu'in gn'acipe ed sin bien à la fin.

Ech malhéreux qui s'crot l'pus misérabe
I n'in reinconte à m'sure ein pus minabe,
Qui n'l'est li même eq par comparaison.
Peuve ou bien riche, in n'l'est q'par chell' raison.
Tel i s'ra peuve avu deux mill' francs d'reinte
S'in l'récompare à quitzein qui n'n'a treinte.
Pour nous guérir ed nou sotte aimbition,
I gn'a qu'à fouare ein tchout cose atteintion
Q'personne i n'est conteint d'ess condition.
Quand el Bon Dghu par hasard nous conteinte
In nous donnant ch'qui fasot nou atteinte,
Ech n'est pus cha, quand in l'l'a, qu'in d'sirot,
Pour ête heureux ch'n'est pus cha qu'i fourot;
S'in a einn' cabe, in vut avoir einn' vaque,
S'in a l'rouillère, i fourot chell' casaque.
Combien qui dit't : si j'avos ein tchout cuin
Pour y planter quitt' route' ed pomme' ed terre,
Si j'récoultos seul'meint l'motchi d'min pain,
Je n'vouros point qu'ech ro i fuch' min père !
Eh bien ! m'z'amis, ech tchout cuin qu'in d'sir' tant
Sitout qu'in l'l'a, n'in fourot coire outant.
Mais cheux qui s'z'ont chés grands quiamps qui nous teintent,
Croyez-vous pouant quitfos qui s'in conteintent ?
Quand i s'reint grands à n'vir quasi pau ch'bout,
Pour chés geins-lo leux quiamps s'reint coir' troup tchouts;
Sur leux déreins presq' toujours i disputent,
Hagn't ech voisin et ch'q'min l'pusse qu'i putent,

N's'reint pau conteints quand il éreint ch'terrot
Quand i n'n'éreint tant qu'ech pape in b'nirot.
Coume ein buveux qui d'mane einn' goutte oucoire,
Quand i n'n'a bu pusse qu'i n'sait pourter,
El rage ed terre ainsi qu'el rage ed boire,
Ch'est deux passions qu'in n'sérot conteinter.
I feut conv'nir qu'i feut ête bien bête
Pour s'inrichir d'preinn' tant d'cass'meint d'tête.
Nous s'reins bien souts d'vouloir cangi d'metchi ;
In n'vot qu'ech peuve oucoir' rir' voulintchi :
Dret qu'el richesse all' reinte par el porte,
El bonne humeur par el fernête in sorte.
In n'vient pau gras d'invie et d'aimbition.
Ouyu d'maingi in imagination
D'ein plot d'argeint ein bon lapin d'garenne,
N'fourot-t-i pouant miux reimplir ess bazaine
D'chan q'nous avons à nou disposition ?
Quand ché n's'rot-t-i qu'einn' panade à l'ouzaille,
Malgri qu'ech n'est pau grand cose qui vaille,
Cha vourot miux pou' l'corps et pis l'santé,
Pour sin bonheur et pou' s'tranquillité,
Q'chés bons z'erpas, eq chés ripaill' si bêtes,
Qu'in espérance 'os fasons dins nous têtes.
Ouyu d'd'sirer ech bien qu'ess' z'eute' il ont,
Tâchons d'jouir d'echtid eq nous avons ;
Nous n'n'avons qu'ein, n'cangeons avu personne :
L'gaîté veut miux eq tous chés biens d'ech monne !

XVI

SUR LES FEMMES.

I

Mes tchotes femme', ou risque ed vous déplaire,
Si ch'tape oucoire oujourd'hu sur vou dous,
Ch'n'est, ma fo, pouant par haine ou par coulère,
Par méchans'té qu'ech parle mal ed vous.
J'éros pus quair à vous querqui d'louanges
Et dins mes vers dire eq vous ête' ed z'anges,
Coume in in vot coire eine ed temps in temps,
Dont ch'nombre, ej cros, n'a jamoua 'té bien grand,
Et qui n'va pouant d'nos jours in ougmeintant,
Qu'ed raconter ed vous ein tas d'bètises,
Ed trahisons, d'débourd'meints pis d'souttises,
Qu'à chés femelle' in r'proche ourdinair'meint,
S'lon vous à tort, pis bien injustemeint.

Pour einn' tchott' baine ech conviens d'l'injustice,
Gn'enn a des sage' indubitabelmeint;
A l'peu qu'i gn'a ej cros qu'ej reinds service
In démasquiant et pis fleubant sus l'vice,
In f'sant rougir ed honte et pis d'ermords
Chés bounets blancs qui trafiq't ed leux corps.

Ch'qu'ech moîte Esope i disot ed chés langues
A chés Phyrgiens dins eine ed ses harangues,
D'chés femme' in put l'dire avu tant d'raison :
Ch'est l'meilleur mets et ch'pus méchant poison,
Ch'qui reind l'cair gai ou qui vous décourage,
Suivant qu'alle est déraingie ou bien sage;
Ch'est l'paradis ou l'infer d'cin moinage !
In n'devrot pouant ess ploine et s'étouner
D'n'in vir jourd'hu si souveint mal tourner;
Tant d'bounets blancs d'sous leu tchout air aimabe,
D'sous leux soyons et tous leux bieux atours,
Quièv't el noircheur et l'méchans'té du diabe,
Muchant leux griffe' edsous leu patte ed' v'lours,
Et sans pitchi abusant d'el confiance
D'leux peuvres homm' tranquille' et sins méfiance !
Qu'ed bounets blancs scandrouillent leux voisins
Avu quid lâche ou quid coureux d'bousins !
L'femme all' s'ennuie avu cin troup bon homme,
S'docilité li poise et pis l'l'assomme,
Li hache el dous, et dins s'mouvaise humeur,

All' vut s'défouaire ed sin troup grand bonheur.
Ourdinair'meint all' s'accroche à quid traîte,
Quid feux z'ami, quid Judas qui l'maltraite,
Peste ed l'indrot, d'chés hounêtt' geins l'erbut,
Dont l'aimbition ed fouar' mal est l'seul but,
Ézieu d'malheur q'tout partout in reinconte,
Vivant dins l'vice et s'ingraissiant dins l'honte,
Lâche couillon, herdi seul'meint pou' l'mal,
Ed lerme' ed sang f'sant sin meilleur régal;
L'chagrin d'autrui réjouit s'n'âme ed bourbe,
Et tout partout i sème el deil et l'troube.
Et ch'est pourtant avu d'tels garnémeints,
Sans fo ni lo, qu'oubliant leux sermeints,
Des bounets blancs, moins d'défeinse eq des beudes,
Quittant ch'bon q'min, s'perd't et font les ribeudes.
Si ch'est l'disette ou l'manque d'émotion
Qui les tourmeinte et qui les lanss' dins l'vice,
Dins ch'q'min d'malheur, sus l'route ed perdition,
Chés bandits-là l'lieux reint't el grand service
D'lieux proucurer d'z'alerte' à discrétion.
Surprise', ergrets, mourniffe' et frénésie,
Vlà bien l'proufit, sins compter l'jalousie,
L'pus z'asseuré d'el femme déraingi',
Préseint l'pus triste, infirmité l'pus grane
Qu'ein hounête homme i puche ête affligi,
Q'n'évite pau toujours même ech pus crane.
Ch'l'homme ed génie, ess savant n'ont pas l'front

Putout qu'ess z'eute', à l'abri d'ech l'affront.
Qu'ed générals et d'fameux capitaines
N'aveint pour femme' eq des franc-libertaines !
Taindis q'tel brave i raveudot s'z'enn'mis,
L'femme à s'mason régalot ses amis,
Par ses fredaine' et sin dévergondage
Mettant ch'peuvre homme à l'honte ed sin village.
Quand in vieillit, qu'in q'meinche à s'rassasier,
Q'sin fu s'détoint et q'meinche à s'accoisier,
Qu'in s'accoutème à l'doucheur du mariage,
Qu'in est cin peu moins glourieux d'sin hasard,
Qu'in n'vot pus s'femme in travers ech brouillard,
Q'l'amour i met d'vant les z'iux d'ech pus sage,
In laisse là tout ch'bieu complimeintage.
Chtid qu'il étot d'vant ch'pus complimeinteux
S'trève à la fin avoir 'té ch'pus meinteux ;
Si bien l'cin q'leute in n'a pus rien à s'dire,
In n'a d'action eq pour ess conterdire,
In n'implot pus guère ed chés bieux tchouts mouts
Qu'avu s'z'eutt' femme' et pis chés tchouts marmouts.
L'femelle all' crot qu'in délaisse ess n'idole,
Et pis qu'ess n'homme i li manque ed parole,
Qu'i n'l'a pus quaire et qu'all' put d'sin coûté,
Pour el punir d'ess n'infidélité,
S'livrer sans mau à quid voisin qui l'teinte,
Pour l'amourcer sus s'bieuté l'complimeinte ;
A s'n'ourdinaire alle ajoute ein mourcheu

Q'dins l'arrivée i li plaît et l'ragoûte ;
Pour ercangi ch'n'est coire eq du pourcheu
Eq certainn'meint i n'veut pau ch'qu'i li coûte,
Qui n'a pau l'don, el vertu d'conteinter
Par tous chés mets ceux qui s'laiss'te teinter,
Fourot chaq' jour, pour conv'nir à Madame,
El l'asseurer d'l'éternité d'ess flamme,
Coume étant fiux, in li p'lotant l'meinton,
Li dir' qu'alle est l'pus belle d'ech canton ;
P'tête eq d'eine heure in ralonj'rot s'défoite
Q's'in euche agi et pis parlé in moîte,
Seul'meint à l'plache ed dir' qu'il l'innuyot
Par ses souts conte' et chés tchotes bêtises,
S'femme all' dirot qu'ess n'homme i l'crucifiot,
Et l'l'a fourchie à fouaire des souttises.
N'fourot q'cangi ess justification,
Qui n'manque pouant à l'pus mouvaise action.
Chtid qui vut tuer sin quien i li met rage ;
Qui n'vut rien fouare ess ploint d'manqui d'ouvrage.
Qui pouss'rot donc dins ch'malhéreux temps chi,
Dins tous chés raings, tant d'femme' à s'débeuchi ?
Gn'enn érot-i q'd'einn' sorte, eq d'einn' seul' treimpe,
Ou sur l'einn' l'eute i preindreint-elle' exeimpe ?
Lon d'ess z'ert'nir et pis d'in proufiter,
L'vice d'autrui n'f'rot-i donc q'les teinter ?
Coume ech mouq'ron qu'à l'veille i s'brûle à l'laimpe,
N'impèche pouant ein voisin qui vot s'mort

D'v'nir à sin tour affronter el mêm' sort,
Ainsi chés femme' in n'in voyant eine eute
Qui s'est laissyie infin surpreinne in feute,
Sort qui n'n'atteind bequeup ein jour ou l'eute,
N'ont pouant troup l'air d's'enn n'épouvainter fort.
L'pus mal tourqui', l'femme el pus mal arrée,
Par ess vertu alle est toujours parée,
Taindis qu'el belle, avu tout s'n'agrémeint,
Qui s'live à toute', enn n'a q'pour ein moumeint,
Ch'tchoutt' cose ed temps qu'el jonesse a d'durée.
Ch'pus bieu visage i s'erfronche et s'détoint,
El bieuté passe ainsi qu'ein fu d'étroin.
Qui pourrot l'croire, à vir el bell' tchote ange,
Q'sin corps usé hoch'ra coume einn' vieill' grange,
Coume ein viux g'veu qui canchell' dins ses traits ;
Q'ployi in deux i foura des béquilles
A ch'bieu tchout corps pou' s'troiner sur ses quilles;
Eq ses couleurs, sin visage si frais,
Toute', ein à ein, s'in iront ses attraits !
Quand alle est vielle et qu'all' fouat peur ou diabe,
Quo q'ch'est qu'i reste à l'peuve misérabe
Qui f'sot l'coumerce, étant jonne, ed sin corps ?
L'mépris d'tout l'monne, el sienne et bien des r'mords!
S'n'homme et s'z'infants, tout honteux d'ess conduite,
Qui poise à tort sur eux coume ein affront,
Qui seint't à s'vue el rougeur à leu front,
N'rallonj'reint pouant s'vie honteuse d'einn' duite.

El jour qu'in met sin restant dins s'cerqueil,
Ouyu d'q'meinchi, ch'jour-là finit leu deil.
Gn'a-t-i pus triste ed partir pour l'eutt' monne
Sans ête ploint et ni r'gretté d'personne,
Pis d'enn laissyi des geins qu'ouyu d'el b'nir
S'rameintuvront vou nom q'pour el meudir',
Sans compter q'Dghu i n'el tara pau quitte
Et li d'maind'ra compte oussi d'ess conduite!

II

Gn'a pus d'infants; in sourtant d'ess z'écailles,
Ch'tchout marmout sait qu'in n'vient pau pa's'zérailles,
Et, tous les jours, ses pareints, tout surpris,
S'd'mann't in eux-même' ioù qu'i n'n'a tant appris,
Eux qu'il éteint assez simpes d'esprit
D'croire, à quinze ans, q'quand in voulot des jonnes,
A s'cérusien, qui n'n'avot ploin des tonnes,
In n'in d'maindot chaquein pou' s'n'éziuté.
Ah! si ch'contt'-là i d'v'not la vérité,
In n'voirot pus ed si grosses familles;
Gn'érot bientout disette ed fiux pis d'filles,
Car d'ess z'infants, pour el moins, les trois-quarts,
I vous surpreint't ainsi q'des tchouts bâtards,
Et d'sur el terre in v'nant preinne leu plache

A leux papas i font fouaire el grimache,
Et gn'eux z'ont pouant béqueup d'oubligation :
I s'z'ont fourgis sans n'n'avoir l'inteintion.
In put bien dire eq dins chaque moinage
Q'si gn'avot q'cheux qu'in sème pou' s'n'usage,
Q'cheux qu'in fouat s'près, s'z'infants n's'reint pau coumein'
Et qu'in n'n'érot bien souveint q'chaquein ein,
A s'voulinté, s'a s'plantot coume einn' fêve.
Mais à ch'metchi qu'ed geins s'font attraper!
Edsus s'n'adrèche in n'put pas troup compter.
A Dghu pis s'femme i feut s'in rappourter.
Pour accomplir, créer ein tel chef-d'ève,
L'homm' n'est q'l'outchu qu'el bon Dghu i manève.
Chés père' et mère' i paroit't arriérés
D'sérans s'z'infans d'oujourd'hu si r'narrés.
Malhéreus'meint avu tous leux malices
Chés joun' geins cht'heure i n'manq' pouant non pus d'vices,
Surtout chés femme' i n'n'ont pour el pupart
Sins les vanter, i n'n'ont leu boune part.
Ch'n'est pau qu'ess z'homme' oussi ch'n'est pau tout chuque;
Dins l'z'iux d'ess z'eute' in vot l'moinde berluque
Quand in n'vot pouant dins l'sienne ein grous fêtu;
Sin vice à s'z'iux preind l'couleur d'einn' vertu.
Mais ch'n'est pau ch'l'homme oujourd'hu eq j'attaque,
A quid moumeint nous s'mettrons sus s'casaque.
D'ailleurs in toute, ech capieu l'moins galant
I d'rot céder l'houneur à ch'bounet blanc,

Qui m'pardonn'ra emm n'humeur satirique :
Qui l'l'a bien quair erdrèche sin bourrique,
Tout coume el femme ergnard et capricieux,
Et, grâce à ch'fouet, l'reind quitfos moins vicieux.
Pour certainn' feute' il est vrai qu'el femelle
Enn sérot pouant l'coumette ed t-in-part-elle ;
Mais alle a l'art, l'taleint d'fouar' d'mainder
Chan qu'in ell'-même all' grille d'accourder.
Si ch'l'homme i l'prie, el femelle all' l'acoute
Et, sins parler, fouat les tros-quarts d'el route.
Rien qu'avu s'z'iux, ess z'œillades seul'meint,
A' s'fouat compreinne à ch'pus dur inteind'meint.
A' n'a pau b'zoin pour bien parler ch'laingage
Ed longue étude et ni d'appreintissage,
A l'pus bourrique' à vient naturell'meint.
Sans instruction souveint el tchott' servante
A' n'n'erveindrot là-d'sur à l'pus savante.
Pourquo water einn' si belle inveintion !
Ch'qui fouat l'bonheur d'ess z'amoureux sus l'terre,
Ch'laingaj' muet d'el pus douche passion,
D'v'rot-i servir à l'infâme adultère,
Ête sali par el prostitution,
Et chan qui d'v'rot nous douner d'l'agrémeint
N'ête pour nous qu'eine oucasion d'tourmeint !
Pourquo l'bieuté qui l'cherme et qui l'arluse,
Qui berche ech l'homme aux doux sons d'ess courn'muse
N'sérot-t-ell' pouant moudérer s'n'instrumeint,

Et jue avu ess z'eute' indistinct'meint
L'air qu'a'n'd'vrot juer qu'avu s'n'homme uniq'meint?
El pus curieux, el pus farce ed l'histoire,
A chaque héreux ch'est q'la belle all' fouat croire
Qu'el musiq'-là enn li va pau grémeint,
Qu'a' gn'a pas d'goût, qu'a n'jue eq pour li plaire,
Qu'el doux plaisir d'l'oubligi li suffit,
Qu'i li tcheint lieu d'récompeinse et d'salaire,
Et qu'a s'conteinte assez d'ech tchout proufit.
I siane à vir qu'el femme alle a 'té fouaite
Pour fouare aller ech qu'alle appelle ech mouaite,
Ch'mouaite d'ech four, quand chés flans i sont d'hors,
Pis d'el mason quand el femelle all' dort.
Dins sin moinage el meilleur' pâte ed femme
I feut qu'all' fuche ech mouaite et pis chell' dame ;
Pour éviter la guerre et l'carillon,
Ein bien appris d'vro boissyi l'pavillon,
Boissyi l'toupet edvant el q'mise ronne
Qui fouat la lo et qui gouverne el monne;
Et tel fiéron qui crie et qui s'importe,
Ou moindre mout qui vous m'nache d'el porte,
In roulant d'z'iux prêts à vous étraner,
Edvant s'tchott' femme ed peur in l'vot traner.
Quand el bougresse all' preind sin tchout ton aigue,
Coume ech l'infant ouquel in proumet l'vergue,
Ech fier-à-bras, ploin d'ourgueil et d'heuteur,
S'fond oussitout in humbe serviteur ;

Chan qu'i n'farot quitfos pas même el diabe,
Ein bounet blanc d'quatre pieds l'fouat souveint,
All' reind doucile, all' reind doux et magnabe,
All' fouat ployi l'homme el pus intraitabe :
Einn' tchote plève alle abat ein grand veint.
L'pus z'ahurie, einn' bourrique estupide
Qu'ess n'homme i tcheint ein peu troup fort in bride,
All' trève oucoire el seins ed l'attraper,
Quand i s'agit d'ess gueule ou d'ess nipper;
L'pus innouceinte à l'air ed saintt' N'y-touche,
Est pus rusée ou fond q'défeint Cartouche;
S'n'homme i s'rot-i l'pus fin, l'pus z'affilé,
Qu'a' l'moinn'rot perde avu ein tchout filé.
A eux l'pompon quand i s'agit d'malices,
D'attraper s'z'homme' et d'lieux muchi leux vices !
J'n'in finiros pau d'sitout d'raconter
Chan q'sur chés femme' in s'plaît à rappourter,
Si d'méchans'té j'n'avos peur qu'in m'accuse,
Coume à l'école, in diche qu'ej raccuse,
Qu'ej preinds plaisi à groussir les défeuts
D'chés bounets blancs à l'air si coume i feut,
Qu'à moins d'enn n'ête el dupe in n'pourrot croire
Q'dins sin bieu corps jouque eine âme oussi noire,
Ein cair si dur, pourté à l'trahison
Par pur caprice et souveint sins raison.
Grâce à ch'viux l'vain ed vice ed grand'-mère Eve,
Qu'ou fond d'sin cair chaque femme alle quièvc,

Gn'enn a bien peu qu'in n'puche erprouchi rien;
El miux appris', l'pus fière, el pus superbe,
A' n'ess conduit quitfos pau toujours bien :
In n'vot jamoua eine bell' touffe d'herbe
Sus l'bord d'ein q'min d'bieu gazon, sins brein d'quien.

XVII

SUR LES PARTAGES ANTICIPÉS.

DÉDIÉE A MON AMI ERNEST-EDMOND-VICTOR DELEVAR.

In dit q'saint Pierre i warde et pis conserve
Ein bieu gambon à s'poutrelle accrouchi
Pour cheux qu'il ont, moyennant einn' réserve,
Douné leu bien sans s'el l'ête erprouchi,
Et qu'à tous cheux qu'il a ouvert ess porte
In gn'érot joint tous cheux qu'el diabe importe,
Edpuis qu'il a l'honneur d'ête pourtchi,
Ch'gambon, q'tant d'geins goût'reint si voulintchi,
N'in s'rot pas moins, coume il est coire, intchi.

Echtid qui céde à s'z'infants ou ses n'veux,
I put compter d'ête mal m'né par eux,

Presque asseuré ed foùair' maigue pitance
Et d'ergretter l'restant d'ess n'existence,
D'avoir douné el clef d'ses munitions
A des ingrats qui rogn'ront ses pourtions.
Tant qu'i n'ont pouant chés vieux dins leux churquettes,
Leux z'héritchis sont pour eux aux p'tits soins,
Reimplis d'prév'nance, allant ou d'vant d'leux b'soins.
A ch'vieux papa qui n'a pus q'quid brouquettes,
Si ch'pain l'est dur, in li f'ra des maquettes ;
A l'tave, à ch'fu, toujours el mieux plachi,
El mieux nippé et pau ch'pus mal couchi.
Rien à leux z'iux n's'ro troup friand pou' s'bouque,
In l'lave, in l'bruche, in l'l'étrille, in l'l'émouque ;
L'infant d'ein ro n'est pau pus dourlouté,
Pus z'oubayi, n'fouat pau mieux s'voulinté,
In n'a pour li einn' pus douche parole
Q'pou' ch'vieux papa qu'in arluse et qu'in colle.
Pour ein frichon, el moinde pet reintré,
In l'forche à boire ein varre d'eau chucré' ;
Pour ein ma' d'painche in parle d'aller querre
Ess cérusien ou bien ch'l'apouthicaire.
Tant qu'i tcheint bon, in est d'li si doureux
Eq d'ess maîtresse enn l'est ch'pus z'amoureux.
S'i cède, ainsi qu'einn' fille apris s'défouaite,
I s'aperchut bientout qu'i n'est pus ch'mouaite,
Coume elle oucoire, apris tant d'bieux sermeints,
N'erqueille, hélas ! bien souveint q'des tourmeints.

Q'meint cha s'fouat-t-i qu'in voyant tant d'exeimpes
D'mouq'rons brûlés, q'd'eute' approch't ed chés laimpes?
In l'ein l'nature, in l'eute el naturel
Conte el bon Dghu i prêch't edsous ch'l'outel.
In a bieu vir des débris sus ch'rivage,
Personne i n'crot qu'ess barque all' f'ra noufrage;
El diab' qui plaide in nous pour ess z'amis
Pour nou malheur nous livre à nous z'enn'mis.
Q'meint résister à s'fille si malaine
Qui l'intourtelle, el flatte et pis l'calaine!
« N'travaillez pus, poupa, ch'est à nou tour;
« N'feut pus vous tuer coume 'ous z'ez fouat ch'qu'à ch'jour:
« N'est-t-i pau temps d'vous r'pouser à vou âge?
« N'soms-nous pau là pour fouaire tout ch'l'ouvrage?
« Arraingez-nous, cédez-nous vou labour,
« Pour einn' peinsion, pour ein bon tchout reindage.
« Coume ein poulet él'vé dins ein fournous,
« Vous s'rez soigni et dourlouté par nous.
« Edvant ch'café, in crustillant einn' croûte,
« Tout au matin, vous boirez einn' tchott' goutte,
« Pis, pour tuer l'temps, in atteindant ch'dîner,
« Chez l'ein, chez l'eute, 'ous z'irez voisiner,
« Et quand l'fricasse ou l'soupe all' s'ra dréchi',
« M'n'homme ou bien mi irons vous z'ercherchi.
« Nous f'rons toujours in sorte eq nou cuisaine
« All' vous convieinche et fuche à vou éraine;
« Quand vous érez idée ed du pourcheu,

« Ed d'el berleude ou d'quid eute mourcheu,
« Nous vous l'l'ach't'rons, poupa, coûte qui coûte ;
« Pour vous l'l'avoir nous s'pass'reins putout d'toute,
« M'n'homme ed maronne et mi d'robe et d'bounet,
« Qu'apris dîner vous n'éreins du café. »
Gn'enn o bien peu pou' n'pas s'y laissyi preinne ;
A tant d'raisons in finit par ess reinne,
Et d'deux, tros mos, ch'contrat n'est pas passé,
Qu'in s'souvient pus ed ses belles proumesses,
Qu'ech tchout poupa, qu'in pourléquiot d'caresses,
I mainge ed troup et n'travaill' pus assé'.
I n'fasot d'vant rien sans qu'in l'l'appleudiche,
I n'fouat pus rien cht'heur' sins qu'in l'conterdiche.
Troup tard, hélas ! ch'peuvre père il appreind
Coume toujours, d'l'esprit à ses dépein',
Qu'i feut s'défier quitfos même d'ess fille,
Q'ses grands enn'mis sont souveint dins s'famille,
Qu'el mieux voulé qu'in est ch'est d'ses pareint'.
D'vant l'dounation s'in li fasot l'grimache,
In n'li fasot toutt'fos pas d'vant sin nez :
In n'atteind pus qu'il euche el dous tourné
Pou' l'traiter cht'heure ed bête et pis d'ganache,
Ed merle-tout, d'bavard et d'guernouteux,
Ed prope à rien et pis d'vieux radouteux,
D'vieux peccata, d'trampilant r'drécheux d'feutes,
Bon tout ou pusse à fouare aragi s'z'eutes.
Ein père eyève et nourrit dix z'infants,

Ess z'intertcheint tous jusqu'à qu'i sont grands,
Fournit ch'gousset et d'toubac toute el troupe,
Pis s'in pass'rot putout qu'i mainq'reint d'soupe,
Et quand ch'papa il est tout erfronchi,
Usé d'travail et n'sérot pus marchi,
D'ses dix z'infants qu'il a mis sur el terre,
Gn'enn o pas ein pour sécourir leu père,
Quand il a pris tant d'ma' pour ess z'el'ver,
Pas ein pou' l'queude, el soigni pis l'laver.
Il indur'ront eq ploin d'treus à s'maronne
Ech peuvre diabe i s'in voiche à l'oumône,
Pis, quand i r'vient wouaudi, perchi d'qu'oux z'ous,
Triste, abattu, d'l'ieu ploin ses deux chabouts,
Ses vielles mains oussi froide' eq d'el glache,
Edvant leu fu pas ein qui li f'ro plache,
Ed tant d'z'infants pas ein qui s'dérainj'ro
Pour récouffer sin père ingélé d'fro'.
In pareil cas i s'z'érot mis dins s'q'mise :
Eux l'pus souveint in rit't et l'brutalise' !
Qui sait si Dghu n'afflige chés vieux 'sprés
Pour qu'à moirir il eucheint moins d'ergrets !
Cha coûte moins ed quitchi eine étave
Toutt' ploine ed puche', ed misère et d'enn'mis,
Qu'ed s'in aller arrière d'einn' bonn' tave,
Querqui' d'fricouts, intouré' d'bons z'amis ;
Oussi ch'peuvrail a-t-i bien tant d'courage,
Quand i s'agit ed passer ch'mouvais pas,

Qu'ech grous ceinsier qu'il a sin seu d'frucage ;
I risque moins d'bieux jours et d'bons z'erpas,
Si chés bieux jours sont chés jours qu'in fouat gras,
Et pis chés laids cheux qu'in s'nourrit d'froumage.
D'l'état l'pus tchout à l'pus heutt' pousition,
A bien compter, i gn'a compeinsation.
D'toute in s'dégoûte einn' fos qu'in n'n'a l'usage,
L'espoir veut mieux souveint qu'el poussession.
S'in s'ercrandit ed li payer s'peinsion,
Ch'père i s'réduit oussi q'sin fieu n'li lâche
Ch'pain qu'i li dot qu'in li fasant l'grimache,
Et, s'i n'li dit, ed lire dins ses z'ieux
Q'pour fouare cin mort i crot ch'père assez vieux.
Ch'peuvre poupa, qu'in tourmeinte et mourgache,
N'est pas putout défeint qu'in preind ess plache,
Et qu'à sin tour in est dur'meint q'maindé
Par ess z'infants qui n'font q'vous bourradé',
Et qui taquainn't absoulumeint leux pères,
Coume il ont vu tourmeinter leux grands-pères.
Héreux s'z'infants qui respectent leux vieux !
I l's'ront eux-même' ed leux fille', ed leux fieux.
Pour ses bienfouats oussi bien q'pour ses feutes,
Même edsus l'terre in atteindant emmieux,
In est traité coume in arrainge ess z'eutes.

XVIII

SUR LA POLITIQUE.

Dins nou pays in n'a général'meint
Pau troup d'respect pour el gouvernemeint;
Qu'i fuche blanc, tricoulore ou bien rouge,
Qu'i r'cule, avanche, estique ou bien qu'i n'bouge,
Ami d'la paix, bounasse ou querelleu',
Si bon q'du pain ou si méchant qu'ein leu',
Coum' Louis seize ou coume Robespierre,
L'peupe el dépièche et pis li jette el pierre.
D'l'autorité oux z'iux ed béqueup d'geins,
L'pus grand défeut ch'est d'lieux coûter d'l'argeint.
Q'pourrot-t-on fouaire, ej d'mane, sins geindarmes,
Sins juge' ed paix, sins souldats et sins armes?
Q'meint qu'in farot pour mette à la raison
Ch'méchant sujit, sans ch'bourrieu pis ch'prison?

S'à n'put aller sans moite et pis tout s'troupe,
N'est-i pau juste ed lieux fournir el soupe?
In d'rot s'ressuer eyoù qu'in s'est fraiqui,
S'i moine ess vaque in d'rot poyi ch'vaqui.
Taindis qu'ech Ro i veille et pis nous soine,
Bien tranquill'meint chaquein d'nous i fouat s'b'zoine;
Loin d'invier s'plache et d'enn ête jaloux,
L'plupart du temps nous devreins putout l'ploine;
Sans q'cha paroiche il a pusse ed ma' q'nous,
Edsur sin lit bon et doux et si veule,
I n'dort pau tant et ni si tranquill'meint,
S'garde alintour ed sin bieu appart'meint,
Qu'ech peuve diabe edsur ein lit d'éteule,
Ess porte ouverte et l'espoir pour cavet,
Edsus ch'l'étroin rêvant ein lit d'duvet.
I n'a pas peur, li, q'd'ein queup in l'l'époure,
Ou qu'ein voisin l'forche à brûler d'el poure,
Qu'ein assassin, ein fou, d'sous sin mantcheu,
In l'l'ajeuant, aiguise sin coutcheu;
Qu'ein aimbitieux, q'quid jaloux d'ess couronne,
Ein bieu matin el culbute ed sin trône.
Exeimpt d'tracas et pis d'appréheinsion,
Taindis qu'ech Ro s'cope in deux pou' l'nation,
Chtid qui n'a rien enn peinse qu'à s'personne :
Quand il est bien avuc li toute il l'est;
L'eute a bieu fouaire, à quidzein i déplaît.
Si ch'pain ougmeinte ou qu'ech coumerce i bale

Ech l'ouvrier l'l'accuse d'ess fringale,
Et chtid qui gagne à cha, ech grous ceinsier,
Enn songe pouant seul'meint à l'in r'mercier.
Il a cha d'bon, ed coumein avu l'diabe :
D'tous nous malheurs nous l'reindons responsabe,
Nous li mettons sus l'dous tous nous guignons,
Chés blés fondus, jusqu'à s'z'infants cagnons,
El chouléra, ch'grèle, infin tous nous poines,
Sans li t'nir compte ed nous bonnes campoines.
Avu tant d'or par jour à dépeinser,
A ses plaisis i n'a pas l'temps d'peinser.
Toujours quid cose ou bien quidzein l'tourmeinte;
Pus trampilé qu'ech dernier d'tous ses geins,
I put s'vanter ed bien gagni ch'l'argeint.
Ech grous traitt'meint qu'i touche et qu'i nous teinte,
Eq, pour ch'qui coûte ed ma' pis coire ed temps,
J'enn vouros pau n'n'ête affligi d'outant,
Ech n'est pau li oucoire qui l'consomme :
I n'mainge et n'bot pau pusse qu'ein eute homme.
Y gn'a tant d'geins qui l'guet't edsur chés q'mins,
Gn'a tant d'coumeine' eq leux bourse' i sont vuides,
Pis d'malhéreux qui li teindent leux mains,
Tant d'déhontés et d'escroqueux avides
Qu'il ont l'taleint ed fouair' pluvoir sur eux
Ch'qu'i crot douner à d'peuves malhéreux,
Eq chés myions eq l'invie ell' li-erproche
N'arriv'te pouant l'pus souveint jusqu'à s'poche,

Et qu'i n'sérot pau coire conteinter
Tous chés mandghants qui vont el terlinter.

Nous z'ons counu ein homme ed nou village
Qui s'est ruiné à sin maquignounage.
Sans r'cangi d'g'veux i n'passot jamoua d'fos
L'fête ed Roisi ou bien chelle d'Ouffos.
Pour ein troup vif eq qu'in n'étot pau ch'mouaite,
I l'l'ercangeot pour ein qui n'savot haîte,
Q'tous les matins, s'i voulot l'vir elver,
Foulot pa' s'queue el preinne et pis l'sul'ver.
Ch'grand père ed g'veux qu'i foulot qu'il eyève,
I l'truvot pus à sin tour assez miève,
Et s'dépéchot coire ein queup d'el cangi
Conte ein, ch'queup-là, pus friand d'chair humaine,
Qu'i n'el l'étot d'avoine et pis d'tramaine.
Infin, à forche ed veinne et d'ercangi,
D'maquignouner et pis d'aller à l'fête,
I n'a pus cht'heure el moyen q'd'y m'ner s'bête.
Pas puss' qu'ed geins y gn'a ed g'veux parfouats,
Feut les user coume el bon Dghu l'z'a fouats;
In s'met pus mal in voulant troup bien s'mette.
Ch'l'exeimpe ichi qu'ej viens d'vous raconter
Prève qu'i feut savoir ess conteinter;
Qui risque ed troup put perde sin bourrique,
Qui jette ein Ro rincarter l'République!
In s'in souvient qu'in parlant d'liberté

D'égalité et pis d'fraternité,
Ch'républicain, ourgueilleux d'sin mérite,
Voulot, tant d'fo qu'il avot dins s'gneu b'nite,
A s'z'incrédule' impouser s'n'erligion,
Et malgri eux les fourrer dins s'légion.
Nous soms assez inclins à cangi d'moîtes,
Goût qui nous a procuré quid défoites;
Coume echti-là qu'il ercangeot ed g'veux,
Pour des poussius nous n'n'ons yeu des mourveux.
Nous n'soms pas mal ertombés sus nous pattes :
Conteintons-nous donc ed chés Bonapates.
L'homme el pus saint, ech Ro l'pus coume i feut,
Croyons-l'l'é bien, il a sin tchout défeut.
Chti-chi, qu'in dit, nous tcbeint troup fort in bride.
Ch'quertchein qu'ess grange et pis s'painche alle est vuide
I n'a pus l'drot ed dire à sin voisin :
I m'feut tin blé, partageons tin roisin;
J'ai tout maqui, tout bu; chtid qu'il est riche
Conteint ou non, i feut bien qu'i m'nourriche.
Coume ess z'infants, quand ech clerc il est d'hors,
Font les cheint coups et f'reint fonne ech l'école,
D'sous l'République abusant d'el parole,
Tous chés français i brailleint ou pus fort,
Sans réussir à leux mette d'accord;
Par charité, in s'erprouchant leux feutes,
I vouleint tout erpreinne et q'mainder s'z'eutes,
Chaquein vantot l'couleur ed sin drapieu,

Q'certains pou' l'leur éreint voulu ch'bourrieu;
In atteindant ch'puing marchot, pis chés quieutes,
Quand tout d'ein queup quidzein i crie : ech moîte!
Toute oussitôt s'raingé in l'voyant paroîte
Edsous sin nom glourieux, coume acouff'té',
Ech partageux, s'soucialiste et pis ch'rouge,
Ch'moîte reintré, gn'enn n'a pus ein qui bouge,
Coume à l'école in l'z'inteind pus mouff'té'.
In n'a pus l'drot d'ess mêler d'poulitique,
Dins tout l'z'affouare' ed fourrer ess musique,
D'dire ess n'avis et pis d'tout discuter :
Bonne oucasion perdue ed disputer,
D'tout imbrouilli, quidfos d'ess tapouter,
Et chés brouillons ont bien raison d'ess ploine
Q'Napouléon i n'preind pau seul'meint l'poine,
L'ingrat qu'il est! cht'heure ed les consulter,
Taindis qu'edvant, du temps d'leu République,
I suffisot à ch'pourqui l'pus bourrique,
Ed quid grands mouts et d'béqueup d'aimbition
Pour arriver à r'préseinter l'nation.
Oussi qu'ed geins, dins l'espoir ed v'nir pape,
Faseint l'bigout et vouleint pourter chape!
Ch'pu z'ahuri, si vous gn'in dounez l'dro',
S'croiro capabe et d'taille à fouaire ein Ro.
Coume des g'veux qui s'batte' à l'écurie,
Et s'abîm'reint sans cha dins leu furie,
Napouléon il a pris l'bon moyen.

A chés français qu'il étraneint l'einn l'eute,
D'lieux raccourchir ein tchout cose el loyen,
Q'nous n'devreins pouant l'l'ierprouchi coume einn'feute,
S'i nous tcheint d'court, ch'est-t-i pau pour nou bien?
S'in n'a pus l'aise à s'z'eute' ed douner d'baffes,
In n'erchut pus d'eux non pus d'pataraffes,
Grâce à ch'l'Imp'reur, qu'in n'pouvot miux truver;
Puisse el Bon Dghu longtemps nous l'conserver!

XIX

IL NE FAUT MÉPRISER PERSONNE.

Ouyu d's'aidghi tertous mutuell'meint
Qu'in s'fouat-t-i d'ma sus l'terre inutil'meint!
Que n'mettons-nous à nous reinne service
El même ardeur qu'à nous fouaire arragi,
Tant d'voulinté pou' s'plaire et s'soulagi
Et tant d'action q'nous dépeinsons pou' l'vice!
N'avons-nous pouant assez d'ess z'accideints,
Ed chés misère' ed nou peuve nature,
D'tous chés guignons qui nous arriv't à m'sure
Sans nous deintchi et nous grigni les deints?
Fabriquis d'même et d'pareille matchère,
Et finissant tertous pa' l'chimintchère,
Est-il permis d'ète oussi ourgueilleux
Ed ses grands quiamps pis coire ed ses ayeux,
Ou d'ech l'esprit qu'in s'crot pusse qu'ein eute,

Coume si l'bête il l'étot par ess feute,
Et n'étot pouant souveint ch'premier fâchi ;
Ch'miux partagi n'devrot pau l'l'i-erprouchi :
Ch'vilain quien-poil i sert outant qu'el rose,
Et ch'pus bourrique il est bon à quid cose.
Ein villageos il a bien pruvé ch'cas,
In répondant saj'meint à s'n'avoucat
Qui l'traitot d'bête, eq pour m'ner sin bourrique,
I n'foulot pau savoir ess rhétourique,
Qu'in pouvot bien ête ou courant d'sin drot,
Sage par plache et bête par indrot.
« M'direins-vous bien el temps qu'einn'poule all'quiève,
« Vous qui croyez qu'ech n'est rien d'nou metchi ;
« Combien qu'i coûte ein poulet qu'in eyève,
« Et ch'qu'i feut d'blé pou' n'ass'meintchi ein s'tchi ? »
Einn' boune idée all' put germer dins l'tête
D'ein ahuri, d'ech quertchein tout l'pus bête,
Témoin ch'gamin qui va mon d'ein savant
D'mainder du fu sins ein bout d'allémette,
Sins ein couvet ni ein chabout pou' l'mette ;
Taindis qu'ech sage i s'creuse bien avant
Pour agviner q'meint q'l'eute allot s'y preinne,
Chti-chi dins s'main, sur ein tchout cose ed cheinne,
Pose ein querbon et l'l'importe sins gène.
Ein fou quitfos pa' s'raison nous surpreind,
Ess sage acoute et toujours il appreind.
Chtid qu'in pourrot ess passer l'moins, ech l'homme

Qui duit tout l'pusse oucoire d'ein rouyome,
Ch'pus nécessaire, ech n'est pau ch'pus savant :
Ech laboureux qui pioche et qui travaille
Et qui fournit s'z'eute' ed la boustifaille,
Est pus z'utile et devrot passer d'vant
Ech l'astrounome, ech l'aguidgheux d'coumètes,
Qui sait d'el leine à combien q'nous soms d'mètes,
Et n'counot pouant l'heuteur ed sin pignon.
Ch'Nostradamus qui lit sans équignon,
I s'rot surpris d'ein queup sans qu'il l'atteinche,
Par ein ami qui varot fouaire ess painche,
Dins ein moumeint qu'i n'érot rien ed prêt.
N'truv'rot pau l'seins d'fouaire einn' soupe à poiret.
In s'pass'rot moins d'déjéner eq d'ess scieinche,
Nourrir el monne est bien si impourtant,
Et ch'laboureux qui reboule ein cuin d'soile,
Est à mes z'iux ou moins si méritant
Eq Leverrier découvrant eine étoile.
N'nous r'beyez pau d'ein air si méprisant :
Padsous l'rouillère et ch'bounet d'paysan,
I gn'a quitfos d'quo fouaire ein astrounome,
Ein prince, ein duc, ein comte, ein général,
Et gn'érot-i qu'ein stupide animal,
Qu'edvant l'Bon Dghu ch'Blaise il est vou égal :
Edsous ses loque' i gn'a toujours ein homme,
Pourvu d'ene âime, habilli d'chair et d'ous,
Qui veut outant et quitfos pusse eq vous,

Qui fasez l'crane, el piaffe et tant l'oraque
D'sous vou mantcheu et vou belle casaque,
Et n'daignez pau saluer ni beyi
Ech malhéreux qu'il est mal habilli.
El monne est t'nu d'eine étrainge berlue,
Ech n'est pus ch'l'homme oujourd'hu qu'in salue.
A chés brav' geins qu'in doune ech queup d'capieu :
In n'vous hounore eq si vous êtes bieu.
Quand i gn'érot padsous ch'brillant plémage
Ch'pus z'inutile et ch'pus méchant ézieu,
Toute i s'défule edvant chell' belle image ;
Mais s'in reinconte ein peuve à grous chabouts,
In vous l'salue avec ses éclabouts.
S'rot-i ch'pus brave, ech guerchon l'pus z'hounète
In n'daigne pouant li fouaire ein sègne ed tête.
Cha n'est pourtant ni fatigant ni lourd
Qu'ed saluer ou bien d'reinne ein bonjour,
Pour erfuser ch'conteintt'meint à ch'minabe,
Qu'edmain pét-ête i s'ra riche à sin tour,
Et n'in s'ra pau pour cha pus raisonnabe,
Ni pus humain invers ech misérabe.
In n'el voira pouant non pus saluer,
Hounett'rémeint d'vant ch'peuve ess défuler ;
Sans y songi, i tomb'ra dins chés feutes,
Qu'el veille oucoire il erprouchot à s'z'eutes ;
S'z'anciens amis l'truv'ront pus fanfaron
Q's'i décheindot d'ein comte ou d'ein baron.

I fourot miux qu'eine cité périche,
Ch'prouverbe i l'dit, qu'ein peuve i vieinche riche.
Outant q'nous soms, d'personne in d'vrot s'mouqui;
Ch'moîte i n'n'ertcheint quidfos d'sin tchout vaqui,
D'ein méchant pas ch'rat tire ech lion pis l'seuve,
Qui s'indort riche i put s'réveilli peuve,
Et pour vouloir pénétrer troup avant,
In a vu perde el tête à ch'pus savant,
Pa' s'scieinche apris avoir étonné l'monne
N'n'ète el risée in dainsant sans s'maronne.
D'vrot-t-on s'moutrer si fier et si heutain,
Si ourgueilleux d'ein bien si incertain,
Ou point d'enn pus savoir ouvrir ess gueule,
Quand in n'erjoint ein qui n'sait qu'el picard,
Qui vit d'pain set et couche edsus d'l'éteule.
Ein jour i vient, ein jour, tout ou bien tard,
Qu'in a bieu s'ploine et bien s't'nir à chés branques,
Qu'i feut laissyi là l'toilette et pis ch'fard,
Imbandouner chés belles robes blanques,
Chés bieux soyons, pour ein habill'meint d'planques,
Et qu'in n'a pus, in intrant dins ch'lusieu,
Q'sin bon ernom pour erq'mainder s'n'ézieu.
D'sous sin niveu el mort nous égalise,
All' tape à droite, à gueuche et tout partout,
Sans raviser el finesse d'el q'mise,
Ni s'inquiéter d'el bieuté d'ech paltout.
I s'pourrot bien q'débarbouilli d'ess crasse,

L'jour du juj'meint, blanc coume ein couchon d'lait,
D'sérans ch'quertu qui s'crot d'pus nobe race,
Qu'ech déplémé n'paraîtrot pau ch'pus laid,
Q'l'eute, ou contraire, érot bien quid mécomptes,
Pour s'erlaver, s'i n'avot rien d'pus bieu
A dire à Dghu, quand i reindra ses comptes,
Q'l'art qu'il avot ed bien mett' sin capieu!

XX

SUR LE MARIAGE.

Quand in s'marie in est moins difficile
Sur el vertu eq sus l'dot ed chell' fille,
Et preind souveint pusse d'infourmations
Edsur sin bien qu'in n'in preind sus s'z'actions.
Coume ein moudèle in n'citt' pus el pus sage,
L'pus vertueuse oujourd'hu d'ech village,
Mais ch'troine-cu q'pa' s'conduite et s'z'atours,
Pa' s'z'imbarras all' fouat l'pusse ed tapage ;
Mounoie usée et qui n'a pus grand cours,
In n'fouat pus d'cas ed l'houneur ed nous jours.
Chan q'nous grand'père' ersoigneint coume eine honte
D'perde ess n'houneur, s'boune réputation,
Sins y songi einn' fillette all' l'affronte ;
Ch'est quasi cht'heure einn' boune erq'maindation

Q'd'avoir sus l'dous ein bon cose ed frédaines ;
In est fouyi apris chés libertaines,
L'vice edsur elle' appelle l'atteintion,
Et s'i gn'a coire à m'sure einn' fille hounète,
Pou' l'peu q'cha dure a' n'voura pus el l'ète,
In voyant l'pieu qui s'conduit meudimeint
S'marier souveint pus z'avantageus'meint
Qu'el sage infant qui s'conduit hounett'meint.
L'fillette all' derve et sapite apris l'pomme
Eq grand'mère Éve a fouat counoîte à s'n'homme.
Ch'guerchon, qui sait l'goût qu'alle a pour ech frut,
Ch'est d'cha toujours qu'à ses z'éraille' i brut.
Q'meint voulez-vous qu'à la fin i n'abache
Ch'rampart qu'in mine oussi in d'dins d'el plache,
Qu'el peuve infant qu'in n'cesse ed supiter
N'finiche infin par ess laissyi teinter ?
Coume echti-là qui vous invite à s'tave,
Qui vous fouat mier à vous crever el gave,
Et l'dous tourné i vous traite ed gourmand,
Chelle qui s'laisse abatt' par ess n'amant,
N'a pas sitout ch'frut défeindu à s'bouque,
Eq d'ess faiblesse ess n'injouleux i s'mouque,
Et s'erfrodghit. « Soudain qu'all' sont à nous,
Q'Montaigne i dit, nous ne soms pus z'à elles ; »
Qu'i pouvot dire oussi bien d'chés fémelles,
Et mette ech l'homme et l'femme dous à dous.
Quand in counot ess ville et ses forbous,

Qu'in sait par cair ch'terrot pis ses tchouts bouts,
In est in poine ed proum'nades nouvelles.
Presque jamoua in n'quaisit pour ess femme
Chelle pou' l'quelle in r'seint el douche flamme,
Ech jé n'sais quo qu'in appelle ed l'amour ;
In n'met pus cha oujourd'hu dins l'balanche :
Conte ed l'argeint in n'el trève assez lourd.
In f'sant ch'marchi s'in n'seint ch'fu là d'avanche,
In a l'espoir eq cha vara ein jour,
Et s'à n'vient pouant, oussi coume il arrive,
Ou p'tit bonheur ! ch'est l'espoir qui fot vive,
Et fille et fiux in s'imbarque gaîmeint,
In comptant q'l'or reimplach'ra l'seintimeint.
El confiench'-là souveint in s'el l'erproche,
Su s'sabe in vot qu'in a l'vé ein catcheu ;
Quand in a s'mé, bien perdu sin coutcheu,
Il est bien temps ed raccoumouder s'poche !
Ou bien, d'ein queup, einn' fillette ed quinze ans
Qui s'amusot oucoire avu s'z'infants,
Einn' joune oumoile all' preind ein viux grand père,
Ech l'amoureux et pis l'erfus d'ess mère,
Qu'il a trond'lée, avuc elle fouat l'fiux
Et q'pour sin compte all' truvot déjà viux.
Mais d'puis ch'temps-là ein héritt'meint passabe
El l'a reindu à ses z'iux pus z'aimabe ;
Avu vingt ans ed puss' sus l'casaquin,
Ech viux barbu li siane pus faquin

Q'quand i n'avot qu'einn' barbe raisonnabe,
Jourd'hu qu'i n'n'a tout coume ein viux bouquin,
Pr li parot pour ess fille très-sortabe.
Ch'triste plaisi ed pourter sur sin dous
S'querque ed soyons et d'avoir équipage,
Compeinse-t-i ech l'agrimeint si doux
Ed s'avoir quairs et d'fouaire bon moinage,
Que n'donne à s'femme ein homme ed tros fos s'n'âge?
— Jonne poulette et pis coire ein viux couq,
In a bieu dire eq ch'est des us à forche :
Quand l'ein s'ertcheint et pis q'l'eute i s'efforche,
In n'va pas lon sans querr' dins ein cass'-cou,
Sans q'l'ein ou l'eute enn s'in mourchionne el peuche,
Sans q'leu d'saccord i n'amoine el débeuche.
Edvant s'marier el fille qu'est déraingi'
A bien du ma' apris à s'courrigi ;
Quand alle a bien escandrouilli ch'village
Par tout sin luxe et sin dévergondage,
Bien tourmeinté s'mère et pis sin poupa,
Qu'alle a ruinés et mis au Benigna, —
Apris avoir bien élouqui s'jounesse,
Taintout dins l'joie et, d'ein queup, dins l'tristesse,
Couru chés bals, dansé, seuté, poulki,
Avu chés fiux s'ète bien pourléqui',
Et pris d'z'à-compte' à m'sure edsus l'mariage,
El seudouvrée all' monte infin moinage,
Avu quid fiux qui n'a pus qu'à r'léqui.

Ed ses z'amours d'eute' il ont pris tout l'crome,
I n'reste pus q'du lait sûr pou' ch'peuvre homme :
Oucoire el seuce est-elle rallongi'
Souveint, infin d'pouvoir el partagi,
Et conteinter d'z'amis dins l'voisinage.
L'femme, in dépit du sacremeint d'mariage,
Coume ech ouret, à l'ceinse ech l'homme ed cour,
Pour ses couchons, si ch'caque i s'trève à court,
D'ess n'*avoir quair* all' rallonge el bruvage,
Q'cha n'a pus l'goût ni l'sintimeint d'amour.
Apris cha ch'l'homme i s'glameinte et s'étonne
Eq pour li s'femme a' n'a pus d'amitchi,
Et qu'avu s'z'eute' all' rit pus voulintchi :
Ch'lait éhoupé à ch'fu s'tourne et s'mitonne,
Ch'drap mal ployi erpreind sin mouvais plo,
Qu'in n'put s'in preinne à d'eutes qu'à li-même,
Coume ess ceinsier, in récolte ech qu'in sème.
— N'pourrot-t-on pouant faire ein meilleur implo
D'sin joune temps qu'à débeuchi chés filles,
Pour s'in vanter outant eq pou' ch'plaisi,
A pourter l'honte et l'deil dins chés familles,
Pou' l'bel houneur ed passer pour des drilles ?
Qui s'jue à ch'fu ess brûle ou bien s'asit,
Et tout ou tard in est puni d'ses feutes ;
S'in preind vou reste in a l'restant d'ess z'eutes.
Ed soulés nufs s'in s'queuche in étant fiux,
Combien d'maris n'in met't hélas ! q'des viux !

Belle avanche, hein ? pour ess reinn' misérabe ;
Tout l'monne i perd à ch'ju-là, si ch'n'est ch'diabe,
Débitant d'viss' qui rit d'nou perdition,
Et, tant qu'i put, pousse à l'consommation.

Vraignes, 20 novembre 1857.

XXI

SUR LA CHARITÉ.

S'in n'd'rot s'mouqui d'chés bochus, d'chés bochuses,
D'chés nez d'travers, ed chés guiames tourtuses,
In d'rot moins rire oucoire d'ech peuvrail
Qui n'a q'ses bras, pour vive eq sin travail.
Si sur el terre ech misérabe arrive
Sans ein tchout cuin et ni d'reintes pour vive,
Ch'est-t-i d'ess feute, et l'bon Dghu, d'vant l'créer,
D'vant l'l'invoyi sur chell' terre ed souffrance,
L'li-a t-i d'maindé si einn' telle existence,
Si einn' telle vie all' pourrot l'l'agréer ?
Ess sus-jou l'queuse, ouyu d'ète infant d'prince,
Q'j'enn sus qu'ech fiux d'ech laboureux l'pus mince?
S'in avot l'chox, ch'pus peuve haricoutchi
Érot pour père ou moins ein bon reintchi.
Cha n'vient pau d'li ch'long cou pis l'grosse painche,
L'boche à sin dous, s'noublesse et sin grous né ;

Sin caractère in sé l'l'est jou douné
Putout qu'ess taille, et crot-t-i q'ch'est d'ess scieinche
Chtid eq pou' l'bien il est ourganisé,
Chtid eq sin d'voir li siane si aisé ?
Quel bieu mérite alle a d'passer si roide,
Sans clignouter d'sérans des jonnes fiux,
Qui vous l'attir't et li font des tchouts z'iux,
L'fille qu'el glache a' n'est p't-ête oussi froide !
S'in tir'rot-t-elle à sin tour héreuz'meint
Chelle qu'alle a ein fort teimpérameint,
Chelle eq malgri l'déshouneur qu'alle affronte,
S'réputation qu'alle expose à tant d'honte,
A' n'a pas l'forche ed dire ein bon : va t'in !
S'in l'pousse ed troup, ed dire ein bon queup : bein !
Jou q'd'ess faiblesse in n'devrot li t'nir compte ?.
Pour ète juste, à l'balanche ed l'houneur,
Jou qu'in devrot d'mainder tant d'pésainteur,
Outant d'vertu, d'résistance à chell' femme
Qu'ein tchout clin-d'œil d'amoureux il inflamme,
Qu'à chell' qu'i feut tisouner ein d'mi-jour,
Pour enn n'avoir eine étinchell' d'amour ?
Enn nous pressons pau tant d'douner ou diabe,
D'sous nou q'minée, ed dépiéchi l'coupabe :
Nous fareins miux, ouyu d'aspirer s'mort,
D'courir ou lon, coume in irot à l'fète,
Pour el plaisi ed vir couper ess tète,
Ed dépleurer, ed ploine el triste sort

D'ech malhéreux qu'in laisse là six s'moines,
Apris s'seintence ermaquionner ses poines,
Vingt fos par nut s'réveillant in surseut,
Rèvant qu'in vient el querr' pour l'échafeud.
I feut miux tuer el diabe qu'i vous tuche,
Et la justiche a raison d'raccourchir
Ch'méchant sujit qu'in n'sérot l'l'adouchir,
Ech gueux qui tue ein homme coume einn' puche.
Mais quand in l'vot arriver in canch'lant,
Avu ch'bourrieu, d'vant ch'coup'ret étinch'lant,
L'pitchi vous preind ; d'effroi, ert'nant s'n'haloine,
A ch'moumeint-là si l'foule alle avot l'drot,
Ed li fouair' grâce, ess sus seur qu'a' li f'rot.
D'ech malhéreux l'sort est toujours à ploine.
N'fourot-t-i pouant cheint fos miux crever d'faim
Ou fond d'einn' grange in allant d'mainder s'croute,
A l'cuin d'ein bous, quid part edsur einn' route,
S'ingéler d'frod, q'd'avoir el triste fin ?
Malhéreuz'meint quand in a fouat einn' feute,
El monne i crot qu'in n'in fara pus d'eute ;
Sans pitchi d'vous, sans vous douner el temps
D'erparer ch'ma' ou d'enn ête erpeintant,
I vous harchelle, et tous cheux d'ech village,
Ouyu d'el ploine et pis d'li pardouner,
Ou dins ch'bon q'min ed tachi d'el ram'ner,
L'li-erproch't ess feute et li raque' ou visage,
Et s'font einn' gloire ed li r'fuser d'l'ouvrage ;

D'ein malhéreux qui n'étot gueux qu'à d'mi
Par leu dur'té i s'in font ein enn'mi.
— A nous r'prouchi n'avons-nous donc pas d'feutes,
Soms-nous des saints pour traiter ainsi s'z'eutes,
Pour affligi d'einn' telle punition
Et condamner ch'feutif sans rémission,
Qui n'dot souveint sin malheur qu'à l'exeimpe
Ed ses pareints, ou qu'à s'mouvaise treimpe,
A l'manque oussi pét-êtt' d'éducation ?
Malgri cha ch'riche avu tout s'n'écoulage,
Tout sin savoir, n'est pouant quitfos pus sage,
Et n'fouat pas prève, hélas ! d'pusse ed raison.
I n'voul'ra pouant sans doute einn' vielle braye,
Ein viux tassieu à l'air edsur eine haie :
Il a des nippe' et du linge à foison,
I s'pass'ro bien d'aller s'mette in ribotte
Ed vin suret qu'ech cabartchi rapote :
D'bon vin chaq' jour i s'régale à s'mason.
I n'iro pas non pus implir ess hotte
Ed pomme' ou chide oux dépeins d'ech voisin :
Sin courtchu rèpe ed poire' et d'bon roisin.
Mais, à sin tour, si l'oucasion s'préseinte,
D'preinne à ch'peuvrail ein pied d'terrain qui l'teinte,
Pa' l'diabe i s'laisse imberlificouter,
A l'rude éprève i n'sérot résister,
Et p'tit à p'tit il erpousse chés bonnes.
Ch'est-t-i pus bieu qu'ed preinne des maronnes,

Quand l'frod pis l'faim i sont là à l'teinter ?
J'vous in fouas juge, et quel l'pus excusabe ? —
— S'in n'in voulot oucoire qu'à ch'coupabe,
Qu'in n'reindrot pouant ch'l'innouceint responsabe;
Mais l'peu qu'in est el pareint d'ein vouleu',
Cousin d'bien lon avu quid rien qui vaille,
In est r'béyi dins s'nindrot coume ein leu,
Et, s'in l'l'est pouant, fourchi d'v'nir einn' canaille.
Ploindez-vous donc apris oucoire outant
Eq chés méchants i vont in ougmeintant ;
Ch'est à qui s'ra el pus dur d'ess paroisse,
Qu'avu tout l'moins el voulinté d'douner,
In éra l'moindo invie ed pardouner.
L'ourgueil i heuche et l'charité all' boisse ;
Qui s'inrichit, agète tous les jours,
N'a pau l'moyen d'douner : i dot toujours !
Q'meint voulez-vous q'd'ech peuve i s'imbarache,
Q'd'el sort d'ess z'eute' i fuche ein peu touchl ?
Il a toujours quid treu à erbouchi.
Quand i vot d'lon v'nir ein peuve avu s'b'zache,
I vous l'l'assiste oussitout d'einn' grimache.
Avu pou' s'part el motchi d'ech terrot,
In s'crot quitfos ech pus peuv' d'ess n'indrot ;
Dins nou esprit l'ourgueil i tcheint tant d'plache
Qu'i gn'enn n'a pus béqueup pou' l'charité
Et qu'in voirot moirir à sin couté
Ein malhéreux ed misère et d'fatigue,

Sans qu'à ses poine' in cherche à mette einn' digue,
Sans l'l'assister seul'meint d'ein verre d'gheu
Et sans l'l'aidghi à pourter sin fardgheu,
Qu'i plonque edsous, qui l'broie et qui l'l'écrase.
Einn' goutte ed troup all' fouat débourder ch'vase.
Ein tchout sécours, ein mout d'consoulation,
Pourrot seuver ech peuv' d'el teintation,
Et l'l'arrêter sus l'bord d'ech précipice,
Qu'edzous ses pas creuse toujours el vice,
Et nous douner à nous eine oucasion,
In l'l'oubligeant ed fouaire einn' boune action.
Qui n'a l'pouvoir ed douner s'tchote offrane
Quand sin bon cair ou l'charité all' q'mane?
Einn' nox qu'in baille à ch'peuve voulintchi
Assez souveint nous gagne ess n'amitchi,
Taindis qu'ein eute, avu l'air tout mourmache,
Qui l'l'assist'ra d'ein bien pus grous mourcheu,
Mais sans l'béyi, in li fasant l'grimache,
I s'ra par li tout bas traité d'pourcheu :
Ermercîmeints bien coumeins d'chés services
Qu'ech riche i reind à l'peuve humanité !
Nous soms pertris d'ingratitude et d'vices ;
Mais ch'est ch'qui reind si belle el charité,
Qui l'l'anoublit : Eyoù qu'i s'rot l'mérite
D'n'oubligi q'cheux qui vous off't ed l'ieu b'nite?

XXII

RESTONS AU VILLAGE.

DÉDIÉE A M. J. TATTEGRAIN

PRÉSIDENT DU TRIBUNAL CIVIL DE PÉRONNE.

Parche qu'in n'est ni gueux, ni débeuchi,
Qu'in fouat des vers quitfos pas mal torchi',
Des vers picards sus l'ridicule et l'vice,
J'aimbitionnos, — où l'ourgueil va s'nichi ! —
D'ête nommé coumissaire ed police !
Ech pus moudeste i cherche à s'éheuchi.
D'ses pieds, d'ses mains, à l'invie ed l'ein l'eute,
Poussé du diabe outant q'par l'aimbition,
Tout chaquein tâche à ch'l'abe ed perdition,

Ed branque in branque, à grimper sus l'pus heute,
Et d'attirer edsur li l'atteintion.

Grâce à ch'l'ami, eq pour m'ète agréabe,
Q'pour m'oubligi, s'dounn'rot d'ben cair ou diabe ;
A ch'queup d'épeule ed monsieur l'Sous-Préfet,
Et ch'bon picard qui reste au ministère,
Dont ch'nom pour mi est oucoire ein mystère,
Emm d'mane à l'fin tout d'même a fouat s'n'effet.
J'ai 'té noumé, mais l'pire, hors ed la Somme,
I m'invoyeint in Beauce, outant à Rome !
Pou' ch'paysan honteux et tout nayeux,
Ech n'est-i pouant l'bout du monne eq cheint ieus ?
Avot-t-on peur qu'ech fusse troup bonasse
Dins nou canton, à punir troup mollasse,
Pour m'invoyi preinne et verbaliser,
A cheint ieus d'là m'perde et m'dépayser?...
A min grand r'gret il a foulu r'fuser,

Pour s'in aller oussi lon d'sin village,
I foulot veinne, hélas! s'n'acrinquiage;
El tchott' mason eq nous ons fouat bâtir,
Foulot l'brader oussi edvant d'partir,
Veinne ses g'veux, sin bourrique et ses vaques,
Ouxquels in tcheint outant qu'à ses casaques;
Coume ein ruiné veinne ses viux gaird'-cus,

Ses viux chabouts et ses mannes sins cus;
Ch'qu'in muche el miux, sin misère et ses loques,
El mette à jour ou carillon d'chés cloques;
Moutrer sins presse à tous chés environs
Q'padsous sin tot gn'o quasi pus d'cavrons.
Pour s'in aller, i foulot veinne à s'porte
Ech lit d's'risier où m'peuv' mère alle est morte,
Où, m'a-t-on dit, min père, à vingt-nève ans,
Est mort oussi, gn'a déjà bien longtemps!
Ch'lit d'peu d'valeur, pour mi précieuse erlique,
Bourré d'étroin, quitfos pourtant si dur,
J'n'el canj'ros pouant pour ein lit élastique :
J'espère oussi finir mes jours edsur.
Et chés poumiers q'jai plantés dins m'jounesse
Pou' m'régaler d'einn' poume dins m'vieillesse,
Qui sont couverts ed boutons oujourd'hu,
Apris avoir si longtemps atteindu,.
Éj m'in iros sins n'n'assayi einn' pomme?
Éj laiss'ros là ech bieu busson d'crinquet,
Q'tout d'puis dix ans i tcheint lieu ed luquet
A nou mason qu'i frème et qu'il imbaume!
D'si bons amis qu'ej laissios par ichi,
J'éros-t-i pu par là les rimplachi?
In n'trève pau à tout bout d'quiamp, dins l'monne,
D'geins qui n'ont quair in vous eq vou personne;
Combien ont l'air d'ess maingi d'amitchi,
Qu'in s'imbrachant i s'mourdreint voulintchi,

Qui n'ess résout't à vous reinne ein service,
Q'quand il y trèv't eux-même' ein bénéfice.
Et brairaient moins p't-tête à vou interr'meint,
Q'si vous voyeint fouaire ein bieu héritt'meint.
— Et m'Picardie oussi ! à l'veill' d'el perde,
Jamoua sin ciel n'm'avot siané si doux,
S'n'air oussi pur, sin souleil si superbe,
Ni miux sinti' l'boune oudeur ed ses bous !
L'absence est bien ech meilleur thermoumète :
Pour mesurer ech dégré d'amitchi
Qu'in a pour ch'tot, ch'l'indrot qui l'a vu naite,
I feut qu'in fuche à l'veille d'el quitchi.
Coume einn' voulée ed perdrix qu'in pourcache,
Qu'in éparveude à plaisi sus ch'terrot,
Ont cair à r'v'nir à l'breine à l'même plache,
Ess z'homme' oussi s'plais-te dins leu indrot.
Ch'pus ferme i seint s'amoullir sin courage
Quand pour jamoua feut quitchi sin village.
Gn'y-a j'enn sais quo qu'in n'sérot expliqui
Qui vous attire ou l'oume ed vou clouqui ;
In vain l'z'affouaire' ou l'sort i vous n'n'éloine :
Ein doux souv'nir d'ech couté vous ramoine.
Ch'est là qu'in compte erv'nir ein bieu mantcheu,
Si sin souhait, sin rève i s'réalise.
Tel qui s'in va n'impourtant q'sin coutcheu
Espère y r'v'nir et bâtir ein catcheu.
Qui n'fouat d'chés rève' à la portée ed toute,

Chuivant s'n'ourgueil, ch'dégré d'ess n'aimbition,
Sin caractère ou s'n'imagination?
Ech bonheur-là vous désinnuie in route,
Et veut souveint miux qu'echtid qu'in préteind,
Qu'ed jour in jour toutt' sa vie in atteind,
Et n'vourot pouant, s'in l'l'avot, ch'ma' qu'i coûte.
Que d'aimbitieux ont cru r'v'nir général,
Aimbassadeur, in partant d'leu village,
Et qui sont r'v'nus d'ein piteux équipage,
Ou qui sont morts quidpart à l'houpital;
Qu'il espéreint sur eux einn' crox superbe,
Et qu'in n'vot pus leux fosses padsous ch'l'herbe.
L'houmme apris s'mort destiné à l'oubli
Vourot speindant coire qu'in peinse à li.
In peinse à l'ein l'espace d'einn' journée,
A l'eute ein mos, à chti-chi eine année;
A d'eute' el monne i peinse pus longtemps.
S'souvara-t-on, ou bout d'cheint miyons d'ans,
Quand i n's'ront pus dins les airs qu'ed z'atomes,
S'souvara-t-on pusse ed tous nous grands hommes
D'chés conquérants, et pis d'leux bieux tombeux,
Qu'ed leux souldats maingis par chés courbeux?
El temps nivelle ess z'homme', ess z'égalise,
Dins l'même oubli pour jamoua s'z'éternise;
Mais d'nous actions el bon Dghu s'souvara,
S'lon nou mérite i nous récompeins'ra.
A l'bien servir heureux qui met tout s'scieinche,

Et qui n'a rien ed troup lourd sus l'conscieinche,
Ed cas peindabe el jour ed sin juj'meint;
Qu'in s'in allant i n'laisse par-d'rière
A sin souv'nir personne pour tuer l'pierre,
Qu'ouyu d'eine crox, d'ein riche monumeint,
Laisse ed z'amis attristés sincèr'meint,
Eq pour sin r'pous n'sont pau quiens d'einn' prière.
Ch'viux paysan, sin bounet d'sous sin bras,
Sur ses deux j'noux pour vous priant tout bas,
Veut miux pou' ch'mort qu'ess savant à lourgnette,
Qu'in chifflottant et sin capieu sus s'tète,
Cherche sus ch'marbre à déchiffrer vou nom,
Ecrit dins l'temps par ein artisse in r'nom.
Cha veut bien l'poine ed courir apris l'gloire,
D'ess mette à m'sure el chervelle à l'invers,
A fabriqui ed pusse ou moins bons vers,
Pour figurer ein moumeint dins l'histoire,
Ed sin vivant d'ess tourmeinter si fort
Pour qu'in erparle ed nous quand nous s'rons mort'.
Quand d'nous taleints in conserv'rot l'mémoire,
Qu'éternell'meint l'monne i s'occupp'rot d'nous,
Q'coume ed z'erlique' in s'disput'rot nous z'ous,
Einn' fos défunts, cha rimplit-i ses poches ?
Veut miux paroite edvant l'bon Dghu sins r'proches
Eq d'ète grand edvant l'postérité :
Chi q'ch'est d'la gloire ou prix d'l'éternité !

Ech qui m'érot couté bien davantage
Q'd'imbandonner m'boutique et min village,
Oussi glourieux q'fier ed vou amitchi,
Cher Président, ché s'rot'té d'vous quitchi.

Vraignes, 10 juin 1858.

XXIII

SUR LE BONHEUR.

L'bonheur eq l'houmme i cherche in vain sus s'route
Est à ses pieds qui l'ravise passer;
Gn'a qu'à s'boissier pou' l'preinne et l'ramasser;
L'Bon Dghu l'l'a mis à la pourtée ed toute,
D'echtid qui n'a qu'ess b'zache et sin coutcheu,
Coume d'echtid qui poussède ein catcheu.
In n'a pau b'soin d'ètt' nobe et ni bel homme,
Ni d'ète ech moîte ed Paris ou bien d'Rome :
N'feut q'croire à Dghu, et, sans troup d'aimbition,
Ess conteinter chaquein dins s'pousition.

Coume el boutaille ed sav'lon si brillante
Eq chés infants font d'eine écaille ed nox,
Q'sitout qu'in l'preind s'écrase dins les dogts
D'ech tchout gamin qu'ess bell' couleur all' teinte:
Ch'bonhenr qu'in rève et qu'in admire ed lon,

A forche ed ma', ed ruse et pis d'patieinche,
Quand in gn'y-arrive et qu'in crot l't'nir dins s'mainche,
S'évanouit coume einn' bulle ed sav'lon.
N'importe! in cherche et d'sire ess vie intchère,
Malgri taint d'chute' avuc el même ardeur;
Jusqu'à qu'in quiet sin nez dins l'chimintchère,
In quieurt apris ech préteindu bonheur.
Pour ète héreux chti-chi manque d'einn' plache,
Chell'-là d'einn' robe, eine eute d'ein coutron,
L'lal' d'ein tchout quiamp et pis d'ein tchout vaq'ron;
Ein eute a d'troup d'ess femme qui l'mourgache,
Chti-lale ess ploint qu'el sienne a' l'tcheint serré;
Ech l'infant d'cair i vourot pourter chape,
Ech desservant aspire ète curé,
Ch'curé évêque, et pis ch'l'évêque pape.
D'puis ch'tchout pourqui jusqu'à ch'grous pouteintat,
Personne i n'est satisfouat d'ess n'état.
N'nous mettrons-nous jamoua dins nous caboche
Eq ni souhaits ni d'sirs n'implit't ess poche,
Et qu'in d'sir'rot toute eine éternité
D'vant q'cha rapporte el prix d'ein tchout pâté;
Qu'echtid qu'in d'sire el plache et l'avaintage,
Mal satisfouat oussi ed sin partage,
Est jaloux d'nous pit-ète ed sin couté.

Cheux qu'il ont fouat chés coulonnes si heutes,
Dréchi chés rue' et bâti chés palais,

Injoulivé Paris d'gardins anglais,
N'ont-t'i pau pris bien du ma' pour ess z'eutes?
Sins s'inquiéter ed mourtchi ni d'manchon,
Combien q'tout cha a pu coûter d'fachon,
Ni s'imbrouilli d'ech banqui qui finance,
Ch'peuve ouvrier sans poine et sins tourmeints,
N'jouit-t-i pouant coume eux d'chés mounumeints?
Jou q'nous n'avons pau l'même jouissance
Outant d'plaisi q'Monsieur l'duc ed Vicence?
Jou qu'outant q'li nous n's'amusons pas tant
Quand nous allons nous proumm'ner sus s'n'étang,
Dins sin bieu parc, perchi d'belles allées,
Qui vous s'feufil't inter deux bous d'scinteurs?
Apris avoir couru dins chés vallées,
In larissant i grimp't à chés heuteurs,
Pour erdécheinne apris des tournicages,
Bien des zigzags, ou fond d'chés marécages,
Où ch'bieu catcheu d'chés nobes Coulaincourt
Ses pieds dins ch'ieu, ess drèche pad'vant l'cour.
Ch'peuv' curieux qui va vir chés merveilles,
N'd'sire errien tant q'd'enn n'avoir des pareilles,
Quand il y va à m'sure fouare ein tour;
Mais s'i savot combien qu'est granne ess poine,
Ch'ma' qu'il a l'riche à gouverner sin bieu,
D'ess belle plache i s'rot pus si in poine,
I r'mercierot l'bon Dghu d'n'avoir errien,
D'enn pau avoir à ses trousse' ed servantes,

D'garde' et d'valets, d'erchuveux, d'gouvernantes,
Enn s'inteindant souveint qu'à l'trampiler,
A rire ed li, et quitfos à l'vouler.

Taindis qu'in vot el pus peuv' d'ech village,
Dainser dins ch'bal dins l'pus bel équipage,
Jusqu'à minuit s'mère a-t-elle du plait
D't'nir sus ses j'noux ess n'attirail complet,
Ech paraplu, ch'capieu, ch'charle et ch'mantt'let!
A-t-elle el temps ed carculer ch'l'étoffe,
Qu'il a foulu pour habilli ch'grous moffe!
In soignant s'fille alle a l'temps d'réfléchir
Qu'i gn'in fourot béqueup pou' l'l'inrichir.
D'sin temps, à l'fête, edsus ch'planqui d'chés vaques,
Mitan d'chés rue', à chabouts, dins chés flaques,
Avuc einn' robe ed cheint sous pou' s'nipper,
Ein tchout bounet qui q'meinchot à s'friper,
All' seutot d'aise, ed conteintt'meint et d'joie :
S'fille rit-elle outant d'sous s'z'habits d'soie?

Apris quitfos s'ète douné des queus,
Chés peuv' qui n'ont qu'ein tchout lit pour à deux,
Sont bien fourchis, tout in s'fasant l'grimache,
In mousaquiant, dins ch'lit d'ess fouaire einn'plache.
El raj' dins l'cair, l'coulère écrit' sus s'fache,
Que d'geins mariés ess couch'te grands enn'mis,
Et qui s'eyèv't el leinn'main bons amis!

Yeu qu'ech richard qui laisse in Picardie
S'femme avu l'quelle i n'sérot pus courder,
Pour s'in aller mouser in Normandie,
Est pus longtemps q'nous à s'raccoumouder.

Quand in ervient dins l'éoût tout à nage
Et qu'in reintrant i feut d'padsus s'n'ouvrage,
Sins ein fétu d'litchère edsous sin vieu,
S'seuver dins l'grange et manévrer ech fieu,
Q'chés vaque'i guell't et q'chés g'veux i hénitent,
Et pis q'vou femme et ch'temps vous contraritent,
Q'cha tombe ein jour avu cha q'sans sujit,
Qu'in est sans cair, triste et découragi,
Manquiant d'courage et meu coume gadriche,
Oh! dins ch'moumeint in vourot ète riche,
Et sans ertour in canj'rot voulintchi
Tout s'boitaclan conte ed z'outchus d'reintchi.
Mais chés ouvrage' el pus pressés i passent;
L'éoût fini, chés longues nuts rapassent;
A ses z'infants à l'veille rassemblés,
Contant quid fave ou lisant quid histoire,
D'vant l'étonn'meint ed sin jonne ouditoire,
In oubli' ch'ma' qu'in a yeu dins chés blés.

Nous n'avons guère ed lard edsus nous côtes,
Pour tout poutage os n'avons q'des carottes,
Des poume' ed terre et des soupe' à poiret,

Et, par extrà, ein tchout mourcheu d'goiret;
Mais s'in reinconte einn' tave bien servie,
— Et qui n'a pouant ch'hasard-là dins sa vie? —
In fouat seuter chés miotte' edqu'à ch'planqui;
Jamoua ch'bon r'pas enn sorte d'ess mémoire;
Dix ans apris, d'aise in us'rot oucoire,
In gn'y-erpeinsant, ses dogts à s'z'erléqui :
Ein viux souldat n'est pau pus fier d'ess gloire.
Pour li r'chiner, chtid qui mainge ein poulet,
Ein bon guell'ton sur li fouat-t-i ch'l'effet?
Coume chaque abe et coume chaque plante,
Ont einn' casée, eine ch'nill' différente,
Gn'a pau d'état sans tchouts désagrémeints.
Chaque bétail il a s'vermaine et s'puche,
Et s'pousition, oussi elvé' qu'all' fuche,
Alle a toujours ses poine' et ses tourmeints.
In est jaloux d'ech reintchi qui s'proumoine,
Qui fouat l'dimainche et tous chés jours d'el s'moine,
Q'boire et maingi est l'granne oucupation :
Chtid qui n'a pouant ed tourmeints véritabes,
Qu'el sort li tourne et l'sert à discrétion,
Sait s'in fourgi dins s'n'imagination,
Qui sont pau moins pour li insupportabes;
Malgri sin bien et s'belle pousition,
S'crot pusse à ploine eq chés vrais misérabes,
Et coume ech peuve i counot l'affliction.
N'n'inteind-on ein d'chés héreux-là qui diche :

Passe fourteine ! ess sus déjà troup riche !!
A chés richards l'bon Dghu pour punition
Donne l'ourgueil, l'innui et l'aimbition.
Toute il a s'crox à pourter dins ch'bas monne,
Chés bieux habits dont ch'peuve est si jaloux,
Chés diamants qui r'couver't einn' couronne,
Muchent souveint bien des tourmeints padsous !
Qu'importe ech bien si nou houneur est seuve !
Ch'riche edsus l'terre i pâtit coume ech peuve,
Et d'vant l'bon Dghu il est sus l'mêmm' pied q'nous.
Yoù qu'in dévrot viser et mette ess scieinche,
Ch'est d'ète in paix toujours avu s'conscieinche :
Edsous ch'l'abri ein houme i put braver
Tous chés guignons qui put't el l'-iarriver.

Vraignes, 1er octobre 1858.

XXIV

SUR LE MATÉRIALISME.

DÉDIÉE A M. A. BREUIL...

Quand in est mort, tout est fini pour l'homme,
Bons et méchants, coume des vrais amis,
Éreint-t-i' 'té d'leu vivant grands enn'mis,
Dins l'chimintchère i dort't el même somme.
V'là bien l'croyance ed béqueup d'laboureux,
Et ch'l'erligion n'les reind pas troup héreux.
Quand cha s'rot vrai eq nous n'éreins pas d'âme,
Qu'i gn'érot pouant d'paradis ni d'infer,
Q'sans s'exposer in pourrot ête infâme,
Narguier l'bon Dghu et rire ed Luchifer,
Ech l'ivroinerie, el vol et l'adultère
Et s'z'outes vice' et chés défeuts q'chaquein

A pusse ou moins edsous sin casaquin,
Enn s'reint-t-i pouant assez punis sus l'terre ?
Quand el bon Dghu d'padsur et par surcro'
N'afflij'rot l'homme à s'mort d'eine eute cro',
Gn'a-t-i quid part ein quertchein pusse à ploine,
Pus malhéreux sus l'terre qu'ein ivroine ?
I n'sérot pouant passer d'vant ein bouchon,
Sans s's'y-arrêter pour y goûter l'boichon,
Et d'goutte in goutte, einn' fos l'nez dins l'boutaille,
S'in voulot l'croire, il épuch'rot l'futaille,
Et tout ch'liquide, ouyu d'el l'accoisier,
N'fouat qu'ougmeinter ch'fu qu'il a dins l'gosier,
Coume d'el l'huile, à l'plache d'el détoinne,
Ranime ech fu et l'i-erdonne ed l'aloine.
Ch'vin sus ch'buveux ch'est d'l'huile edsus ch'brasier,
Tant pusse i bot, tant pusse i vourot boire ;
Ein marchand d'vin, in guise d'intounoire,
Ess servirot dix ans d'ess n'avaloire,
Qu'i n'varot pau à bout d'el rassasier.
Inveint'rot-t-on ein pus rude supplice ?
Brûler d'einn' so qu'errien n'put dessapir,
Apris l'boichon toujours teinne et sapir,
In l'meudissant s'imbandouner ou vice,
Qui dot ein jour li servir ed poison,
Tout sacrifier à s'passion pour el goutte,
Et pou' l'nourrir veinne et fouaire argeint d'toute,
Brader s'z'habits, abrutir ess raison,

Coume ein truand négligi tout s'n'ouvrage,
Et, pou' ch'bouquet, fouaire mouvais ménage.
S'rot-t-i pus mal in infer qu'à s'mason ?

Combien q'ch'est bieu pour ein père estimabe
Quand l'maladie all' vient el l'avertir,
Ed dispouser ess n'âme pour partir,
D'vir à sin lit s'famille inconsoulabe,
In brayant d'bon, s'infourmer q'meint qu'i va,
Et d'ess savoir ergretté si s'in va !
A ch'ribouteux personne i n'fouat pus fête,
'xepté pourtant, s'i l'paie, ech cabartchi,
Par intérêt pusse eq par amitchi ;
S'femme et s'z'infants qu'il erruaine et maltraite,
I préfér'reint à sin vilain musieu
L'vir les pieds d'vant partir dins sin lusieu,
S'i' n'aveint peur d'querqui troup leu conscieinche.
Sitout inl'vé, s'i croyeint qu'i n'n'ervieinche,
El pus grand nombre, et sans ein troup grand r'mord',
Yu d'el l'i-ouvère, à l'porte i mettr'eint l'guille.
Ech gairgatchi qui bot ch'pain d'ess famille,
Coume ein couchon n'fouat du bien qu'apris s'mort.

In atteindant les galère' ou l'poteince,
Ch'vouleux sus l'terre oussi fouat s'péniteince,
Et quand i s'couche i n'est jamoua certain
D'dourmir tranquille edqu'à l'leinmmain matin.

Sin soumeil mèmm' n'est pau exeimpt d'alermes,
Et combien d'fos qu'i s'réveille in surseut,
Croyant inteinne einn' brigade ed geindermes,
Cerner s'mason pour el preinne d'asseut.
Ou moindre bruit sus s'paillasse i terseute ;
Ein iève ou gìte, acoutant v'nir el meute,
Est pus tranquille eq dins l'sienne ein vouleu'.
Nous l'l'avons vu, épouvaintant l'Santerre,
I gn'a ein an ech malhéreux Elmaire ;
Ed bout in bout, traqui tout coume ein leu,
Malgri s'n'eudace, ess n'adrèche et ses ruses,
A s'déloyi et fourchi chés séruses,
Nous l'l'avons vu, intravé coume ein vieu.
Sur sin terrot, d'vant sin village in fète,
Héreux d'el vir d'sous ch'coup'ret d'ech bourrieu,
A la justice infin livrer ess tète !
Li f'rot-t-on grâce ed l'infer apris s'mort,
Qu'i gn'érot guère ed geins jaloux d'sin sort.

Ed l'adultère el monne est ploin d'victimes ;
Action d'Judas, ed préteindus amis
Qui n'sont dins l'fond eq des lâches enn'mis,
Alle est la queuse ed quasi tous chés crimes.
Qu'ed geins qui, l'veille, à cheint 'ius d'ess s'y-atteinne,
Ont vu l'l'einn'main ch'malheur-là les surpreinne,
Qui s'sont couchis confiants et bienhéreux
Et qui s'sont l'vés à jamoua malhéreux !

A tel affront qui n'préfer'rot qu'in l'tuche !
Mais ch'l'ouffeinsé, si malhéreux qu'i fuche,
N'canj'rot pau d'plache avu ess z'ouffeinsieux ;
D'vant l'monne et Dghu i n'in s'rot ou rasseux.
Pris ein à ein, chés geins n'veutent pau l'diabe ;
Mais l'peupe in grous a des bons sintimeints,
Et d'sin mépris l'pus proufond il accabe
Chés déhontés qui violent leux sermeints ;
In atteindant l'seintence du grand juge,
L'monne indigni, sans pitchi, sur eux s'purge.
Echtid qui sait mériter l'punition
Est pus honteux q'glourieux d'ess belle action.
L'houmme qu'in vient troubler dins sin moinage,
L'houmme confiant qui vot tout sin bonheur
Dégénérer d'ein queup in deshouneur,
Pardounn'ra-t-i à s'femme ein tel outrage ?
S'il est seinsibe, oublira-t-i ch'l'affront,
Ech ridicule imprimé sur sin front,
Qui l'forche, li qui n'a nui à personne,
A boissyi s'vue, à rougir edvant l'monne ?
Malgri s'bonté, s'n'indulgeince et s'doucheur,
I pourro-jou excuser tant d'noircheur,
Et pardouner à l'épouse infidèle
Qu'il adourot et n'voyot pus lon qu'elle,
D'avoir mis l'doute edsus l'paternité
D'ein peuve infant bien innoceint d'el feute,
Doutance pire eq la réalité,

Qui forche ein père imberlificouté
D'ernier sin sang ou d'aimer chtid d'ein eute ?
Et quand ech l'houmme, ignorant el dessein
Ed Dghu sur li, pardounn'rot coume ein saint,
S'rot-t-i poussibe à s'femme d'ête héreuse,
D'dourmir tranquille edsus ch'mat'las d'étroin
Ou sin peuve houmme i s'ertourne et pis s'ploint,
Et pourro-t-elle oubliyi ch'teindre amour,
L'douche amitchi, ch'l'estaime véritabe
Q'pour elle ess n'houmme il a yeu jusqu'à ch'jour
Qu'il a counu s'conduite impardounabe ?
Triste guignon et perte irréparabe,
Pour tous les deux bonheur perdu sans r'tour !
Pourquo, min Dghu, feut-t-i fouaire el culbute
Edvant savoir ech qu'in risque dins s'chute,
Q'l'houmme i n'counoiche el bien qu'il a perdu
Q'troup tard et quand i n'put l'li êtt' reindu ;
Qu'in n'seuche, hélas ! l'amertème du crime
Eq quand in n'n'est la queuse ou bien l'victime !
Coume avulé pa' ch'qu'i crot s'z'intérêts,
Ech débeuchi il avanche à ploins traits,
Il a bieu vir ech l'affreux précipice,
Ech casse-cou, où l'moine ech q'min du vice,
El diabe ou t'bout qui li teind d'vilains bras :
Einn fos su l'peinte i n'sérot r't'nir ses pas,
Et d'chute in chute i griboule edqu'in bas,
Et pour ses poine' el malhéreux reinconte

Où qu'i croyot truver l'aise et l'bonheur,
Q'd'ech qu'i gn'ertourne in juant ou deshouneur,
Eq des tourmeints, el déseśpoir et l'honte.

Chan q'l'houmme i s'rot l'pusse in poine ed goûter,
Huit jours s'reint d'troup pour bien l'in dégoûter
I n'a pau coire avalé l'ratatouille
Qu'edpuis longtemps il érot voulu t'nir,
Et q'sans miraque i n'peinsot pau l'l'oubt'nir,
Q'pou' d'zeutes plats s'gourmandise a' l'gatouille,
Et qu'i canj'rot, quitte à n'n'avoir d'l'ergret,
Quand i n'n'est rond, éinn' berlafe ed goiret
Pour el leinn'main einn' soupe ou jus d'andouille !
Feut dins la vie, i feut s'fouaire einn' raison ;
Chés d'sirs ed l'houmme i n'ont pau d'horizon.
Ouvrons les z'iux et q'chés malheurs des z'eutes,
Quand i n'n'est temps, nous préserv't ed leux feutes !

XXV

SUR LA CRINOLINE

DÉDIÉE A M. LEROY-MOREL,

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE PICARDIE.

S'il est permis à l'femme tout d'einn' v'nure,
A ch'l'efflanqui sans veinte et ni boyeux,
Pour ess douner ein tchout cose ed tournure,
D'ess fouaire einn' boche à l'oupposé d'Mayeux,
Edsus s'poitraine ed ramonch'ler ess q'mise
Afin d'parer ein tchout peu s'marchandise,
Toute i d'vreint-t-i s'chercler coumm' des tougneux,
Ou point q'jourd'hu eq padsous s'crinoulaine,
L'femme el pus belle a' n'a pus forme humaine :
Toute' i s'ersiann't, et ch'n'est pus qu'à ch'musieu,

Qu'in n'put cangi, qu'in ercounot ch'l'ézieu.
Grane' et tchoutaine' inseill't outant d'étoffe,
Ch'qu'in n'met pas d'sur in l'met outour d'ech moffe.

Il est lon ch'temps qu'i n'aveint q'deux coutrons,
Ein sur leu corps et l'eute sur chés haies,
Qu'ech n'étot coire assez souveint q'des braies ;
Fille' oujourd'hu les comptent par quart'rons,
Et ché n'est pouant à dix-huit sous l'douzaine,
Mais du cuitil ed crin d'gveu ou d'baloine,
Chuivant qu'el fille a d'l'ourgueil ou mòyen.
Telle qui n'a q'ses deux bras pour tout bien
Et qui vourot speindant chuire la mode
Dins sin coutron feufile ein viux bout d'corde,
Croyant bien fort, ou moyen d'chés viux traits
Par tant d'tournure ougmeinter ses attraits.
Chelle qui s'trève el miux sous chell' catoire,
Ch'est ch'l'affligi' d'quid cas redhibitoire,
Chelle qu'alle a, par exeimpe, el tourtcheu,
L'fesse à taillant coume el dous d'ein coutcheu,
Ou bien des guiame' arquie' à manche' ed veste,
Qui font si mal augurer ed tout l'reste,
Trève sin compte, el lalle, à bien muchi
D'sous l'crinoulaine ein corps si mal tourchi.
I gn'enn a coire eine assez forte baine
Qu'el mode arrainge et li sied joulimeint,
Ch'est q'sous ch'ballon, sans troup fort el l'éteinne,

Coume d'einn' boite, in pourot aisémeint,
D'ein cas pressé, y fourrer ess n'amaint,
Et q'quand in vit d'festrille et d'couterbaine,
Il est bon b'soin ed preinn' ses préqueutions
Pour bien muchi ses mouvaises actions.
Ech bieu grous coing si guiane qui nous teinte
N'veut pas pou' l'bouque el poire à pieu d'crapeud :
Ainsi souveint l'fille el pus z'appareinte,
Ch'paon qui terluit et s'estaime si heut,
Pou' l'bon motif enn veut pas pou' ch'peuvre homme,
Ch'haricoutchi, l'travailleuse écounome,
Qui n'a pau b'soin pour conv'nir à chés fiux
D'eute' ournemeints q'sin mérite et ses z'iux,
Ech j'enn sais quo répandu sus s'personne
Q'vers ech coutron il attire el maronne.
Chés seules z'erme' et l'art ed s'in servir
Q'toutes chés femme' i poussèd't à ravir,
Suffit't ou-d'là pour tourner bien des têtes,
Et l'l-i asseurer qui sait combien d'conquêtes.
Quand in n'érot qu'einn' robe ed quarantt' sous,
Ein tchout coutron edsus s'q'mise padsous,
Oux z'iux d'l'amour ech moudeste uniforme
D'eine bell' fille i fouat valoir el forme,
Et l'l'imbellit bien miux q'tous ses soyon'
N'ajout't ed grâce' à chell' grosse souillon
Qui crot d'ein crain réheuchi sin mérite
A chaque fos qu'alle a quid cose ed nu,

Dont ess n'oumoile est ploine coume ein u,
Et l'huche ou pain wuide ainsi q'leu marmite.
Triste plaisi ! ed mett' tout sin frusquin,
Tout chan qu'in gagne edsur el casaquin.
Ed s'ertranchi quidfos sus l'nourriture,
Pour déparer tant qu'in put la nature,
Pour ein mouchoir, einn' robe ou quid doudous,
D'padsus l'marchi s'mette ess z'eutt' femme' à dous,
Qui s'pardounn'reint pét-ête einn' grosse injure,
Mais s'pass'reint pouant einn' pus belle parure.
Ein-pouce ed terre i brouille deux amis
Et fort souveint in fouat des grands enn'mis :
D'l'amitchi d'femme a' tcheint à bien moins d'cose;
Ein nœud d'rubain mis d'eine eute fachon,
Pus coquett'meint edsus ch'l'éraille ed Rose
El l-i-a fouat perde ess compaigne Fanchon.
El paysanne à la grosse mourdguène,
El sans-souci qui s'habile sans gène,
Q'sans s'inquiéter s'il est laid ou bien bieu,
Met sin bounet coume ech mets min capieu,
Q'quand in li parle, enn sait qu'ouvère ess bouque,
Pis ses grands z'iux, et dont l'moum'selle ess mouque,
Mais qui sait bien, s'a' n'sait pas caq'tryi,
Et ni s'nipper, qui sait bien travailli,
Moissouner, batte et pis aller à l'herbe,
F'rot miux l'affouarr' d'ech peuve laboureux,
D'ein ménagi, et l'reind'rot pus z'héreux,

Qu'el belle dame, el feumelle superbe,
Qui sait parler à la mode et walser,
Arraingi s'tête et l'pourter coume einn' reine,
Et sus ch'marchi étaler s'crinoulaine,
— Jolis taleints, mais dont in put s'passer, —
Pis qui n'sait pouant, — taleint pus nécessaire, —
Queude et laver, écramer et ni traire.
Einn fos marié quo faire ed chés bounets,
D'chés robe' ed gaze et pis d'el crinoulaine,
D'tous chés chiffons pour elsquels in s'erruaine,
Si ch'n'est des loque' ou d'z'épante' à moinets.
Ein jour i vient eq, pus sage et moins crane,
Qu'ed chés drouill'rie' el fémelle alle est r'crane,
Et qu'all' trouq'rot tous ses bieux ouripieux
Tous s'z'affiquets pour einn' pouaire ed drapieux.
Vous avez bieu preinne el forme ed marmite,
Edvant qu'el mode ougmeinte vou mérite,
Tout l'soie ed Lyon et tout l'or du Pérou
N'diminûront vou nez s'il est troup grou',
Et ch'laid minos d'sous ch'capieu à voilette
Jure oussi bien eq pad'sous l'coulinette.
L'laide a bieu fouaire : ed sin vilain musieu
Tout l'art du monne enn put n'in fouaire ein bieu.
A s'crinoulaine erdounez du vouleime,
A s'robe oucoire ein peu pusse d'aimpleur :
L'femme padsous reste toujours el même,
Vous n'ougmeint'rez d'ein centime ess valeur.

Ch'est d'apris ch'mié qu'in estaime ech vassieu,
Chés bieux habits enn font pouant ch'bieu monsieu.
Pou' ch'bounet blanc einn' vie hounête et pure
Ché s'ra toujours el pus belle parure.

Vraignes, 13 Mars 1859.

XXVI

LA CAMPAGNE ET LA VILLE.

Chés pus capabe' i s'in vont d'ech village;
In perd el goût d'ech lait pis d'ech froumage;
L'rouillère ed toile enn nous va pus du tout :
A tous les jours feut l'jaquette ou ch'paltout,
Et chés dimainche', ein véritabe crane,
Enn sérot pus aller proum'ner sins canne,
Sins ses gross' mains, gonflée' ed manier ch'fien,
Dins des tchouts guiants ed filouselle ou d'pieu;
Ses deux grands pieds el'vés dins des galoches,
Ses pieds d'travers, ploins d'nids d'agache' et d'boches
Dins d'z'escairpins vernis, oussi étrots
Qui l'l'écrameul't et fressiettent les dogts,
Et li font fouaire el pus belle grimache
Tout chaque fos qu'i bouge ou cange ed plache,
Et l'forche'à dire in li-même à chaq' pas
Qu'i coûte quair à fouaire ed z'imbarras.

Mais ch'muscadin dins s'z'étroites queuchures,
Sans troup criyi indure ess z'écourchures :
L'douleur all' siane oussi douche eq du lait
Quand ech moutif qui l'l'ouccasionne i plaît.
Inteindez-vous jamoua l'coquette ess ploine
Eq sin courset i li cope l'haloine?

El teintation ed chés peuv' villageos
Ch'est l'bonne chère et ch'luxe ed chés bourgeos,
Ch'est d'vir des geins dins chés villes, d'ess' n'âge,
Qui sont sourtis tout mernus d'sin village,
Et n'étant pouant plus foncés q'li sus l'grec,
D'certains surtout pus digne' ed maingi d'l'herbe
Eq d'ess passer d'si bons mourcheux pa' l'bec,
Quasi tertous d'einn' pousition superbe,
Vivant d'leus reinte' et s'proum'nant tous les jours
El long d'el ville ou bien dins s'z'aleintours
D'ein équipage à fouaire honte à des princes; —
Eux dont l'z'erv'nus éteint dins l'temps si minces,
Et dont tout l'linge érot t'nu d'ein queuchon,
Quand i' s'reincont't avec li fache à fache,
Ch'préfet qui tcheint à fouaire houneur à s'plache,
A couté d'eux a l'air d'ein tchout guerchon.

Ech paysan qui vot tout ch'l'étalage,
I crot qu'in gn'est pus z'héreux q'dins ch'village,
Qu'in dort emmieux sus l'loine et dins d'bieux draps

Qu'edsus ch'l'étroin et sus des grous bourras.
Ed leu médaille in n'vot qu'el belle fache :
Ech laid couté, qui f'rot fouaire el grimache,
P't'ête erculer cheux qui s'déplait't ichi,
Ch'malin bourgeos a bien soin d'el muchi.
Bon appétit tcheint lieu ed bonne seuce ;
Quand il érot ein peu d'terre à ses dogts,
Avu du pain, quid pomme' ou bien des nox,
Du rameula, quitfos ein tchout piou d'deusse,
Ech laboureux s'ertorche voulintchi
Sus ch'l'herbe in fleur ombragie ed verdure,
Edvant ses z'iux l'admirabe nature.
Ch'tableu n'dot rien à s'salon d'ech reintchi,
Où nous bouquets n's'y voitent qu'in peinture ;
Où nous z'ézieux, si héreux dins nous bous,
I sont in cage, erqueux, troinant leus ailes,
Dépaysés, peinsifs et tout arbous.
Ess seintimeint d'trèfle blanc pis d'minette,
Ed foin arlé, d'ein quiamp d'fav'lote' in fleurs,
I veulent bien oussi chés pouts d'oudeurs.
Tous chés sav'lons, chés vinaigue' ed toilette
Qui coûtent tant à chés fins nez d'bourgeos,
Et qu'el bon Dghu, pour adouchir nos poines,
Ech ma' d'galère eq nous ons dins nous ploines,
Donne gratis à tous chés villageos.
Ech malhéreux qui n'a pus rien dins s'bourse
Quand il est viux ou qu'il est affligi,

Ed l'houpital, in ville, il a l'ersource.
Ch'viux paysan qui n'sérot pus bougi,
Ou t'bout d'sin queup, sins argeint ni famille,
N'est pas pour cha moins bien soigni qu'in ville,
Moins bien traité dins sin peuve teudion
Où d'saintes femme' ell' l'i-apport't à la file,
L'eine du pain, eine eute ein tchout bouillon,
L'lalle des draps, des mouchoirs ou des q'mises,
Chell'-chi du vin ou bien des friandises,
Si bien qu'ech peuve, in part li, et sans rien,
Est miux soigni ed chés bonn' tchotes anges,
Ed chés cairs d'or, pour li pourtant d'z'étranges,
Qu'i n's'rot d'les sienne' et s'il avot du bien.
Tel qui n'avot jamoua bu d'vin d'sa vie
Il est r'devabe et l'dot à s'maladie
D'sin régaler à l'porte du trépas,
Et sin dernier est sin meilleur erpas.

Pou' ch'laboureux quell' douche jouissance
A ses bétails ed douner el pitance,
Tous les matins d'aouir ses g'veux hennir,
Gratter du pied quand il ouvère ess porte,
Dins chés moumeints qu'i saitent qu'i va v'nir,
L'lieux appourter ed l'avoine et pis l'botte!
Qu'ed singerie' et d'tchoutins henniss'meints
Ed clignoutage', ed caresse' et d'grogn'meints
Quand in l'lieux verse ech l'avoine dins ch'baque,

Et qu'in est bien payi et bien héreux
Ed chés caresse' et d'chés soins qu'in preind d'eux!
Taindis qu'i painse et munote ses g'veux,
S'femme ed sérans all' donne el paille à s'vaque;
Et pour qu'i pousse et vieinche hardimeint bieu,
Dins sin bruvage all' casse ein u pou' ch'vieu;
Ed là all' quieurt à ch'couchon qui s'importe
En inteindant ess dame qui chabote,
Coume s'in l'tuot, qui crie et grimpe à l'porte,
Et qui r'doubelle ou brut d'l'anse d'ess sieu
Et n'tait ess gueule eq quand i n'n'a ploin ch'baque,
Ses deux pieds d'dins d'qu'à s'z'érailles qu'i maque.
Apris ch'couchon, l'bête el pus z'aragi'
El pus pressée à d'mander à maingi,
Ch'est ch'grous quien d'cour qui braille et qui erclame,
A grands queups d'gueule à déjéner à s'dame.
Ed leu pouillis chés couqs suyèv't el cour
D'leus batt'meints d'aile et d'leus coucouléjour.
S'pèce ed coucard, et bien meilleur' canteuse,
Assez souveint qu'a n'est bonne pondeuse
In inteindant chés coudiques canter,
Par l'amour-prope ess laissiant impourter,
Einn' poule oussi dins ch'pouillis s'égousille,
Brave chés couqs, piquie, et cante ou miux,
Tout coume in vot à m'sure einn' jonne fille,
Qu'à ses allure' in preindrot pour ein fiux,
Chiffler, canter, houpper, seuter chés haies,

In y laissiant des mourcheux ed ses braies,
Ess s'houspilli, s'juer avuc chés guerchons,
Qu'all' chuit in ploine et dins ch'bous, à queuchons,
Sans s'inquiéter s'alle est femelle ou marle,
Et si ch'est bieu ch'qu'all' fouat, et s'in n'in parle.
Tant q'toutt' la troupe a' n'est pau impaffée,
L'cour all' résonne ed hurlemeints pis d'cris,
D'longs aboyage' à déqueuchi Paris;
Mais pa' l'vertu j'enn sais pas troup d'quell' fée,
Ch'brut infernal qui devrot l'l'échouir,
Ech laboureux il a quair à l'l'ouir;
Défeint ch'chifflet d'Apoullon ou d'Orphée
N'érot pas seu si fort el réjouir.
A ch'pus bieu air, l'pus savante musique,
S'ceinsier préfère ech hi-han d'sin bourrique,
Chés cris pointus d'einn' baine ed couchons d'lait
A l'son d'einn' flute ou bien d'ein flageoulet.
Affouaire ed goût. Ch'est yoù q'l'amitchi s'boute,
Pou' ch'maigue ouret qui couche sus ch'fémier,
Outant q'pou' ch'riche, ech grous painchu d'fermier
Poisant deux cheints, gn'a du bonheur pour toute!
Ch'faseux d'muret, à r'tourner sin mourtchi,
Q'tout l'monne i sait qu'i gn'est pas troup à l'fête,
A bien moins d'ma' et bien moins d'cass'meints d'tête
Qu'à r'tourner s'n'or enn n'a quitfos ch'reintchi.
Ch'jonne varlet à l'tête d'ess' n'att'lage,
In cliquoutant qui reinte dins ch'village,

Ed guerbe' ed bled oussi heut q'nou clouqui
Edsur sin quair artistemeint querqui',
I n'est pas moins glourieux d'ess' n'équipage
D'ses cinq bons g'veux, d'ess n'adrèche à les m'ner,
Qu'ein général enn l'est d'chés longues files
D'braves souldats qui r'vientent dins nous villes,
Q'sans doute il est si benaise ed ram'ner,
Querquis d'lauriers, ed gloire et d'ernoumée.
Ech laboureux n'a pau ch'meilleur metchi :
A travailli si dur'meint l'long d'l'ennée,
L'moitchi du temps dins l'poussière ou ch'mourtchi,
S'i gagnot coire ess passabe journée,
I f'rot s'n'état ein peu pus voulintchi;
In n'in voirot pus tant d'serter ch'village,
Pour s'in aller dins chés ville' erniqui,
Teinter fourteine, et, s'i n'n'ont, el risqui.

Pour ein gamin ch'n'est pau einn' tchote ouvrage
Pou' ch'pus z'adlive et pis ch'pus z'afiqui
Ed quid état d'fouaire l'appreintissage,
Malaise ein peu pour ein viux saligout
Mal infilé, sans instinct et sans goût,
Mal amiteux, bertt'leux et tout mourmache,
Pendant vingt ans varloutcheu maladrot
Qui n'a pau seu einn'fos déroyi drot;
Mais ourgueilleux ed ses longues moustaches
Et fier d'savoir eq deux pis ein font tros,

I s'crot troup sage et troup bieu pou' s'n'indrot,
Et s'seuve in ville, où l'atteintent chés plaches,
Viux singe, appreine à fouaire des grimaches.

Pierre qui roule enn pousse pau d'mousset;
Qui tcheint du burre et vise à meilleur' seuce
Risque ed n'avoir pau toujours du pain set.
Si l'prédiction d'emm grand'mère a' n'est fausse,
Veut miux canter dins chés bourbe' et ch'fotchi
Qu'ed s'innuyi dins s'salle étant reintchi.

Vraignes, 1er Novembre 1859.

XXVII

SUR LA MORT.

Sitout q'quidzein i mert dins einn' mason
Tous chés pareints, in guise d'ouraison,
Font ein tapage, einn' vie épouvaintabe,
Et sur ein air, ein ton si lameintabe,
Qu'i vous tir'reint des lermes d'ein rouchi,
Eq q'Luchifer li-même in s'rot touchi,
S'i n'lisot pouant oussi bien dins l'conscieinche
Qu'echtid qui brait si heut pour qu'in l'inteinche
I n'érot warde ed sainglouter si fort
Si ses grands cris pouveint réveilli ch'mort.
Ech vrai chagrin agit pusse à la muette
Et n's'égousille à s'démanchi ess luette ;
Echtid qu'in vot si fort ess désouler
Est bien souveint ch'premier à s'consouler,
Et pus pressé à carculer ch'qu'i laisse
Q'pressé pou' ch'mort d'aller souner einn' laisse.

— S'in brait si fort él jour du trépass'meint,
Ch'est bien d'eine eute el jour ed l'interr'meint.
In érot peur eq chés geins d'sin village
S'in n's'in dounot et n'breiot d'sin pus heut,
Croicheint qu'ech mort n'est pau r'gretté béqueu,
Et ch'est à chtid qui f'ra l'pusse ed tapage.
Tels i faseint el pus triste moinage
Qu'à l'mort ed l'ein, l'eute i brait coume ein vieu.
Sins doute ech jour, pour ein homme seinsibe,
Pou' chtid qui seint, ch'est ein moumeint terribe ;
Feut y passer, hélas ! pour bien jugi
L'effet q'sur nous font ch'croq'mort et ch'clergi,
Et tout ou tard qui n'passe pau s'z'éprèves,
Qui vienment, hélas ! déraingi tous nous rèves !
Eq du cailleux sin cair érot l'dur'té
Qu'i crève à vir inl'ver ein fieu, einn' fille,
Ein père, einn' mère, ein membe d'ess famille,
Ein bon ami, quitfos pusse ergretté,
Qu'in n'ervoira eq dins l'éternité !
Coire in d'vrot jou s'priver d'chés cris d'seuvages,
D'tous chés grimache', ed tous chés z'églamages,
Coume in n'in vot s'batte et s'torde les bras,
Huqui ech mort et pis vouloir el chuire.
Du triste ou gai i gn'a souveint qu'ein pas,
L'magnière ed braire a' nous fouat quitfos rire.
Coume in a vu in chuivant ch'l'interr'meint
D'ess mère, einn' fille hurler amèremeint :

Maman ! maman ! pour vous z'infants qu'ell' perte !
Q'vou mort pour nous est einn' cruelle alerte,
Et n'n'érons-nous jamoua assez d'ergrets !
Vous nous faseins d'si bonn' soupe à poirets !...
I veut miux s'taire eq hurler el bêtise
El long d'el rue et jusqu'à dins ch'l'église.
Coume ech chagrin et pis coire ech l'esprit,
El conteintt'meint sur nou front i s'écrit,
Ed nou grimache' el monne i n'est pau dupe ;
Padsous nous lerme' il agvaine aisémeint
Si ch'est d'ech mort ou d'sin bien qu'in s'oucupe,
Si ch'est d'innui ou d'plaisi nou braimeint.
Pourquo feut-t-i eq q'meinchi dins l'tristesse
Et dins l'douleur, qu'el jour ed l'interr'meint,
Ech jour ed deil, finiche ourdinair'meint
Coume ein erpas d'boudinée ou d'kermesse,
Coume ein banquet et quidfos pus gaîment ?
Si ch'est einn' vève eq la mort alle a foua',
In s'érallant ed l'interr'meint d'ess n'homme,
Déjà l'bougresse enn dit pus qu'in l'assomme
Si du mariage alle ertâte jamoua ;
In elle all' seint s'résolution qu'alle hoche,
Et qu'ess proumesse est bien ou d'sus d'ess forche.
Qu'a' n'pourrot t'nir, et s'est ingagi' fort
In s'proumettant d'enn pas rimplachi ch'mort,
Et sous prétexe eq ch'est lourd el catoire,
Edsus s'z'épeule' all' gliche ess n'ahoutoire,

Et pis in guïse ed raquions ou bien d'gheux
Avu ses lerme' all' liche ses baindgheux,
D'sous s'z'habits noirs all' s'arrainge pour plaire
Et rit d'ein z'iu quand d'l'eute all' vourot braire !
In n'pourrot miux l'récomparer qu'à ch'bous
Qu'in met dins ch'fu tout vert et gourmant d'sève :
El bien à ploine et malhéreuse vève
All' brait par l'ein, et brûle par l'eutt' bout.
— In s'attablant in s'tcheint sur el réserve ;
Outour ed li du coin d'l'œil in oubserve,
Coume ech mineux tâte et sonde ech terrain ;
Ch'l'indifféreint a soin d'vant s'mette in train,
Ed raviser, tout in implissant s'painche,
S'i n'voira pouant pad'sous l'deil et l'chagrin
Perchi quidpart ein visage ed dimainche,
Quidzein coumm' li qu'à ch'pus triste interr'meint
Érot l'taleint d'truver ed l'agrémeint,
Ed défronchi ein musieu qui vient d'braire,
Erdouner l'vaque eq pour ein bon moumeint
Béqueup croyeint avoir laissyi' à traire.
Einn' fos sus l'peinte in vot ch'pus z'affligi.
Housser ses z'iux et pis s'mette à maingi
Quand ch'chide ou ch'vin écoffent leus z'érailles,
Eq troup souveint ess z'erpas d'funérailles,
Où toute i d'rot s'passer si décemmeint,
Sans faire ed brut et surtout fort trist'meint,
I dégénèr't et finit't in ripailles,

Où s'z'assistants, coume s'i fêteint ch'mort,
I boit't ou miux et crit't ed ḷeu pus fort.
Ch'est tout l'inverse eq quand in va à l'fête ;
In parte gai : in ervient in s't'nant l'tête ;
A l'interr'meint in s'y troîne abattu,
Déconfourté et pourtant basse ess crête,
Pis in rabsaine erv'leux et tout rêtu.
Nous avons vu ess y-aherde et s'y batte,
Houpper, canter, y fouaire el diabe à quatte ;
En s'érallant (ch'n'étot-t-i pouant du bieu ?)
Ch'pus pris pareint y perde sin capieu,
Qu'in a r'truvé el leinn'main dins chés flaques,
Où nous buveux s'éteint douné des claques.
Gn'a-t-i du seins d'si vite oublyi ch'mort,
Quand ech défeint nous inteindrot d'ess fosse,
Et quand ou nez nous peind ein pareil sort !
In iro s'ploine apris d'ess destinée :
L'bon Dghu nous reind l'tripe ed nou boudinée ;
Cha n'put manqui, qui maltraite ses viux,
Chtid eq ses morts i' l'mettent dins la joie,
I put compter d'n'ête pas traité miux,
Et que d'ess pièche in li reindra l'mounoie.

Quand el bon Dghu i nous dounn'rot l'pouvoir
Q'l'houmme est si loin ed mériter d'avoir,
Q'pour ein moumeint i nous dounn'rot l'puissance
A nous défeints ed reinne l'existence,

D'fouaire sourtir, oussi frais qu'ed z'ézieux,
In chair, in ous, chés morts ed leus luzieux,
'xepté ch'l'infant dont l'perte est si amère,
Pour sin poupa et pour ess peuve mère,
Dins l'chimintchère' einn' fos qu'i sont plachi'
I n'sont pas drus cheux qu'in irot r'cherchi.
Ein charlatan ein jour vient annonchi
A tous chés geins ébahis d'ein village,
Eq pa' l'moyen d'chés goublins pis d'chés sorts
Il est parv'nu à fouaire erv'nir chés morts,
Et qu'el leinn'main i va s'mette à l'ouvrage,
Sans q'cha lieux coûte ed temps ni d'picaillons,
A réveilli jusqu'à leus viux tayons,
D'puis si longtemps dourmant dins l'chimintchère
Et d'si bon somme, edsous cinq, six pieds d'terre,
Qui vont truver el monne bien cangi,
Qu'i s'dit in d'dins, el vice proupagi,
S'z'infants, chés moîte' et chés père' outragi'.
A chell' nouvelle, ou yu d'mette ou pus vite
Du bous dins ch'fu et ch'mourcheu dins l'marmite
Pour récouffer et r'tourchi chés défeint'
Qui d'vreint sans doute avoir bien frod pis faim,
D'puis si longtemps qu'i sont couchis dins l'tombe,
J'rougis d'el dire, hélas ! el pus grand nombe
Sont pus pressés, ou yu d'el l'ermercier,
S'z'ingrats qu'i sont, d'traiter avu s'sourcier
Pour qu'i s'invoiche et les laisse trainquilles,

Et n'vieinche pouant ougmeinter leus familles.
— Chés morts qu'in ploint voureint-t-i erq'meinchi?
Et voureint-t-i, si bien qu'i sont ou l'omme,
R'v'nir ess routir à s'souleil d'ech bas monne,
R'preinne ech boulet qu'ichi troîne chaque homme?
In érot bell' d'erq'meinchi eq béqueup
Ess conteint'reint d'avoir fouat ch'q'min ein queup
Et n'éreint pus, j'm'imageaine, el courage
Ed rinterpreinne ein si triste voyage,
Qu'ech pus z'héreux, ech pus favorisé,
Ch'miux partagi i trève malaisé,
Et qui n'finit pas toujours sins naufrage.
L'plage où chés saints aborde' in Paradis
Alle est jonquie et couverte ed débris.
Ch'qu'in d'vrot d'sirer tertous peindant sa vie
Ch'n'est pau ch'qu'el monne il a l'pusse d'invie,
Ch'n'est pau d'l'argeint : ech peuve avu s'n'état
Vit si héreux qu'ech riche pouteintat;
S'in d'vrot d'sirer, ch'n'est pau non pus d'la gloire :
El drogue-là n'ess veind pau bon marchi;
Pour vir sin nom figurer dins l'Histoire,
Avu l'génie, i feut coire piochi.
Ein jour i vient q'd'el pus grane ernoumée,
D'chés pus glourieux et pus fameux guerriers,
I n'reste pus einn'felle ed leus lauriers,
Q'd'ein si grand fu i n'reste pus d'fémée!
Dins cheint mille ans, dins cheint mille ans d'ichi,

D'César ou d'mi l'quel s'ra pus z'avanchi?
Qu'ed mounumeints in marbe, in pierre, in briques,
D'sur d'fameux morts par l'ourgueil éheuchis
Q'coume el crox d'bous d'leus peuves doumestiques,
Sont in poussière ou d'sous l'herbe muchis!
Ch'qui veut bien miux pour nous qu'el gloire et l'scieinche,
Ch'est d'ête in paix toujours avu s'conscieinche.
Ch'l'héreux quertchein qui poussède ech trésor
I vot sins peur, sins counoîte l'ermord',
Dewidghi s'vie et s'avanchi la mort.

Vraignes, 10 Janvier 1860.

XXVIII

SUR LE SUICIDE.

DÉDIÉE A M. ROSSIGNOL.

Mon Dghu Seingneur, q'la vie alle est jou lourde!
Conte el malheur in a bieu fouaire el fort,
Oux cris d'el chair fouaire l'éraille sourde :
In s'preind quidfos à s'souhaiter la mort:
Mais q'tout d'ein queup dins ch'village alle arrive
Et q'dur et ferme all' tape sur chés fiux
Et sur chés fille', ess z'infants ou chés viux,
Chtid qu'il l'huquiot et s'croyot ercran d'vive,
Bien lon d'aller sur elle el rad'vanchi,
Gratte ess' n'éraille et s'tcheint sur el qui vive;
Ouyu d'aller s'étampir dins s'n'andoin,
D'n'in pas bougi pusse qu'el pierre ed Doingt,

Tout coume einn' felle ed peur in l'vot hochi,
Et ch'pus z'in poine ed li douner d'l'ouvrage,
Quand i l'vot v'nir seint fonne sin courage,
Et dins s'n'effroi enn sait éyoù s'muchi.

Pourtant à m'sure ein malhéreux s'décide
A seuter l'pas et cherche dins l'suicide
La fin d'ein ma' qu'i n'sérot supporter,
D'quid grands chagrins qu'i n'sérot surmonter,
Quidfos pour rien, pour einn' loque ed femelle,
Qui n'veut pas ch'plomb qui sert à s'tuer pour elle.
In fait d'amour pour ess brûler l'chervelle
Gn'a qu'ein jogneux qui n'sérot s'habituer
A l'manigance infernale ed chés femmes
Et n'trève pouant, pour s'abriter d'leus trames,
D'leus trahisons, d'eutes moyens q'd'ess tuer.
Peuve insensé ! atteinds, d'z'eutes éprèves,
T'fourch'ront bientout à t'défouaire ed tes rêves,
Ed l'oupinion q't'avos sus l'proubité,
Edsur l'hounneur et sus l'fidélité,
L'première ahure ett fâche et t'décourage,
Chés grands flouts d'lerme' à passer à la nage,
Tous s'z'affligis q'tu rinconte' edsus ch'q'min,
Et l'lourde crox qu'i feut pourter d'einn' main,
Taindis qu'ed l'eute i feut s'fouaire ein passage,
S'froyi einn' voie à travers tous chés leux,
Ech tas d'fripons, d'happe-chair et d'vouleux

Ett font si peur eq' t'ernonche' au voyage,
Et dins la mort introîné par lâch'té,
Peuve poltron, cherche' el tranquillité.

Si d'sespérée eq nou affouaire all' fuche,
L'l'est-elle assez jamoua pour qu'in s'détruche ?
A la voulème ed nous tribulations
L'bon Dghu mesure el pods d'satisfaction.
Tel eq sur li tout l'monne i s'apitoie
Qu'il est héreux in li-même et ploin d'joie ;
Apris du ma' et toutt' sorte ed tourmeints,
Pou' ch'malhéreux vientent chés conteintt'meints ;
Apris l'hiver marmousu et si triste,
L'bonne saison vient nous reinne visite.
Hélas ! qu'ed geins lapidés par el sort
Ont yeu l'idée ed cherchi dins la mort
L'erpous, l'bonheur q'lieux z'erfusa la vie,
Qui sont héreux oujourd'hu d'exister,
Et bien conteints d'avoir seu résister,
D'avoir t'nu tête à l'malhéreuse invie !
Savons-nous bien chan q'nous voulons souveint ?
Nou esprit cange et tourne coume ech veint ;
Tel ou matin s'déplaisot sur la terre
Et s's'rot coupé el gasiou voulintchi,
Qu'ou nut ch'quertchein, héreux coume ein reintchi,
Appréheind'rot d'ess perchi ein queutère.
D'eine heure à l'eute ou du jour ou l'einn'main

Ech temps i nous apporte ein grand canj'meint.
Jean qu'el misère a poussé à s'détruire,
Enn s'rot pas mort si misérabelmeint
S'il avot seu pourter s'crox patiemmeint.
Bien bel exeimpe et prope à nous instruire,
A nous garder ed troup d'découraj'meint !
I n'étot pouant ed six s'moines dins l'terre,
Où l'l'aveint mis quid z'amis, sins curé,
Dins ein tchout cuin, peuve et désespéré,
Quand el nouvelle arrive d'Angleterre
Qu'ein onque à Jean, parti à pied déqueu
V'not d'li laissyi du bien et pis béqueu,
Ouquel notre homme érot rud'meint fouat fête,
S'i n's'étot pouant bett'meint fouat seuter l'tête.
— Et l'sang boulant qui n'a pu suppourter
Qu'eine cute femme all' vieinche el supplanter,
Qui n'a pu vive ou mitan d'el débeuche,
S'laissyi inl'ver sin lard edsous sin peuche,
A l'plache ed braire et d'cryi hors d'raison,
Dins s'n'abatt'meint ed preinne du poison,
Erot miux fouat ed preinne du courage,
Malgri ch'tahu, pour continuer l'voyage.
Q'm'importe ech temps, l'ercrandisseur, et l'goût !
L'homme est fourchi d'continuer d'qu'ou d'bout.
Edvant t'résoude à défouaire ech l'ouvrage
Eq Dghu nous prête et dont in n'a q'l'usage,
Ed tes z'infants tu n'as pas vu l'av'nir,

Q'leus onque' et tante', ercrans bientout d'les t'nir,
Ess rinvoiront ed Caïphe à Pilate,
Jusqu'ou moumeint qu'eine indaine marate,
Qui mirot t'plache, all' t'éra rimplachi'
Et mett'ra s'gloire à tourmeinter t'nichi',
Peuves infants qu'all' battra coume plate.
Ah ! si d'ech temps où sins doute est plachi'
Chell' peuve mère, all' vot ch'qui s'passe ichi,
Qu'all' d'vro souffrir et bien r'gretter ch'queup d'tête
Qui met s'z'infants, ses peuves innouceints
Interr les mains d'einn' si mouvaise bête,
Eq jour et nut les tourture ed tous seins !
Infer ! démon ! pour tourmeinter einn' mère
Exist'-t-i coire einn' poine pus amère !
Vir ess z'infants, qu'e' n'voyot pus lon qu'eux,
Par ess n'enn'mie émourm'lés, broyis d'queups,
Ses tchouts pat'lous qu'einn' méchante alle épeute,
Ess' z'inteinn' braire et les vir tant souffrir,
Et, sins qu'all' puche in rien les secourir,
Vir leu misère et dire eq ch'est d'ess feute !!
Quand el suicide enn s'rot pau défeindu
Par el raison, echtid qu'el mort-là teinte,
Rien qu'ess pudeur d'vrot l'arrêter sus l'peinte.
Gn'a t-i pus laid ou monne qu'ein peindu ?
Ses z'iux gonflés, ploins d'sang coulant sus s'fache,
S'langue qu'all peind li font fouaire einn' grimache,
Eq quand in l'vot, ed pierre s'rot-t-on foua'.

All' forche à braire, et qu'in n'oubli' jamoua
Et ch'bounet blanc qu'in r'tire d'el rivière
Par ses deux guiame' avu ein long ratcheu,
Qu'in jette flaque ! et tout bedin berdgheu,
Coume ein vieu mort, qu'in couvère ed litchère,
Pis, quand l'justice arrive et qu'all' l'erclame,
Qu'in vous l'débille, el peuche et qu'in l'l'étame
D'vant des curieux groussiers et sans pudeur,
Des mal-appris sans respect pou' l'malheur,
Qui rit't ed vir ainsi chell' peuve femme,
D'vir sin bieu corps qu'all' t'not si bien muchi,
Qu'ed sin vivant i n'ouseint approuchi,
Ed tout ch'village, hier el pus superbe,
Jourd'hu tout nu, ploin d'bourbe et là dins ch'l'herbe!

Quell' triste image i laissent-t-i d'leus traits,
Chés malhéreux bien à ploine qui s'tutent,
A leus amis quand i s'les rameintutent
Et tach't in eux d'erfouaire leus pourtraits !
Ouyu qu'el mort naturelle et tranquille,
Edsur sin lit, ou mitan d'ess famille,
N'inlaidit pouant chés moirants ploins d'espoir,
Qui quit't ech monne in vous disant : A r'voir !
Et q'leus amis sins peur et sins r'pugnance
Si voulintchi s'arrêt't à leu souv'nance.
S'est-on d'maindé, d'vant s'croire malhéreux,
Si nous ons 'té créés pour ête héreux,

S'i gn'a moyen d'conteinter nous caprices,
D'alimeinter, d'satisfouaire tant d'vices,
D'combler nous d'sirs éternels et sans fin,
D'nous arrondir ed tout chan qu'in a faim ?
Nous avons bieu, sins plème' et pis sins ailes,
Vouloir vouler tout coume ess z'arondelles ;
Sins s'z'ustensile' et s'z'outchus qu'i fourot
Pour ête héreux, à l'l'ête in préteindrot,
D'vant nou souleu qu'i n'passe pau ein nuage,
D'n'avoir ni faim, ni so, ni queud, ni frod,
Ed bien s'pourter, ed fouaire bon moinage....
Arr'tons-nous là, car, des quertcheins l'pus sage,
Nous vareins pouant assez viux pour compter
Ch'qu'il li fourot coire pou' l'conteinter,
Et quand ouyu d'chés perdrix oux z'ouranges,
Ed chés bieux jours sus l'quels in compte tant,
Qu'edvant avoir compté avuc ech temps,
In n'érot pouant cangi d'sort avu s'z'anges,
In vot q'dins ch'monne i gn'a qu'heur et malheur,
Eq rabat-joie, eq souffrance et douleur,
Ou qu'in n'rinconte eq quid miotte' ed bonheur,
In s'imageaine eq ch'est l'diabe avu s'clique
Qu'ils l'accapar't in sourtant d'el fabrique,
Et sins s'douner el poine ed réfléchir,
Qu'edvant ch'pus fort ech tchoutin d'vrot fléchir,
Qu'echtid qui s'ploint, qui jure et perd patieinche,
Et coumme ein fou ess fâche conte ess painche,

A sin ma' d'reste, et cha padsus l'marchi,
Qu'il est pus sage, et sins fouaire el grimache,
D'avaler ch'ma', ech guignon d'ech monn'-chi,
Et pus glourieux d'brav'meint l'combate in fache,
Eq d'ess seuver d'vant l'enn'mi coume ein lâche.

Vraignes, 1er mai 1860.

XXIX

SUR

L'INSTABILITÉ DES CHOSES HUMAINES.

DÉDIÉE A MON BON AMI M. AUGUSTE DEHAUSSY.

Edsur el terre in n'put compter sur rien,
Edsur sin corps pas pusse eq sur sin bien.
Vous 'ez bieu ète écounome ed vous forches,
Sogneux d'vou bourse, enn'mi ed chés bamboches,
Quand el bon Dghu i vut vous épruver,
Tous vous vertus n'séreint vous préserver,
Vous garantir des angoisse' ed la vie,
D'l'erruination ou bien d'el maladie,
D'queups d'malsaveur eq l'homme el pus z'héreux,
Et sins s'yatteinne, attrape tout d'in queu'.

Riche ed santé, ed fourteine et d'jounesse,
D'ein bieu infant, d'einn' tchote ange ed deux ans,

Ein homme et s'femme ess croyeint pour longtemps
Pourvus d'bonheur et d'ein bâton d'vieillesse :
Ch'étot compter d'vant qu'i fucheint jouqui'
Ses glaine', hélas! qu'ein r'nard i put crouqui.
Ch'père et pis l'mère ont bieu vir eq personne
N'est à l'abri d'chés queups q'la mort all' donne,
Qui laisse là ein grand père erfronchi,
Ein viux poupa d'puis longtemps ercran d'vive,
Qui vourot bien d'sa vie erfremer ch'live,
Et q'ses pareints enn s'reint qu'à d'mi fachi'
S'i l'voyeint mort et n'ireint pau l'cherchi, —
Et vient s'abatte edsus l'berche d'el fille,
D'el tchott' chère ange, idole d'ess famille,
Dont j'vous parlos tout in l'heure pus heut,
Et dins deux jours el couche dins l'tombeu.
Triste moumeint pour sin père et pis s'mère!
Cruel asseut et poine bien amère!
Min cair seinsibe erseint vou affliction
Qui n'est pourtant pau sins consolation.
Dins quide' ennée', el belle et troup chère ange
Passot d'vous bras dins les bras d'ein étrange
Qui vous inl'vot et vous privot d'ein jour
D'vou belle enfant, objet ed tant d'amour.
Où tant d'femmelle' i trèvent l'esclavage,
Est-il à croire eq vou tchote, à sin tour,
Érot truvé el bonheur dins l'mariage?
Einn' fos mariée', hélas! combien voit-on

Ed ci-d'vant fille' él'vé' dins du couton,
Maingi' d'caresse', oubéyi', dourloutées,
A leu mason ech moîte et bien watées,
Fouair' counaissance avuc Martin Bâton,
Et dont ses geins, bien pus z'à ploine qu'elle,
I n'ont pau l'droit, pou' l'vir, ed passer s'selle!
N'veut-t-i pau miux l'vir dins les bras d'la mort,
Moirir einfant, qu'à s'fille ein pareil sort?
Ein laboureux, l'pus riche d'ech village,
Héreux in toute, in récolte', in moinage,
Eyoù qu'ein eute, in f'sant si bien s'n'ouvrage,
I n'érot yeu q'salouche' et bachinets,
I dépouillot des blés roide' et bien nets,
Qui s'reint poussés dins ses terres sans s'meinche,
A vu d'ein queup la fin ed sin bonheur
Qu'il attribuot moins à l'bon Dghu qu'à s'scieinche.
Outant q'nous soms, vivant ed sin labeur
Ou bien d'ses reinte', in compte avu l'malheur;
Pusse in est 'té longtemps hors d'ess z'attointes,
Pusse in est près souveint d'seintir ses pointes.
Ess ceinsier q'toute i li réussissot,
A l'bien servir l'sort i s'ercrandissot;
Il avot bieu toujours soigni s'n'ouvrage,
Piochi dur'meint, erdoubler ed courage,
In euche dit qu'el diabe i s'in mèlot,
In gn'eu d'boudin el ceinse el s'in allot;
Ed z'accideints, du guignon d'tous les sortes,

Des bétails morts et des perte' ed récoltes
N'finisseint pouant; coume in fouat 'xprès, l'malheur,
Ouverte' ou non, intrant par tous chés portes,
A ieu raison d'chés geins et d'tant d'labeur;
D'einn' si bell' ceinse, hélas! in n'vot pus trache,
In chifflottant, ch'varlet laboure el plache.

Grâce à mes goûts, grâce à min caractère,
Puss' qu'à m'vertu, edpuis qu'ess sus sus l'terre,
L'vice auprès d'mi n'a pas ieu grand accès,
Jamoua ch'n'ai fouat l'pus tchotaine ribotte,
Donné ou r'chu, in ma vie, einn' calotte.
Ech vivoutos douch'meint et sins excès,
Quand l'maladie, hélas! est v'nu' m'surpreinne.
Ch'conviens pourtant eq souveint dins la gêne,
Souveint lougi chez monsieur d'Argeincourt,
I m'arrivot d'fouaire à m'sure ein. long jêne,
Eq bien souveint partant al point du jour
Pour aller juer ou sculpter à Péronne,
J'enn n'erv'nos l'veinte oussi creux qu'ein tambour,
Perdant du cu et gagnant d'el maronne,
L'pus grand proufit q'j'ertiros d'ech metchi;
Mais seint-t-on ch'ma' qu'à li-même in s'impose?
Pour ch'vrai ceinsier el bonne oudeur ed rose
Veut-elle outant eq l'oudeur ed fotchi?
Et ch'radiablos mes saints si voulintchi!
J'étos pus aise à r'peinter ch'long bout d'route,

Ed t'in-part-mi, pa' l'plève et sins vir goutte,
Mes pieds dins ieu, dins l'neige ou dins ch'mourtchi,
Q'dins l'cuin d'sin fu n'l'est pit-ête ein reintchi.
Gn'a qu'ech qu'in preind conterr-cair d'indigeste.
Et s'seintos tant, in mi, d'courage ed reste,
Quand j'étos r'v'nu, pou' ch'metchi tant d'action,
Q'j'enn devros pau n'n'avoir d'indigestion.
D'eute' i préteind'te eq ch'est à l'poésie,
Qu'ess sus r'dévabe ed chell' paralysie :
Ch'conviens ou coire eq l'infanttmeint d'mes vers
M'mettot quidfos el chervelle à l'invers ;
Mais l'esprit peinse et rar'meint i s'erpose,
Du couté d'l'art el mienne étot poussé.
Si ch'n'euche été à cha q'j'éros peinsé,
Il est proubabe eq s'rot 'té à eutt' cose,
Pit-ête à boire, à courir, à maqui.....
Ch'l'herbe et ch'querdon poussiant dins l'terre in friche
L'maigrit't outant qu'el récolte el pus riche :
D'attraper ch'ma' j'enn pouvos donc q'manqui.
Ch'qu'il adouchit emm n'amère disgrâce,
Ch'est qu'el bon Dghu i m'a fouat l'belle grâce
Où tant d'geins s'ploine' ed n'avoir ieu q'z'enn'mis.
D'n'avoir truvé, mi, eq des bons z'amis.
Dont ein surtout, in voyant emm détresse,
S'rot si glorieux d'm'in tirer à toutt'resse.
Ch'li d'vos déjà m'tchote célébrité :
Si j'in récappe, à ch'générousité,

Ess s'rai r'devabe oucoire d'el santé.
Ein cute ami, ein curé fouat pou m'n'âme [1]
Chan q'monsieur Breuil fouat pou l'sainté d'min corps.
Douche amitchi et fraternelle flamme,
Qu'a sanctifié' nou bonne Noterr-Dame,
T'as pusse ed prix pour mi qu'ein bieu trésor :
J'ett d'vrai, j'espère, einn' belle et sainte mort !
Ah ! si l'bon Dghu i permet q'j'enn n'ervieinche,
Ess s'rai jou riche assez pour m'acquitchi,
Soulder m'z'amis d'chés dettes d'amitchi ?
Bons cérusiens qui mettez tout vou scieinche
A m'réchoupir, modeste et bon D'haussy,
Cher président, Tilloy, Leroy oussi,
Et vous surtout, famille respectabe [2]
Jusqu'à ch'dernier, glourieux d'm'ête agréabe,
Ed tant d'bontés, tant q'vous êtes, merci !

L'pus grand malheur qui nous puche arriver
Ech n'est pau coire, à m'n'idée, ed crever,
A l'abandon ed laissyi ess famille,
Ess femme vève, ourphins ses fieux pis s'fille :
Ch'est bien pus triste oucoire ed caliner,
D'enn pus savoir travailli ni s'troîner,
D'maingi sin bien, in drogue' ed s'erruiner.

[1] M. l'Abbé Gourmain.
[2] Famille Lollieux-Isèbe et Muet-Lollieux.

D'reinne la vie à ses geins si amère,
Qu'i' pourreint bien, in voyant leu misère,
El mett' sus l'dous, d'ein queup, d'leu peuve père,
Qu'ed leu souffrance il est ch'premier fâchi,
Et n'put pas s'tuer pour les débarrachi.
Quand sin bourrique ou s'vaque alle est malade,
Tout l'masonnée est à la débaindade,
In quieure querre ech l'artiste ou ch'bergi
Et fouat ch'qu'in put pour ess-z'és soulagi ;
Farot-t-on moins pour sin père affligi ?
Mais bien à tort ch'm'alerme edsus leu compte,
Nous n'érons pouant, mi ch'malheur, eux chell'honte :
L'mère et s'z'infants, coume il ont fouat d'qu'à ch'jour,
Emm conserv'ront d'qu'à la fin l'même amour.
Riche ou bien peuve, i feut q'l'homme i trépasse,
Conteint ou non, i feut q'toute il y passe ;
In a bieu preinne el pus grand soin d'sin corps,
Eviter ch'q'min eq fréquente la mort,
Quant l'heure est v'nue ed laissyi là s'caircasse.
A tout ch'qu'in a l'pus quair ed la nature,
Famille, amis, livres, vers et sculpture,
A ses bétails, sin tchout tracas d'culture,
Et pour longtemps, i nous feut dire adghu,
Pour s'in aller reinne sin compte à Dghu !

Vraignes, 1er Février 1861.

XXX

SUR L'AMOUR DES RICHESSES.

DÉDIÉE A M. J.-B. TILLOY.

> Un peu dans le creux de la main vaut mieux avec du repos, que plein les deux mains avec travail et affliction d'esprit.
>
> *Ecclésiaste,* chap. 4.

In s'démoulit, in s'tue, in vole, in triche,
In s'déshounore afin d'tachi d'v'nir riche ;
Tout l'temps d'sa vie ech pus déferlouqui,
Ch'peuve ous z'abos, coume ech riche banqui,
Sur ech vieu d'or il ont leus z'iux braqui' ;
Leus bras teindus, armés ed longues bourses,
Ainsi q'des fous, ou risque ed s'estroupier,
Ou pus z'herdi, sins beyi à leus pieds,
A travers terre, i galopp't à ses trousses.
Coume ech bètat qui courot dins Paris
Sur sin bourrique, in l'd'maindant à grands cris,
In cherche ou lon l'bonheur quidfos bien pris.

Ech ceinsier, riche ed cinq ou six kérues,
L'inteind-t-on rire et canter dins chés rues,
C'est que chés peuve' houpper d'plaisi d'ein queu.
Quand sin ouret, qui marche à pied déqueu,
Soir et matin, coume ein marle ed feuvette,
In travaillant i cante roubinette,
Li qui s'rot bète et bien imbarachi,
S'in l'rinvoyot, où s'in aller couchi.
Coire, eq sait-on? pour qu'il ergrette ess plache
S'i v'not à l'perde et qu'ech guignon le fâche,
Fourot qu'i fuch' pus mal appris qu'edvant,
Dins la misère infoncé pus z'avant.
D'ech lit d'étroin qui n'est ni doux ni veule,
Où fous chés nuts i s'éteind nou ouret,
Q'meint voulez-vous qu'il euche el moinde ergret,
S'i li foulot couchi d'einn' moff' d'éteule,
A l'pied d'einn' moie ou d'ein moncheu d'fémier,
Si doux qu'ech lit qu'i li baille ech fermier?
Dins s'position errien n'triboule ess tète :
C'htid qui n'a rien enn trane eq pour ess bète.
Ech grous ceinsier i trane pour ses g'veux,
Pour ses berbis, ses vaque' et sin bourrique,
Qu'in put li preine ou bien dev'nir mourveux :
Il a surtout peur ed la République,
Peur ed la guerre et d'quid nouvieux impouts.
Ech bien dont ch'peuve est pourtant si in poine,
Pou' l'l'amasser i donne bien d'el poine

Et quand in l'l'a i n'laisse pus d'erpous.

Chés bieux habits, chés superbes casaques
Dont certains riche' ess moutent si ouraques,
Coume el roillère, i much't edsous leus plos
D'bien sales geins et d'pus sales implos,
Bien du misère et pis des peuvertés,
Bien d'z'afflictions et pis d'z'infirmités;
Si du tounerre all' put nous garantir,
L'soie a' n'sérot nous impêchi d'pâtir.
Ch'riche n'est pau exeimpt, padsous ses nippes,
D'avoir el fiève ou bien d'raqui ses tripes,
D'pas ein d'chés ma' qui assiègent nou corps,
Et, coume ech peuve, ed passer par la mort.

Ech bieu paltout et pis l'belle maronne
N'donnent pas pusse ed prix à vou personne :
Veind-on pus quair ess n'avoine à ch'marchand
Dins ein bieu sa', qu'in veindrot d'ein méchant?
Ch'n'est pas dins l'soie et ch'l'or qui pare' el dame
Q'gite el valeur et l'mérite d'el femme,
Mais dins s'sagesse et dins l'bonté d'ess n'âme.
Vous avez bieu couvére el vice d'or
A tous chés z'iux s'laideur all' perche in d'hors,
Coume el vertu d'sous ses nippe' à ferloques
Finit pa' s'fouaire ein tchout jour dins ses loques.
L'appât d'ech bien n'sert qu'à nous tourmeinter,

Tout l'or du monne enn pourrot conteinter.
Pour l'homme et l'femme el pus belle parure
N'veut pouant pour eux el sagesse et l'droiture.
S'in n'fouat bouillir l'marmite avu d'l'hounneur.
Coume certains esprits forts i nous l'prêchent,
Ech vélou d'or eq toutt' leu vie i cherchent,
Miux q'la vertu l'lieux doune-t-i l'bonheur?
S'i vut maingi et s'i n'est pas troup lâche,
Ch'peuve est fourchi d'travailli sins erlâche;
Mais l'air d'chés quiamps, ch'travail et pis s'gaité
Li tcheint el corps et s'n'esprit in santé.
A même ed toute, ed toute ech riche abuse
Coume ech brabant qui n'sert, pus vite i s'use
Qu'echtid qui marche et n'a l'temps d's'érouilli.
L'quel i veut miux ête ercran d'travailli
Qu'ercran d'rien fouaire et pis ed s'innuyi?

Echtid qu'à vive il a quidfos tant d'poine,
Ch'peuve qui s'passe à m'sure ed déjéner
N'crot pas qu'ech riche il est fourchi d'jéner,
Quidfos, s'bac ploin, d'erbuter sus ch'l'avoine,
Feutt' d'appétit d'rater ein bon dîner.
D'tous chés fricouts à la longue in s'dégoûte,
Apris du flan i nous fourot d'el tourte;
Ch'moins délicat s'conteinte pas d'ech mèt',
D'ech l'ourdinaire eq sin bien li permet.
Pou' n'pouant finir ed d'sirer toutt' sa vie,

Outant s'in t'nir à nou première invie.
Parche qu'à m'sure ein peuve i réussi'
D'v'nir par hazard ein d'chés pus riche' ed France,
Est-i permis d'espérer outant d'chance,
Sage ed vouloir v'nir millionnaire oussi?
Chés cerise' à même, à chés premières branques
In n'in vut pouant, in les tréve troup blanques,
Et nous risquions d'nous casser guiame' et bras
In s'ingrinquiant sus des heutes équelles
Pour in queillir, qu'ed lon sianeint si belles,
Mais q'vue' ed près in n'tréve pas miux q'chelles
Qu'in pouvot preinne avu ses deints, d'ein bas.
Quand nous avons bien élouqui nou painche,
Qu'in r'vient ou gîte ed fatigue réduit,
Aragi d'faim, eine aune ed boyeux d'vuid,
Qu'in tréve là ess femme in pridemainche,
D'vant ses q'minons, mettant ses soins et s'scieinche
A préparer ein bon souper qui cuit, —
Ein bon souper! eq par là in n'inteinche
Ein erpas d'noce, ein souper rare et fin :
Tout siane bon à chtid qu'il a bien faim, —
Coume oussitôt ech laboureux s'délasse
A respirer l'boune oudeur ed fricasse,
L'air d'ess famille, à vir ses galoupins
Courir, seuter coume des tchouts lapins,
Ess peinne à li et fuilli dins s'pochette
Pour y cherchi du bon pain d'aleuette,

Quid pierres rouge' ou bien quid cailleux ronds,
Ein tas d'erriens dont i n'sont jamais ronds,
Qui donn't à ch'père ou moins tant d'jouissance
Qu'à ses infants d'joie et d'réjouissance.
Sitout ch'bon père assis dins sin cadous,
D'ses quatre infants, ch'pus grand est sur sin dous;
Chés deux qui chuit't, à g'vaillon sur ses j'noux,
Narguent leu ser qui grimpe à ses chabouts,
In tirant s'main qu'alle embrache et caresse;
Jusqu'à leu cat q'pou' l'li-amoutrer s'teindresse,
In dréchant s'queue et fasant sin heut dous,
S'frotte à ses guiame' in routt'lant ses rous-rous!
Tout jusqu'à l'heure où l'tchott' nitée a' s'couche
Tout ch'monne i rit et toute est bien héreux.
Qui n's'rot jaloux du sort d'ech laboureux
Qu'atteind chaq' jour einn' veillée oussi douche!
Bonheur aisé, à même ed tous chés geins,
Qui n'd'mane ed scieinche, ed gloire et ni d'argeint,
Rare tableu qu'einn' masonnée héreuse! —
Ah! qu'ech n'ai-ti, pou' l'peinde ech pinceu d'Greuze
Ou ch'bieu taleint d'l'ami Breuil ou Tilloy,
Ch'vous mouterros in vers ed bon aloi
Q'd'einn' vie hounète, active et laborieuse
Pour tout poutage, ouyu d'ein moncheu d'or,
L'douche amitchi, et la fo' pour trésor,
In put trouver eine existence héreuse.

El conteintt'meint, l'vrai bonheur est in nous
Et nan dins ch'bien, dins l'luxe ou l'ferlimouse ;
Par ses vertus veut miux honourer s'blouse
Q'muchi ses vice' edsous ses bieux pal'touts.

Vraignes, 1er Juin 1861.

XXXI

MON TESTAMENT.

Ch'mainj'ros pu'tout min bras jusqu'à min quieute
Eq j'indur'ros q'quidzein souffre d'emm feute.
(Épitre à M. l'Abbé Gourmain).

Chétive corps, ess seins q'tu m'abandonne'
Et va fourchi emm n'âme à quitchi ch'monne;
Ainsi qu'einn' choque ech mers edsur l'étout.
Pour mes infants ch'est coire ein peu troup toût:
Mais qui n'est point surpris quand s'n'heure all'sonne?
Pour fouare'ein mort in s'crot toujours troup jonne.
Et ch'viux grand-père aux approche' ed cheint ans
Enn s'in va pouant pus conteint qu'ess z'infants.
Toute il a peur ed mette el pied dins l'tombe;
Toute appréheinne ech cafourgneux si sombe.
Où ch'qui fut nous, coume s'i n'euche été,
I reste infoui pour toutt' l'éternité!
Terme fatal eq personne i n'écappe.

S'rot-t-on savant, impereur ou bien pape,
Tu vas souner pour mi, simpe mourtel,
Et tous les jours, ô mort, j'atteinds t'n'appel ;
J'étos ç'peindant assez conteint d'min sort,
Et pour ein peuve ech n'emm ploindos pas fort ;
Coume alle étot j'étos conteint d'ma vie,
J'enn pourtos pouant à ch'riche el moinde invie ;
J'savos qu'ou fond ed chaque position
I g'na toujours quid sujit d'affliction,
Et q'tout ch'pus riche, el s'rot-t-i d'einn' couronne,
Il a oussi s'crox à pourter dins ch'mònne.

Si l'conteintt'meint habitot nou mason,
Ch'n'est pouant q'j'avos pusse ed bonheur qu'ein eute,
Ouquein guignon enn m'a jamoua fouat feute ;
J'étos héreux, mais ch'étot par raison.
Quand nous n'aveins à rougni qu'einn' viell' croute
Pour épongi dins s'painche ein bouillon d'choux,
Ouyu d'invier ch'riche erposant sur toute,
Ch'm'apitoyos sur chés pus peuve' eq nous,
Sus chtid qu'à mier n'a souveint rien du tout,
Rien à douner à s'malhéreuse femme,
A ses infants s'tourdant d'misère et d'faim
Sus leu femier in li d'maindant du pain,
Avu des cris qui vous l'li-arrachent l'âme !

Q'meint s'inruyer avu tros, quate infants,

Deux d'huit à dix et deux d'dix-huit, vingt ans,
Tros jolis fiux, pis ein bieu bâton d'fille,
D'quo rasseurer pour l'av'nir d'ess famille ?
Eq j'éros 'té conteint, d'vant s'z'es quitchi,
Ed lieux avoir appris chaque ein metchi,
Dins l'train d'la vie héreux d'ess z'introduire,
A fouaire el bien ben-aise d'ess z'induire,
Ess z'habituer à s'laissier outragi,
S'laissier vouler, batte, sins s'erveingi,
S'pèce ed courage ou moins si difficile,
Si charitabe eq d'aller preinne einn' ville,
Ou bien d's'echter à l'tête ed sin voisin
Pour quid groins d'blé ou quid grappe' ed roisin !
Héreux infants, à l'plache d'el richesse,
— Ch'qui veut bien miux, — q'Dghu vous baille sagesse!
In reindant poine et n'dépeinsant errien,
In toutt' ma vie ech n'ai ieu qu'einn' casaque :
Si ch'nai pas seu ougmeinter nou tchout bien,
Ch'vous laisse ou moins ein nom pur et sins taque.
Riche trésor à mes z'iux ! Sins z'houneur,
Même dins ch'bien in n'tréve pouant l'bonheur.
In vain j'ai mis el hamile à nou porte,
Bouchi l'catchère et s'zindrots catéreux.
La mort qui tourne outour d'el plache forte,
Pour el l'y-intrer, all' truv'ra coire ein treux ;
Coume ein gamin traverse el meilleur' haie,
Pour passer s'feuque all' truv'ra bien quid craie,

Et dins l'moumeint eq j'el l'atteindrai l'moins,
Malgri méd'cins, leus drogue' et pis leus soins,
D'ein malhéreux q'Dghu punit pour ses feutes,
Peuvre homme à chergé à li-même et à s'z'eutes,
D'puis pus d'deux ans calabe et mouribon',
D'einn' motchi d'mort a' n'in f'ra ein tout d'bon.

D'puis ch'temps qu'ech vis i gn'a guère ed souffrance,
D'mal avu l'quel ch'n'euche fouat counaissance ;
J'subissos ch'ma' coume ech preindos ch'plaisi ;
Outant l'ein q'leute i sont utile' à l'homme :
Si par s'souleil in n'étot pas azi,
S'rot-t-on l'été oussi ben aise ou l'omme ?
Si l'hiver n'v'not nous inglachi tous l'z'ans,
Aspir'rot-t-on si voulintchi l'printemps ?
Coume ech l'argeint ch'plaisi s'acquiert dins ch'monne:
I feut l'gagni pour qu'el bon D'ghu vous l'donne,
Conteint d'min lout, avu m'femme et m'z'infants,
Ch'm'étos créé ein paradis sus l'terre,
Qu'i feut quitchi, hélas ! pou' l'chimintchère ;
Laissier là s'femme eq nous aimeins d'amour,
Ou d'bout d'vingt ans, outant qu'ech premier jour ;
D'z'infants, qui n'm'ont jamoua vu in coulère,
A l'merci p't-ète ed quid brutal bieu-père ;
D'z'amis pou' l'quels in seint tant d'amitchi,
Et mes liseux q'jamusos voulintchi.
Troupe sacré', q'jai d'poine à vous quitchi !

Rien q'dy peinser cha m'donne ein tel ma' d'panche,
Q'pou' m'guérison n'd'rot pouant m'fouaire d'avanche.
Quoque asseuré d'nous r'vir mason l'bon Dghu,
Min cair i crève in écrivant ch'l'adghu.
Et sus ch'papier q'jarrouse, ed grosses lermes
A ch'l'imprimeux i mouterront l'z'alermes
D'ech peuve poète enn vivant q'd'amitchi,
Qui n's'in va pouant par là troup voulintchi.
Ch'n'est pourtant pouant qu'ech fuche ein grand coupabe,
Q'j'euche troup peur ed l'infer et du diabe;
J'éros voulu d'tout l'monne ète l'ami,
J'oubligeos toute ed préférence à mi!
J'espère eq Dghu emm pardounn'ra mes feutes
Pour l'amitchi q'j'ai toujours ieu pour s'z'eutes;
Ch'n'est jamoua 'té exprès et réfléchi,
Conte el bon Dghu et s'z'homme' eq j'ai péchi,
Ch'n'y mettos pouant d'méchans'té ni d'malice.
Calme et confiant j'emm live à vou justice,
Bien conformé, Seigneur! vous ète' ech mouaite;
Quand vous s'rez prêt q'vou voulonté sois fouaite!

Vraignes, 10 Août 1861.

LE MALADE[1]

A M. ET Mme TATTEGRAIN.

I

J'étos si fier d'emm bieuté.
Si ourgueilleux d'emm santé !...
Ein bieu jour in s'éveille :
D'ech muscadin d'el veille
Que reste-t-i ? ein sinj' mal ébeuchi
Qui s'troîne ouyu d'marchi.

II

Fouaitt' des projets et bâtissez ein rêve !
Quand vous croyez ête el moîte ed vou sort,
Sur vous catcheux einn'nuée ed guignons crève,
Et, l'diabe aidghant, vous noie intrant dins ch'port.

[1] Cette pièce, ébauchée par Crinon durant les longues heures de sa maladie, n'était pas destinée à la publicité.

III

M'z'anges gardiens, m'femme et m'z'afants dins l'z'alermes,
Sont oubligis ed m'apât'ler ;
D'leus soins j'enn pus l'z'ermercier q'par mes lermes...
J'enn séros pus parler !

IV

Coume ech l'infant qui varot d'v'nir ou monne,
Feut qu'in m'débrouse, emm gratte et qu'in m'tourtonne,
Min corps tranant et si lourd qu'ein quien d'plomb,
Sur mes deux guiame' enn trève pus l'aplomb.

V

Dins nou miroir quand ech ravise emm fache,
Riante edvant, oujourd'hu qui grimache,
Ech n'est pus mi !... Chés grands z'iux rinfoncés,
El ferlimouse
Toutt' défouaite qui mouse,
Ch'est bien mes traits, mais mes traits effaeés !

VI

Coume einn' viell' monte, einn' patraque,
Toujours arr'tée ou déraingi',
Qui n'sorte pus des mains d'ech l'horlogi,
M'machine usée arrête et pis s'détraque ;

J'ai peur, q'malgri ech que m'dit min méd'cin,
Qu'ech fuche, hélas! el q'minch'meint ed la fin.

VII

Ein jour ou l'eute, i feut finir ed vive,
Toût ou bien tard, i feut qu'ech l'heure arrive.
Pardounez-mein, Jésus, Seigneur mon Dghu!
Cha m'fouat tant d'poine ou monne ed dire adghu!
J'avos si quaire emm tchott' famille,
Emm femm', mes fiux pis m'fille,
Sans oublyi d'si bons amis,
Q'd'ess z'ergretter, ech cros qu'il est permis.

VIII

L'leinn'main d'emm mort, ess souleil, chi çà tombe,
Ed ses rayons l'pus bieux éclair'ra m'tombe.
Sur einn' fosse attreimpée ed pleurs,
La Nature all' pousse des fleurs;
Sur ein viux, à cherge à li-même,
Qu'el terre a s'erfrême,
Pou' l'reimplachi et r'peupler l'Univers,
A quid tchot ange el monne il est ouvert.

IX

M'pardonnez-vous, Seigneur, el doute
Qui m'mettot l'esprit à l'invers?

J'allos d'chique et d'lo, in travers,
Ou yeu d'chuire vou belle route.
Dins min tort, j'étos d'bonne fo ;
Peuvre insensé et peuvre créature,
Ch'cherchos l'auteur ed la nature,
Ch'cherchos l'lumière et s'clairté m'avulo' !

X

Coume ein coupab' s'perd dins s'z'épréves,
A truver des préves
D'ess' n'innocence, ainsi s'savant
Qui vut pénétrer troup avant,
S'perd dins ses rêves :
Apris ses r'cherche' il est pus bêtt' qu'edvant.

XI

Pure et nobe dame,
Bonne et sainte femme,
Ch'n'oublierai jamouas
Tous vous bienfouats ;
Coumm' vous digne homme,
Sur mes douleurs,
D'vou amitehi vous avez versé l'baume,
Sur min misère echté des fleurs...

Vraignes, Février 1863.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
Les Partageux, I.	1
— II.	3
Sur le bon Dieu.	5
Le Temps passé et Aujourd'hui	7
Les Incendiaires	12
Restons Villageois	16
Petites misères de la Vie des Campagnards, I.	19
— — II.	22
Sur le Luxe.	27
Le Bonheur des Pauvres.	32
Les Voleurs.	38
Les Enfants gâtés.	44
Sur l'Ivrognerie	51
Sur l'Éducation des Paysannes.	58
Sur l'Avarice	66

L'Orgueil. 72
L'Envie er l'Ambition 79
Sur les Femmes, I. 83
— II. 89
Sur les Partages anticipés. 95
Sur la Politique. 101
Il ne faut mépriser personne 108
Sur le Mariage. 114
Sur la Charité 120
Restons au Village 126
Sur le Bonheur. 133
Sur le Matérialisme 140
Sur la Crinoline 147
La Campagne et la Ville 153
Sur la Mort. 161
Sur le Suicide. 169
Sur l'Instabilité des choses humaines. 176
Sur l'Amour des Richesses. 184
Mon Testament. 191
Le Malade 196

FIN.

Portrait imaginaire d'Hector Crinon
par Flip-Donald Tyètdègvau

" Crinon n'a point écrit que des Satires : il a fait aussi des canchons comme

L' s Amours d'nous Kien,

L'tripe perdue,

L'Boudinée."

Maurice Thiéry

(extrait du Discours d'inauguration du buste de Crinon, le 5 juin 1892)

AUTRES OEUVRES d'HECTOR CRINON

Boutade picarde "Journal de Saint-Quentin" 7 mai 1851

Boutade picarde "Journal de Saint-Quentin" 4 juin 1851

Chés Cabarets -poème- "Le Journal de Péronne" 30 décembre 1866

Chés mingeux d'gveux -poème- "Le Journal de Péronne" 24 février 1867
et in "Anthologie des poètes et prosateurs d'expres-
-sion picarde des XIXe et XXe siècles" (Amiens,C E P,
VII,159p,-voir page 15-)

L'Ymer -chanson- Revue du Nord , Juillet 1890.

L'boudinée -chanson- (attribuée à H.Crinon) "Les Enfants du Nord",
mars 1893.

El'tripe perdue -air du Juif Errant,par Crinon de Vraignes (Somme)
10 couplets -Archives du Pas-de-Calais- B 1106 If
et "La Revue du Nord" 1890
figure encore,sous le titre "El trip' ed vaq",
dans l'ouvrage de Georges Gry : "Le patois picard et le
Vermandois",Saint-Quentin,"L'Aisne nouvelle",1955,(voir
pp.94-95). Mise en musique par Gustave Cantelon de
Saint-Quentin.

Les plaisirs de la chasse mise en musique par Gustave Cantelon,cette chanson
est dédiée par ce dernier à son cousin Ernest
Cantelon.

Le complaisant -chanson en français- "Revue du Nord de la France" -
année 1891

Je remercie Madame Monique Séverin ,la dévouée Vice-Présidente de la Société académique de Saint-Quentin,qui m'a beaucoup aidé dans mes recherches sur Crinon et son oeuvre.

Boutade picarde.

Puss'ek tout l'mone y s'merle ed politique
J'min va aussi comm'in eute à min tour
In labourant écrire in tihou artique
Pour dir' min mout ed su l'zaffoir' du jour;
In vouro vive aujourd'hu comm' des moines,
Sans travayé,sans s'donné du tout d'poines;
Pourvu qu'in euche ardimint ed zécus,
Ain's'inquièt'pouant si in a des vertus.
Ej bled touffu in'pouss'pouant sans culture,
Combien qui feu edvant el l'essminchi
Ertourné l'terre,el labouré,l'erchi,
Dvant qui fuch'bon a mett' ed zous s'dinture.
Si in travail aujourdu l'moins qu'in pu,
In dépinc' bien in rvanche au moins ch qu'in gagne,
In traite ed quiard ech'tilo qu'il épargne
Si in n'figure in est one pu mal vu;
Dchel magnière'lo qu'min voulez-vous q'cho voche,
Tout y font l'fière avuc errien din s'poche !
Chneto pas d'même du temps d'nous bons ayeux,
Chés bieux habits n'tinten ni rich' ni peuve,
D'tout leu vivant y navien quain 'vest'neuve,
In grand capieux qu'il allo si long queux;
A dix-huit ans y joulu coire al 'clognotte,
Qu'il étint gai ! qu'il avint l'air heureux !
Jen'nai conu d'chés grand père à culotte,
J'les vo oucoir' leu mains à leu capieux
Pour saluer des gamins comm'des mioches

Qui zerins mis sans sgené din leu poches;
Il étint grann' leu poch' épi rien d'dint,
Y netint pouant arachi par ch'l'argeint;
Mais si leu poch' il étint souvint vuides,
Leu quairs plins d'joie épi leu fronts sans rides
Fasint bien vir q'l'invie et l'ambition
Navint poucoir,gangrené la nation,
Tout partout chteur es zanfans sont chés moites,
Y trève a r'dir,y critiqu'ej vous foites,
Tout jonn' déjà y font dansé chés filles,
L'pipe a leu bouque il ont l'air ed des drilles;
Pour rien au monn' y nont pu ed respect,
Gna q'pour graté qui déful' leu bonnets,
Peuv' y dépiech' tout cheuz qu'il ont quid koses,
Rich' y mépris' cheuz qui n'ont pas grand koses
Bientout s'marit' avuc des si jaun' qu'eux,
Mais feu les vir comm' y sont bientout rqueux,
Chi font quit fo oucoir in peu d'tapache,
Chn'est pu din l'rue,oh! nan,chés din ch'ménage;
A quarante ans y sont quazi uzé,
Dégoûté d'tout,d'tout il ont abuzé !
Quand ej compare à leu lurons d'grand pères
Chés vieux jeun'homme,tous chés peuv'tihaux misères,
In vérité j'en pu pas m'impéchi,
J'ergret'chés vieux épi j'ploin ech' monn'chi.

7 mai 1851

Boutade picarde.

Assé souvint nous mettons nous espoir
A poussédé ch'quous n'pouvons pas avoir.
In nous donant chqui fauo nous atteinte,
Quand el bon dghu par hasard nous conteinte,
Ej n'est pu cha,quand in l'la,quin dsiro,
Pour ète heureux chnest pu cha qui fouro;
Chin ro n'maguette y nous fouro ain'vaque,
Chin no n'royère in souhaite ain' casaque.
Combien qui dit' si javo in tchou quoin
Pour y planté quid t'route ed pomme ed terre!
Si j'recolto seulmin l'motchi d'min pain
Jen vouro pouant que ch'ro y fuche min père!
Eh bien! m'samis,chtchou quoin qu'in dsiro tant,
Sitout quin l'la nin fouro coire autant;
Mais cheux qui szont chés grands quiants qui vous tinte,
Croyez vous pouant quitfo qui sin continte;
Quand y srin grands à n'vir quasi pas ch'bout,
Pour chés geins là leus quiants sont coir trou tchou:
Sur leu darint presq toujours y dispute.
Y rogne chés quoins,chés ruyons l'pus qui pute;
N'srins pas contint quand il érins ch'terroir,
Tant puss'quin' n' na,tant puss' qu'in vu n'navoir.
Y feut convnir qui n'est diabelmeint bête,
Pour s'inrichir dess cassé tant el tête;
Nous srins bien sou d'vouloir cangi d'metchi,
Igna q'chés peuv' qui rit' coir'voulintchi,
Quand el richesse all' reinte par el porte,

L'gaîté,sitou par chés férnet' all' sorte.
Au yeu dsiré ech'bien quess' zeut's il ont,
Tachons d'jouir dech'tid ek nous avons;
Nous n'n'avons quin,n' cangeons avu personne,
L'gaîté veu mieux ek tous chés biens du monne.

4 juin 1851

Dans "Le Journal de Péronne", dimanche 30 décembre 1866 (page 2), on lit;

"Nous recevons la lettre suivante:

Monsieur le Rédacteur,

Assez longtemps j'ai résisté au désir de vous adresser un trésor que, pieusement, je cachais à tous les yeux.

Mais vient le jour de l'an et, à titre d'étrennes, j'en veux faire profiter les abonnés du Journal de Péronne.

Ce trésor, c'est une pièce de vers de Crinon. Notre infortuné et inimitable poète picard a voulu se lever de son lit de douleur pour me l'adresser avec une lettre charmante où je le retrouve tout entier. Au nom de vos nombreux abonnés et en mon nom personnel, merci à Crinon de son bon souvenir. A Crinon, nos voeux les plus sincères pour l'année qui commence.

Votre dévoué

Ach. Caraby "

Suivent la lettre et la pièce de vers :

Vraignes, 1866

Mon cher Caraby,

Je vous envoie un peu de mon galimatias. Vous en ferez ce que vous voudrez; je crains bien, j'ai bien peur que vous ne puissiez pas tirer grand parti de cette ébauche. Coupez, taillez, ajoutez, retranchez; faites-en non pas ce que vous voudrez, mais ce que vous pourrez. J'ai eu la grippe depuis quinze jours et mes vers se sentent un peu de ma nifflette, mon écriture surtout; je ne sais si vous pourrez me lire. Je voulais vous donner quelque chose de gai; mais on a de la peine à faire rire quand on pleure.

Adieu, mon cher Caraby, je vous serre bien la main,

Crinon.

Chés Cabarets.

D' z'amis m'ingagent ed ringrinqui m'quercasse,
Ch'qui reste ed mi,su ch'capricieux pégasse,
D'erprenne el plème et d'fleuber din mes vers.
Coumme din l'temps,su l'vice et nous travers,
Vous s'mouquez d'mi,sans doute,et voulez rire
Ein m'conseillant,amis,oucoir d'écrire;
Su leus défeuts d'vouloir courrigi s'z'eutes
Quand el Bonghu m'puni d'mes propres feutes.
Quel bien mes vers y faront-y d'ailleurs?
Y reindront-y chés geins vicieux meilleurs?
J'ai bieu préchi l'glourieuse,el couquette
N'dépeins'ra pon deux sous d'moins pou s'toilette;
Ech l'incrédule,ein dépît d'mes sermons,
Ri dech'Bonghu,d'l'infer et chés démons;
Ch'l'avaricieux,qu'in l'lia prêté min live,
N'in continue pan moins s'manière ed vive;
Contant d'nous-même et d'ourgueil tout reimpli,
Personne enn' preind ech'bon conseil pour li.
Malgri min ma,gatouyi par la muse,
A rimayi feut coire quej m'amuse;
Peuv's et richards,ess' plaintent dech' mond'chi.
S'in s'plaint jourd'hui,nous pères y d'veint s'couchi,
Eux qui n'aveint rien à mett' sous l'maquoire
Q'du pain si noir et si dur eq du fer
Et pour boichon q'du vin d'apôtr' à boire.
Et du fu d'éteule et d'oyettes pou s'couffer.
Où yu d'traner,intassé d'sous s'q'minée,

D'vant chés focons,el restant d'enne mainée,
In s'coffe al ch'poêl pindant six mos d'l'année.
Sin sorte ed hors in n'a pau peur d'l'hiver,
In a q'ses yux pi sin nez d'découvert;
L'restant d'sin corps est couvert comme in moffe
Ed par-dessus,d'mantcheux et d'queude étoffe.
Ech'grou censsier enn'vivo pau si bien
Eq leu batteux n'vit oujourd'hui sans rien.
Si peuv' qu'in fuche,il intasse din s'pinche
Ech'bon mourcheux,pi du café l'dimeinche;
Au cabaret fini s'n'après-midi,
Qui foua durer quidfo jusqu'à lindi.
A canter,boire et rire à fouaire invie
Pusse qu'in Ro enn'ri durant sa vie;
L'enn'main nous sont pneux coumme in cat fréqui
Parch'qu'in n'a pu ed fricou à maqui;
Ch'est quech'bouchi y veind s'chaire assez quaire
Et ch'cabartchi n'donn'pau sin vin,ni s'bière;
Bell'presse amon ! d'travailli à tir cou,
Pi dess truver tous les lundis sans l'sou,
D'passer six jours sur sept din l'abstinence
Pour ain' journée ed fête épi d'bombance.

H.Crinon

Vraignes,1866.

On lit dans

Le journal "Le Mémorial d'Amiens",(page 2)

du 1er janvier 1867 :

"Le Journal de Péronne" publie une pièce de vers inédite de notre inimitable poète picard,H.Crinon :

Chés Cabarets

(texte in extenso à la suite) "

Dans le "Journal de Péronne"du dimanche 24 février 1867,on lit (page 3), à la fin de la "Chronique locale" :

"On s'occupe si bien d'hippophagie autour de nous que la seule commune de Moislains dévore trois coursiers par semaine et que je viens de recevoir de l'ami Crinon,notre cher poète picard,une pièce de vers "chés mingeux d'gveux". C'est une bonne aubaine dont vous profiterez de suite":

Chés mingeux d'gveux.

Mes bons amis,i feut fouaire atteintion,
Q'sont din n'in sièque ed civilisation,
Eq toute i cange,eq toute iss'perfectionne
Et qu'in' feut pouant du tout qu'in sin n'étonne,
Si din chés villes echtheure in minge du gveux
Eq nous lessieint din l'temps à chés courbeux.
In conto bien eq des troupes affamées
N'n'aveint mingi quidfo din nous armées,
Mais d'puis huit jours i n'aveint po vu d'pain
Et ch' moins doureux i claquio les deints d'fain;
Quand in' n'on mié,s'il aveint yeu del vaque
Ouyu del chair d'gveux ou bien d'cosaque
Bien certain'meint i n'éreint pouant mingi
Ed'soupe au gveux,histoire d'ercangi
Chest habitude;in minge bien del frase,
Epi d'l'andouill',du bouquin,del vielle ase,
Oussi tyache et si fort eq du r'nard,
Pi rue ach'quien quand in tue in grisard.
Din des pays,in minge des seut'relles,
S'régal'nt in Chine ed des nids d'arondelles,
In Tartarie in minge oussi du quien,

Mais din nous France in s'étonne d'é rien
In fait d'toilette,in est d'ein 'granne hardiesse,
Tout coumme in trève oussi l'cuisaine in l'laisse;
Nous invintons chaq'jour in eut' capieux,
In eut'bounet,mais pouant d'fricouts nouvieux!
Ma pruv' qu'in France in o pu quair' bell'manche
Coumme ech'prouverbe i nous dit,eq bell'panche.

H.Crinon

Vraignes,février 1867

(l'article qui renferme le poème de Crinon est anonyme)
la signature est : XXXXX (5 étoiles)

L'image

(Chanson inédite d'Hector Crinon)

Es' z'a,b,c,chès heure'et chès croizettes,
L'tintoin,l'tourmeint d'chès peuves tchous infants,
Es'z'almanachs,chès lives et chès gazettes
Qui nous s'z'imbrouillent oussi quand nous sont grands,
Chès tabachère' et cheint mille eute' ouvrages,
Jusqu'à chès boite' et chès paquets d'bonbons
Pu z'appareint bien souveint qui n'sont bons,
Q'mise et coutrons tout est couvert d'images.

Ech'grand nigueud quin juge apreind a vive
In l'l'invoyant pour six mos in prison,
Pour el punir d'avoir beyi din ch'live
D'ain'belle infant qui dourmo su ch'gazon,
N'faso guèr'trève ed bequeu d'usage
Et s'expouso à mal inutil'meint.
L'peu qui si s'ro pris pu conv'nabelmeint
L'fiyette ell'même éro moutré s'n'image.

Oussi longtemps qui séro s'fouare inteine,
Oussi longtemps ed l'homme i pu s't'nir drot,
Néro ti pu quasimeint q'l'âme à reine,
Qu'il a d'l'action à parler d'ch'l'indrot!
Ch'cou déplémé,ech grand père ou bout dess'n'âge,
L'crête détoin,et l'toupet rabattu,
Ervient oucoire in tchou cose quertu,
Quand i s'rappele à m'sure ain'belle image.

In'd'évro pouant avoir ain'rude invie
D's'ermete in mer ain'fo rintré din ch'port,
D'ertourner d'sur ech'méchant q'min ed la vie
Ain'fo qu'in a payi s'dette à la mort.
Ch'mal avisé q'pour in eute voyage
Inbandon'ro ech'bienhéreux séjour,
Pour r'v'nir su l'terre erfouare oucoire in tour,
Chès n'pouro ête eq pour ain'belle image!

El trip' ed vaque

ou: El'trip' perdue

I

Em'n'homm' met t'bell'casaqu'
Tin capieux,tes bieux bas
March,quer un'trip'ed vaqu'
Pour foèr ech Mardi-gras
T'airas cha pour vingt sous
Ch'est bon assez pour nous.

2

Oussitout Karlémaigne
I'l'ercang'ed chabous
I 'prind sin sa' à l'fraigne
Pour li mett' sin fricout
Fallot l'vir l'long d'ech qu'min
Comm' i'filot bon trin

3

In rintrint dins Péronn'
I'lichot ses cavieux
I'réhauchot s'marronn'
I'r'dréchot sin capieu
In li meum' i's'disot
J'ai l'air d'un damoiseau.

4

Malgré mes longu's gamm's
J'en sus pos mal du tout
I'n'a là-bas des dam's

Qui m'trouv'rot bien d'leu'goût
Moès ch'n'est mis pour leu'nez
Un homm' si bien tourné.

5

Tout in d'visint d'el sort'
D'côté d'eut'i'guignoét
I'voit d'vint un'grind'port'
Un gross'trip'qu'al pindoét
Ch'est just'mint cha qu'i m'feut
D'mandons combien qu'cha veut.

6

C'est vingt sous min brav'homm'
A prind ou à laissi
Vingt sous ch'est just'mint l'somm'
Qu'ej volos me'oussi
Nos sons d'accord bouchi
N'a pu qu'al décrouchi

7

Avant d's'ermett'in rout'
I'floèr un cabaret
I'y rint'boèr'un'goutt'
Pour s'donner du guéret
Pis s'erva à s'mason
Fier comm'un marl' d'aison

8

Mais jugez d'leu'surpris'
S'femm' in bayant dins s'sa'
A n''trouv' qu'un'loyett' gris'

Pour foèr'ech Mardi-Gras
Sé nos vla bien cimpés
Aveuc cha pour souper.

9

Va m'tchott' femm' ch'est d'em'feut'
J'in sus tout sins sus d'sous
J'airai pris ch'sa'd'un eut'
D'où j'ai bu pour deux sous
Ch'qui m'foèt l'pus inrager
Quoi qu'nos allons minger!

10

Va tu n'es qu'un'gros bête
Tu n'f'ras jamois rien d'bien
Tu n'as pos pus ed tête
Ni pus d'esprit qu'no kien
Mon Dghu dins un'mason
Un homm' à quoi qu'ch'est bon!

L' boudinée

Seigneur,qu'je m'suis-t-i,diminche,
Joliment régalé d'cochon,
Mein garchon ! (bis)
M'croira qui voudra,ein conscieinche,
Qu'aprés ch' diner
Ou povoit sans s'gêner
Avu s'n ongue tuer un pou su'm' peinche.
Ah! qué diner qu'j'ai foit à l'boudinée!

Là n'régnoit point l'froide étiquette,
Ou montrêmes tertous moins d'esprit
Qu'd'appétit,(bis)
Tout ein d'visant à l'boène flanquette!
Chacun mingeoit
Tout comme il l'einteindoit
Tous ches fricous deins l'mêm'assiette.
Ah! qué diner qu'j'ai foit à l'boudinée!

N'y avoit rieien qui n'fûtche à m'n éreinne;
Tous ches fricous surtout ch'jambon
M'sembloit' bons! (bis)
Si ous faisoimn's ène telle cuiseine
A nou moison,
J'pouss'roi bien d'l'eutr'coton.
J'varois avu ène fière bouteine!
Ah! qué diner qu'j'ai foit à l'boudinée!

Falloit nous vir juer de l'maquoère,
Ein avalant ch'friant morcieu

Ed'pourcheu! (bis)
Ous n'oubliomm's point non pus d'boère
Tant que ch'tonnieu
S'est truvé tout d'un coeup
Qu'il o fallu l'mener à toère!
Ah! qué diner qu'j'ai foit à l'boudinée!

Corbleu,quand qu'j'ai quittié l'tave,
J'pus dire qu'je l'étois assez
Bien peinsé! (bis)
Preuve qu'je n'avois jusqu'à m'gave:
D'tant bons fricous,
I'n'n'est resté qu'des ous,
Et pis un voèrred chid deins l'cave!
Ah! qué diner qu'j'ai foit à la 'boudinée!

Les plaisirs de la chasse

I

In jour, jem boutis dans l'esprit
Ed'm'in aller al cache.
Ej m'armis d'in joli fusil
Qu'erluisoët comm' ain' glache;
J'étoés si tell'mint équipé,
Qu'tous chés geins m'erluquoëttent.
Ej n'étoés point putot passé
Qui m'béyeint et d'visoëttent.

2

Em'vla parti tout droët d'vant mi,
Min fusil su m'n'épeule;
Ej'bondissoës comme in cabri
Au mitan d'éch z'éteule;
Si vos savin comm' j'étoës bieu!
Ech n'est mi rien del dire!...
Ej'sus bin seur eq'dans vo pieu
Vo zin crévrwoëtt'ed rire.

3

Tout d'un n'in queup ej'voës d'vant mi
Des perdrix qui couroëttent;
Min coeur y n'in battoët d'plaisi,
Mes zieu y les d'vouroëttent.
Tout douch'mint ej'm'avinche d'vers eux,
Ej'n'osoës r'preinne haleinne!...
Y s'involt'nt! Ej'tir' mes deux queups!...
Y n'in quéyit poënt einne...

4

Tout d'in n'in queup al coin d'in bo,
In gros yeuve y désaque,
Mais j'n'ai poënt putot foët in po
Qu'y n'est pus al meinm' taque!
J'in sus resté tout éboeubi,
Avec em' bouque ouverte...
V'la qu'j'em sus dit tout impar mi
In matin qu'est alerte!...

5

Stapendant sans m'décourager,
Cor queuqu's pas ej'm'avanche;
J'sintoës mes bouyeux s'allonger
Et gargouiller dins m'panche!
Par bonheur eq'j'avoës bouté
Du pain dans m'carnassière
Car,bin seûr,qu'in m'auroët treuvé
Tout droët dans l'chiminthière!

6

A la fin,m'v'la déconcerté:
Ej'trépignois d'colère;
Ej'couroës comm' in écervlé,
Mais pour comb'ed misère,
Vla ti poënt qui s'met à pluvoër
(Y falloët vir qué goutte)
D'sus min dos! Pou n'poent tout rchuvoër
J'erprindis vite em route!...

7

J'étoës pourtant perchéd'j'qu'al pieu
In rintrant dans ch'village!
V'la qu'ej voës einn' beinn' ed curieux
Qu'étoët dans min passage;
J'avoës bieu voloir em'mucher,
Y m'chiveint par drière;
Tertous voleint vir queu gibier
j'avoës dans m'carnassière.

8

Ed pus ch'temps la l'terme ed cacheux
Y m'sianne diabelmint drôle;
Mins qu'in m'parle ed boëre in bon queup;
Ah! que jolie parole!
A quoi qu'cha sert des' lapidé
Et d'courir comm' in djabe
Tandis qu'pour foëre in bon diné
Y gn'a qu'ach moète à tabe.

Le Complaisant

chanson inédite

(Note signée F.B. :Le poète picard a écrit durant sa vie,trois ou quatre chansons en langue française.Nous sommes heureux d'offrir la primeur d'une des meilleures aux lecteurs de la Revue du Nord de la France).

air : Bouton de rose.

La complaisance
A des charmes pour moi toujours,
Et depuis mon adolescence,
J'oblige chacun tous les jours
Par complaisance.

Par complaisance
Je vais toujours au cabaret,
Aux filles folles de la danse,
Je fais danser la menuet,
Par complaisance.

Par complaisance
Je tâche de les amuser,
Toujours après la contre-danse,
Je leur donne un petit baiser
Par complaisance.

Par complaisance,
Hélas! J'ai engagé la main,
Ma femme,avec toute licence,
Me fait cocu,je ne dis rien,
Par complaisance.

Par complaisance
Quand un bon voisin vient la voir
Il ne craint point la concurrence,
Je sors et ne rentre qu'au soir
Par complaisance.

Par complaisance
Je viens d'embrasser un garçon
Qui,dit-on,me doit la naissance,
Je suis père de ce poupon,
Par complaisance.

Par complaisance
J'ai composé cette chanson
Qui met au jour ma sapience
Et je donne à siffler mon nom
Par complaisance.

Hector Crinon.